

societe speleologique du plantaurel



L' ECHO DES TENEbres

N° 5



L'ÉCHO DES TÉNÉBRES

- Bulletin d'information et de liaison - Bi-annuel - Numéro 5 - Oct. 1979 -

SOMMAIRE

- PORTRAIT : MONSIEUR GRAMONT.....P. 2
 - SOUVENIRS : DE LA SOURCE A L'EMBOUCHURE.....P. 8
 - FICHE DE CAVITE : LE BARRENC DE LA TIRE DE LA LAUSA.....P. 16
 - FICHE DE CAVITE : LA GROTTTE DES OREILLARDS.....P. 21
 - FICHE DE CAVITE : L' AVEN DE L' ETABLE.....P. 25
 - ACTIVITES : ROCA BLANCA 1979 (ESPAGNE).....P. 33
 - ACTIVITES : ASTRAKA 1979 (EXPEDITION EN GRECE).....P. 46
 - FICHE DE CAVITE : LE GOUFFRE DE PROVATINA (GRECE).....P. 57
 - FICHE DE CAVITE : LE GOUFFRE DES VIRES (GRECE).....P. 60
 - POEME : COMPLAINTTE POUR UNE GUZZI SUR LA ROUTE DE GRECE.....P. 63
 - DIFFUSION DE CE BULLETIN.....P. 64
 - ETUDE : LE KARST DE L' ASTRAKA (GRECE) - Ière PARTIE.....P. 65
 - MATERIEL ET TECHNIQUE : LA PLAQUETTE A SPIT.....P. 70
 - MATERIEL ET TECHNIQUE : LE DIABOLO.....P. 72
 - CHRONIQUE RETRO-SPELEC - HISTOIRE D'UN CLUB : C'EST PARTI (Chap. IV)..P. 74
 - POEME OCCITAN : LO MONT LA FRAU.....P. 80
 - CRONICA OCCITANA : LA PASCADA A LA PULSA.....P. 81
-

-Portrait-

MONSIEUR GRAMONT

Le Comité de Rédaction (tout de suite, on sent que c'est du sérieux, que les choses ne se passent pas à la légère ou au petit-bonheur, on devine la rigueur, la planification, la responsabilité, bref, ça en jette...), le Comité de Rédaction, donc, a décidé de consacrer une partie de ce numéro à notre Président d'Honneur. Je dois dire que j'ai particulièrement poussé à la roue, car il y a longtemps que j'avais envie d'écrire ce que je sais et ce que je pense de cet homme exceptionnel, dût sa modestie en souffrir. J'ai cherché un titre à cet article et certes, j'en ai trouvé, mais tous m'ont paru trop ronflants, trop ampoulés, ou simplement trop vagues ou trop longs, et je m'en suis finalement tenu à celui qui m'était venu le premier à l'esprit, inconsciemment : Monsieur GRAMONT. C'est en effet le seul membre du club que tous les autres vouvoient et appellent tout naturellement "Monsieur", les tout nouveaux comme les plus anciens, moi compris, qui le connais pourtant depuis 35 ans. Il ne m'est jamais venu à l'idée de lui donner du "tu" ou du "Georges", cela me paraîtrait incongru, presque une espèce de sacrilège; il est Monsieur GRAMONT, cela ne se discute pas.

Notre club vient de fêter le 32ème anniversaire de sa fondation, et Monsieur Gramont et lui sont pratiquement indissociables. J'ai vu naître et s'épanouir sa vocation de spéléologue, et lui-même, dans les pages suivantes, vous dira ce que fut sa carrière et égrènera ses souvenirs les plus marquants; mais ce qu'il se gardera bien de révéler, c'est le rôle essentiel qu'il a joué, l'influence capitale qu'il a exercée sur la destinée de notre Société. C'est donc à l'historiographe qu'il revenait de dévoiler le Monsieur Gramont des premières années, celui qu'aucun de vous n'a côtoyé et dont vous ne connaissez que des anecdotes décousues qui constituent une partie du folklore de la Société Spéléologique du Plantaurel. Aussi vais-je essayer de vous "raconter" Monsieur Gramont. Inévitablement, je parlerai de moi dans les lignes qui vont suivre, le moins possible certes, mais un peu tout de même, car il me sera parfois impossible de faire totalement abstraction de la part qui me concerne dans notre longue amitié. Je m'en excuse à l'avance auprès des lecteurs, et surtout du principal intéressé.

.....

Premiers contacts

C'est en été 1943, en pleine occupation, que nos destins en apparence si divergents, si éloignés l'un de l'autre, allaient brusquement se rapprocher. L'année précédente, ma mère avait été nommée receveuse des P.T.T. à Ste Colombe sur l'Hers et, après mon deuxième baccalauréat, je vins m'installer dans ce petit trou perdu au fin fond de l'Aude, dont je n'avais jamais entendu parler auparavant et qui devait devenir mon port d'attache définitif. Peu à peu, j'y tissai une toile fragile de connaissances, et l'un de mes premiers copains fut Max, le second fils de Monsieur Gramont, d'un an plus jeune que moi et alors élève au lycée de Mirepoix. Malgré mes diverses occupations (étudiant par correspondance, facteur intérimaire, secrétaire du syndicat agricole, braconnier occasionnel de truites et d'écrevisses, etc...), il me restait des loi-

sirs et, comme j'avais été Routier-Eclaireur de France à Carcassonne, j'eus un jour de 1944 l'idée un peu saugrenue de fonder une troupe de scouts E. D. F. à Ste Colombe. Les distractions étant plus que rares à cette époque-là, surtout à la campagne, cette initiative eut un certain succès et réunit rapidement 12 ou 15 enthousiastes, dont Max Gramont (nommé immédiatement Chef de Patrouille) et son frère cadet Jean. Il nous fallait un local, et c'est ici que Monsieur Gramont intervint pour la première fois de façon positive, par un geste caractéristique, en fait le précurseur d'une longue, très longue série qui dure encore. Il mit sur le champ à notre disposition le premier étage d'une maisonnette inoccupée qu'il possédait dans le Barri-Pichon (la Petite-Rue de Ste Colombe), sans loyer ni conditions, et il nous laissa la bride sur le cou pour l'aménagement.

Dès ce moment-là, les occasions de rencontrer Monsieur Gramont se multiplièrent, car nous avions sans cesse besoin de pointes, de bois, de ceci, de cela ou d'autre chose, ainsi que de conseils, et nous savions à qui nous adresser. L'usine de peignes en bois ("L'Usine" comme nous disons toujours bien qu'elle soit hélas devenue silencieuse maintenant) me devint vite familière, mais dans mes contacts avec son patron, je restais encore à l'arrière-plan, car lui était déjà un homme mûr, arrivé, sûr de lui, aux responsabilités nombreuses, et sa bonhomie, sa simplicité, son caractère gai et enjoué ne suffisaient pas à jeter un pont par-dessus le gouffre de 25 ans qui nous séparait. La même différence d'âge nous sépare encore, bien entendu, mais toutes les autres se sont atténuées ou ont disparu, et nous pouvons à présent nous considérer comme égaux, ou en tout cas beaucoup plus proches.

J'ai déjà raconté dans l'histoire de notre club comment la troupe d'Eclaireurs disparut en 1946, remplacée par un petit noyau de néo-spéléologues, et comment Monsieur Gramont fut amené à participer à la cinquième et dernière expédition au Gouffre des Corbeaux en septembre 1947 (I). Deux de ses fils, Max et Jean, faisaient déjà partie de notre groupe, lui-même était en quelque sorte devenu notre confident, en même temps que l'Usine devenait notre quartier général; avec son bon-sens et son expérience, il s'inquiétait à juste titre des imprudences que notre jeunesse, notre inconscience et notre totale ignorance de la spéléologie nous faisaient commettre, et pas seulement sous terre. C'est donc avant tout poussé par le désir compréhensible de veiller à la sécurité de ses propres enfants, et par extension de la nôtre, qu'il en vint à se joindre à nous et à nous conseiller. Dès le début, il occupa une place prépondérante qu'il ne commença à abandonner qu'il y a deux ou trois ans à peine, à notre grand regret.

Mieux vaut tard que jamais

Débuter en spéléologie à l'âge tendre de 47 printemps n'est pas banal, c'est peut-être même unique, et en tout cas, il faut le faire. Mais Monsieur Gramont est un homme éclectique, qui s'intéresse ou s'est intéressé à une foule d'activités diverses, les unes directement en rapport avec sa vie professionnelle, d'autres au contraire totalement étrangères, et dans toutes il a mis le meilleur de lui-même, car c'est un perfectionniste qui, dans tout ce qu'il entreprend, recherche sans cesse l'amélioration et tend vers l'idéal. Il part du principe qu'on ne doit pratiquer que ce qu'on aime, mais qu'alors il faut le faire de son mieux, avec ardeur, dévouement et enthousiasme, d'abord pour se faire plaisir, bien entendu, mais aussi pour goûter ensuite la satisfaction d'une oeuvre bien faite, bien finie, bien léchée, utile à d'autres comme à soi-même. C'est là un état d'esprit que je comprends parfaitement, car il a toujours été le mien, et ce sentiment d'avoir un but commun a sans doute contribué à

(I) L'Echo des Ténèbres - N° 4, p. 63.

faire naître et à cimenter cette longue amitié entre deux hommes apparemment séparés par tant de choses, comme l'écrit Lucien Gratté dans un raccourci révélateur : "...un tandem disparate, le petit industriel fabricant de peignes à poux, acquis à la spéléo sur le tard, et le prof râleur, issu du scoutisme d'après-guerre." (2)

La spéléo était donc pour lui un domaine entièrement nouveau, et au tout début, il l'aborda avec une certaine circonspection. Il nous avait certes accompagnés dans le Gouffre des Corbeaux, mais c'était une exploration sans la moindre spécialité technique, guère plus difficile qu'une ascension un peu ardue en montagne. Par contre lorsque l'été suivant nous commençâmes à utiliser des échelles, il fit preuve d'une certaine réserve, car il n'était pas sûr de lui et ne connaissait pas ses possibilités dans cet exercice, aussi restait-il en surface pour assurer ou se contentait-il de courtes verticales. Mais cela ne pouvait pas durer : faire une chose à moitié n'était pas dans son caractère, il devait pouvoir en jouir pleinement. Je le soupçonne de s'être entraîné en cachette; le jour où il se rendit compte que sur le plan de la force physique, de l'habileté, de l'équilibre, il n'avait rien à nous envier, et qu'en outre sur le plan de la volonté et de l'initiative il nous était souvent supérieur, il ne jeta plus un regard en arrière et se lança dans ce sport avec tout l'enthousiasme qui le caractérise. Puits, chatières, reptations, escalades, rien ne le rebutait; il était toujours en tête, comme pris d'une fringale d'aventure, d'une rage de rattraper le temps perdu, et nous devions même parfois le retenir sans en avoir l'air : je peux le dire aujourd'hui, il nous a quelquefois inquiétés par son ardeur, car à nos yeux, il était vieux! Lui aussi avait été infecté par le terrible virus de la spéléologie, et dans son cas, ce devait être une variété de virus vraiment virulente, car la contamination fut rapide, totale et définitive. Dans le Spéléo-Club de Ste Colombe, puis la Société Spéléologique du Plantaurel, il devient en peu de temps un membre à part entière, sans aucun doute le plus important. C'est bien simple : le club est né à la suite d'une combinaison de hasards, mais il n'a vécu que grâce à Monsieur Gramont; celui-ci faisait partie du groupe, il avait eu le coup de foudre pour la spéléo, et pour lui, les deux étant liés, il était normal qu'il aide le premier dans le but de jouir à fond de la seconde. Beaucoup de spéléos devraient en prendre de la graine...

Le mécène

Je souligne dans l'histoire du club les gros efforts financiers que nous avons tous consentis individuellement, en particulier au cours des premières années, alors que nous n'avions absolument rien, que nos besoins étaient immenses et qu'à cette époque-là, quand nous demandions timidement une petite subvention, on nous riait au nez. Monsieur Gramont a fait preuve d'une générosité et d'une confiance inconcevables : sans son aide, il est probable que nous n'aurions pas pu tenir longtemps. Mais lui payait sans sourciller, et répliquait à nos protestations gênées : "Vous me rembourserez plus tard, quand vous serez à flot." Combien de fois ai-je entendu cette phrase typique... car loin de flotter, nous étions presque constamment en plongée profonde. Combien d'argent nous a-t-il ainsi avancé, sans garanties ni intérêts, bien entendu (et pas seulement au début), je ne saurais le dire. Le vieux cahier de caisse porte presque à chaque page la mention : "A telle date, dû à Monsieur Gramont, tant", et de temps à autre : "A telle date, remboursé à Monsieur Gramont, tant". Avons-nous vraiment tout remboursé? J'en doute, je suis même certain que non; je suis persuadé qu'il a souvent acheté ou donné des choses et "oublié" de donner la facture au trésorier? Il était comme ça, et il l'est encore d'ailleurs.

(2) Le Nouveau Spéléoc - N° 10, p. 13.

Pour réduire les dépenses au maximum, nous avons été amenés à fabriquer nous-mêmes une bonne partie de notre matériel, et en particulier les échelles. Ici encore, Monsieur Gramont s'est avéré inestimable, irremplaçable, et je pèse mes mots. Seuls les anciens du club, tous partis maintenant sauf moi, pourraient témoigner de la véracité de mes dires. Dans le domaine de la technique et de la technologie, il avait déjà fait ses preuves en réorganisant et en modernisant les nombreuses opérations nécessaires à la fabrication des peignes en bois. De même il donna toute la mesure de son ingéniosité et de son habileté quand il s'attaqua au matériel spéléo auquel il ne connaissait strictement rien, et il inventa des solutions et des procédés surprenants qu'on aurait pu faire breveter. Il faudrait des pages pour énumérer et décrire toutes les découvertes sorties de son esprit fertile et toutes ses réalisations, depuis les divers systèmes de fixation des barreaux jusqu'aux retardateurs automatiques de mise à feu d'explosifs, en passant par le contre-poids pour remontée solitaire à l'échelle, la poignée de bois pour tirer sur la corde d'assurance glisseuse (ancêtre des bloqueurs), les supports movibles et réglables d'éclairage frontal, un treuil complet, un mât d'escalade, etc...etc... sans compter les trucs, les astuces, les gadgets, parfois aussi simples que l'oeuf de Christophe Colomb. Mais il fallait y penser, comme on dit.

Non content d'avoir des idées, il nous donne la possibilité de les mettre à exécution. Il nous ouvre son usine et nous y circulons comme chez nous, à toute heure du jour et de la nuit, au milieu des ouvriers un peu étonnés ou goguenards au début, mais avec lesquels nous lions bientôt amitié, car nous ne dédaignons pas à l'occasion de leur donner un coup de main. Il nous laisse le libre emploi de tout son outillage, sans s'arrêter aux conséquences inévitables et prévisibles, certains d'entre nous n'étant pas au départ particulièrement doués pour le bricolage et les travaux manuels. Et chaque fois que nous allions lui avouer d'un air penaud : "Vous savez, Monsieur Gramont, on n'a pas eu de pot, on a encore perdu ou "pété" une mèche, ou un manche, ou une lame de scie, ou un n'importe quoi", il se contentait de sourire ou de prendre une fausse petite colère, de remplacer l'objet et de le passer généralement par profits et pertes.

Toujours arrivé à l'usine bien avant les ouvriers, il ne la quittait que longtemps après leur départ, et sa journée de travail durait régulièrement 10 ou 11 heures, 6 jours par semaine, et même le dimanche quand il n'y avait pas de sortie spéléo. Ce n'était pas l'industriel en cravate et complet-veston, trônant dans son bureau olympien loin du bruit et de la poussière. Lui était le premier de ses propres ouvriers : il occupait un poste précis dans la chaîne de fabrication, mais il était capable, si besoin était, de remplacer n'importe quel autre spécialiste. En outre, il s'occupait aussi de toute la partie administrative, comptabilité, correspondance, expédition, et ce n'était pas une mince affaire, vu qu'il ne commerçait qu'avec des pays arabes ou de religion musulmane. Mais malgré ses charges écrasantes, dès qu'il trouvait un moment de liberté, il venait nous rejoindre pour mettre la main à la pâte, sans ménager son temps ni sa peine, et avec son expérience et son savoir-faire, il a accompli à lui seul autant de travail que nous tous réunis.

Il met à notre disposition, dans l'ancien bâtiment de l'usine, une grande pièce au rez-de-chaussée qui sert de dépôt de matériel; au premier étage, une vaste pièce qui a longtemps été consacrée aux réunions, aux jeux et au couchage des amis spéléos en visite, ainsi qu'une autre pièce avec cheminée où nous organisons nos repas en commun en cas de mauvais temps; enfin son propre bureau est depuis toujours notre bureau, il contient toutes nos paperasses, nos archives, la bibliothèque, le fichier, etc... Jadis j'y travaillais à côté de Monsieur Gramont quand l'usine était en activité; aujourd'hui je l'occupe seul, et quand il vient m'y retrouver pour passer une heure ou deux à bavarder au chaud ou au frais selon la saison, j'ai l'impression que c'est lui le visiteur et moi le propriétaire! Pour tout cela, inutile de dire qu'il n'a jamais été

question d'argent, le mot "loyer" n'a jamais été prononcé, et j'avoue à ma courte honte que nous avons tous fini par trouver cela parfaitement naturel. Encore un détail significatif : jusqu'en 1953 (date où le premier j'ai réussi à acheter une 4 Ch Renault d'occasion) il était le seul à être motorisé et il trimballait, gratuitement la plupart du temps, hommes et matériel dans sa 203 grise ou dans une superbe conduite intérieure Hotchkiss qu'il avait lui-même transformée en camionnette et qui tirait en outre une remorque surchargée ! Qui, en lisant ces lignes véridiques, ne va pas rêver de trouver un mécano aussi généreux, triplé d'un collègue aussi doué et d'un ami aussi fidèle ?

Le Président

A la fin de 1950, nous décidons d'officialiser le club, sous son nom actuel, et le Bureau est solennellement élu. Devinez qui sera le premier Président de la nouvelle Société Spéléologique du Plantaurel ? Devinez où sera établi son siège social ? Réponses : 1°) Monsieur Gramont ; 2°) Usine Gramont. Tous ceux qui auront trouvé auront droit à un peigne dit "décrassoir" en bois de hêtre, il y a encore du stock disponible. Depuis cette date, Monsieur Gramont a été réélu chaque année ; il serait plus exact de dire que la première fois, il avait été élu sans limitation de durée et que nous n'avons jamais éprouvé le désir ou le besoin de changer. Il serait trop long de raconter ici sa vie de spéléologue, toutes les anecdotes qui s'y greffent, et surtout sa part éminente dans notre société ; cela ressortira d'ailleurs inévitablement dans les prochains chapitres de l'histoire du club. Disons seulement qu'en 1972, nous avons magnifiquement célébré en même temps les 25 ans d'existence de la S.S. Plantaurel et les 25 ans de spéléo de son Président, ce qui confirme que l'une n'allait pas sans l'autre.

Il nous semblait inamovible, indestructible, et nous ne nous posions pas de questions sur l'avenir. Mais à la longue, chaque année qui s'écoule pèse un peu plus que les précédentes. Avec l'âge apparaissent quelques difficultés auxquelles s'ajoutent des déceptions et des soucis d'ordre personnel ; l'enthousiasme baisse avec la forme physique et, peu à peu, le meneur, le guide s'écarte. Parallèlement, en 1976, une petite crise intérieure secoue la vie jusque là paisible du club et amène de profonds bouleversements : Monsieur Gramont abandonne la présidence active mais est bombardé d'autorité Président d'Honneur ; pour ma part, je démissionne du secrétariat et de la trésorerie que je menais de pair depuis 1950 et je me retrouve à la vice-présidence. La spéléologie a changé de visage et a subi une mutation brutale et décisive ; alors, ont décidé les deux seuls "anciens", place aux jeunes, à eux de mener la barque à présent, et ma foi, je dois dire que ceux qui ont accepté des responsabilités les assument avec conscience, même si nous, les vieux, ne sommes pas toujours d'accord avec certaines de leurs conceptions de la vie et de la morale.

Le doyen est toujours là, il s'intéresse toujours autant à l'activité et aux résultats du club, il assiste régulièrement aux réunions, il aime discuter de tous les problèmes et se tenir au courant, il bricole toujours (pour son petit-fils), il encadre des topographies... Mais pour lui la spéléologie active est pratiquement finie pour cause de mauvaise bronchite que le froid et l'humidité des cavernes réveillent inexorablement. Il a pourtant visité entièrement il y a quelques jours la grotte des Oreillards où il a guidé trois de ses petits fils ; j'arrive parfois à l'amener avec moi sur le terrain, pour une localisation, un cheminement, une prospection légère ou une désobstruction en surface, mais de plus en plus rarement. Si je comprends les raisons profondes de ce retrait, de cet isolement, j'ai du mal à les accepter, car "mon" Monsieur Gramont reste l'homme enjoué, rieur, affable, énergique, perpétuellement en mouvement que j'ai connu pendant si longtemps, toujours prêt à partir, toujours fourmillant d'idées et de bonnes histoires, avec qui j'ai en commun tant de souvenirs qui

remontent souvent à la surface au cours de nos conversations familières. Il demeure à mes yeux ce qu'il a toujours été, le tuteur solide et rassurant, grâce auquel le club a pu grandir et traverser sans dommage ses périodes sombres, celui à qui on peut tout dire et tout demander, celui vers lequel on se tourne encore instinctivement en cas de difficulté, celui sur lequel on peut toujours compter, pour n'importe quoi, dans n'importe quelle circonstance. Il s'est toujours senti très proche des jeunes; il a toujours cherché à les aider, à les guider, à les conseiller, à leur faire partager sa foi, son ardeur et sa volonté; parce qu'il est lui-même resté jeune d'esprit, parce qu'il leur a donné constamment l'exemple au lieu de se contenter de critiquer ou de commander, il a su gagner leur estime et leur affection. En lui accordant en 1972 la médaille de bronze, le Ministre de la Jeunesse et des Sports a reconnu et justement récompensé son action bénéfique.

Pour moi qui le connais depuis 35 ans, qui suis si souvent sorti seul avec lui, qui ai vécu avec lui des périodes d'euphorie et d'autres de découragement, qui ai pu tant de fois apprécier ses qualités d'homme, Monsieur Gramont représente un idéal qu'à mon tour j'essaie d'imiter auprès des jeunes du club d'aujourd'hui, tout en sachant pertinemment que je ne l'égalerai jamais. Aussi me semblait-il important de le leur faire mieux connaître, et je suis heureux d'avoir eu cette occasion de retracer en détail le rôle qu'il a joué et joue encore dans la Société Spéléologique du Plantaurel, pour que tous se rappellent toujours l'immense dette morale que nous avons contractée envers lui.

Monsieur Gramont, vous êtes le symbole de notre club, et nous souhaitons tous que vous l'incarniez longtemps encore.

31 août 1979

A. Cau

CARNET BLEU

C'est avec le plus grand plaisir que nous avons appris la naissance d'un nouveau spéléologue au sein de notre club. En effet, le 4 octobre 1979 un mignon petit Anselme est né au foyer de nos amis et collègues Michelle Bosonin et Jean Fonta.

D'après la photo, le bébé ressemble beaucoup à son papa, sauf qu'il a déjà un peu plus de cheveux mais pas du tout de barbe... Patience, ça viendra...

Comme le veut la tradition, nos félicitations au papa (bien que, au fond, hein... Bon, glissons...) et surtout à la maman qui s'est tapé toute la peine; nos meilleurs vœux à Anselme (en souhaitant qu'il soit toujours aussi sage que sur la photo, où il dort à poings fermés comme un bienheureux; pourvu que cela dure!); et enfin de gros poutous qui pètent à toute la famille.

PHOTOS DE COUVERTURE

-1) En haut à gauche, Monsieur Gramont sortant de l'Aven de l'Appendiciette, le 3 août 1957. Reproduction du cliché original (B. Berteil).

-2) En bas : au fond du grand puits de la Provatina (Grèce) - Appareil Voigtlander, pellicule Kodak I25 ASA, noir et blanc. (B. Berteil).

-Souvenirs- A tous mes amis spéléologues

DE LA SOURCE
A L'EMBOUCHURE

Une vie de labeur

Le début de ce siècle m'a vu naître, et j'ai toujours vécu dans mon petit village. Sur les bancs et dans la cour de l'école, j'ai grandi avec mes camarades et partagé leurs jeux, sous l'oeil vigilant du maître d'autrefois. Mon caractère tranquille ne s'agitait que lorsque l'obstacle et le risque apparaissaient : j'avais déjà confiance en ma sûreté de jugement et ma hardiesse. Il me souvient par exemple qu'à cette époque lointaine (1910-1912), les descentes en parachute nous tenaient tous en haleine, mais moi j'étais allé plus loin et j'avais pensé que le grand parapluie familial de mon grand-père serait suffisant pour une première tentative. Juché sur un mur de 5 ou 6 mètres de haut, je me lançai dans le vide, cramponné des deux mains au manche recourbé. Le résultat fut désastreux, bien entendu, et il avait fallu toute la souplesse de mes jambes pour amortir un contact brutal avec le sol. Le parapluie avait souffert plus que moi, ses baleines retournées et pointées vers le ciel me narguaient visiblement. Un autre s'en serait tenu là, mais le parapluie ne connaissait pas mon opiniâtreté. Sortant la pelote de ficelle qui ne quittait pas ma poche, j'entrepris sur le champ de consolider mon engin en reliant le bout de chaque baleine au manche. Et, sans hésitation, je m'envolai une deuxième fois. Je n'éprouvai aucune sensation de plus-lourd-que-l'air, et j'abandonnai cette expérience, aidé en cela par mes parents qui, alertés par quelque témoin horrifié, me remirent vigoureusement les pieds sur terre.

Bien plus tard, mon service militaire que j'accomplis en Afrique du Nord dans l'aviation (arme que j'avais choisie, malgré mes débuts malheureux de parachutiste) me permit de compléter mes connaissances en mécanique ainsi que l'étude des moteurs à explosion : 8 mois là-bas m'en apprirent autant que 3 années scolaires. Libéré à 22 ans, je rentrai en France et retrouvai mon village, mes parents, mes amis. En même temps que je fondai un foyer, j'entrai dans l'industrie, plus précisément dans la fabrication de peignes en bois, et tous mes efforts désormais visèrent à remonter la petite usine qui menaçait de sombrer. Je créai une chaîne de fabrication à laquelle j'apportais sans cesse des améliorations, dans le but bien simple d'abaisser au maximum mon prix de revient, afin de vendre à des tarifs extrêmement bas, mettant ainsi mes concurrents en difficultés. Mais en 1947, l'incendie total des bâtiments anéantit en quelques heures le résultat de 20 années de travail acharné. Je me retrouvais seul, sans concurrents certes, mais sans usine... Et patiemment, je repartis à peu près à zéro, je rénovai tout le matériel, je mis au point de nouvelles machines, je reconstruisis une usine mieux adaptée à mes idées de fabrication. Un an plus tard, j'avais fait peau neuve, la chaîne était reconstituée, et je livrais mes premiers décrassoirs.

A moi la spéléo!

Pendant tant d'années de création, de modifications, de rénovation, entièrement occupé par la seule pensée de moderniser et de rentabiliser, je n'avais pour ainsi dire pas connu un seul jour de repos ou de congé. Mais sans que je le sache, en même temps que la cinquantaine approchait le temps des loisirs. Quand l'occasion se présenta, je sus la reconnaître et la saisir. Souvent les dimanches d'été, deux de mes fils se lançaient dans la spéléologie et, accompagnés de 3 ou 4 camarades aussi fous qu'eux, partaient en vélo deci delà jusqu'au lieu de leurs aventures. Désireux de leur apporter des mesures de sécurité, je finis par m'incorporer au petit groupe déjà formé, et je mis en outre à leur disposition le moyen de locomotion nécessaire pour mener plus facilement à bien la poursuite des recherches.

Bien entendu, au cours de mes premières armes, j'étais un peu hésitant, à cause de l'appréhension du vide, mais ce malaise que connaissent peu ou prou tous les débutants ne dura guère. Le milieu souterrain m'apportait à la fois tout ce que j'aimais : la possibilité de découvrir des beautés merveilleuses cachées au commun des mortels (stalactites, stalagmites, coulées de calcite, cristaux dans les plafonds ornés, disques de différentes couleurs, que sais-je encore) et l'activité physique, le mouvement, la rivière où l'on patauge, les gours, les marmites, les cascades, l'étroiture où l'on s'insinue à la poursuite d'un courant d'air qui parfois disparaît mystérieusement (comme au P 2 des Mijanes après 10 ans de travaux de sape et d'explosifs!). Cet attrait de l'inconnu, cette envie d'aller toujours plus loin et plus profond à la recherche de l'aventure se doublaient pour moi d'une satisfaction et d'un plaisir tout différents : l'invention et la fabrication d'une grande partie du matériel nécessaire, avec le souci de le rendre toujours plus léger mais aussi plus fiable.

En outre, j'y ai aussi trouvé l'amitié. Recherchant le contact avec les spéléos de tous les horizons, j'ai été amené à participer, à titre personnel ou avec des membres de ma société, à de nombreuses expéditions. Je ne citerai pas les noms de tous mes amis, car il y en a trop, mais avec eux j'ai ainsi pu explorer par exemple la grotte d'Unjat avec la Société Spéléologique de l'Ariège (Lavelanet), les grottes de Cabrespine et de Trassanel avec le Spéléo-Club de l'Aude, le gouffre de la Coume-Ferrat, le gouffre de l'Arche, sur le Mont La Frau, et la grotte Papy, avec la Société Méridionale de Spéléologie et de Préhistoire et l'ancien Spéléo-Club de Sud-Aviation, de Toulouse, etc...etc... Ma dernière grande expédition "externe" a eu lieu au gouffre Georges (-726, cotation de l'époque), avec un ensemble de 5 ou 6 clubs : Cordée Spéléologique du Languedoc, S.M.S.P. et S.C.S.A. de Toulouse, le Groupe Spéléologique de Massat, le Groupe Spéléologique de Foix, un club de Brive et un de Barcelone. J'avais alors 68 ans.

Dés souvenirs, en trente années de spéléo active, j'en ai bien entendu amassé par centaines, (si tant est qu'on puisse "compter" des souvenirs) et il me faudrait un livre pour les écrire. Aussi n'en évoquerai-je que quelques uns, pêle-mêle, peut-être pas toujours les plus importants ou les plus significatifs ou les plus intéressants pour le lecteur, mais ceux qui, pour des raisons parfois obscures, se sont le plus profondément gravés dans ma mémoire.

Unjat, Cabrespine et Trassanel

J'ai cité tout à l'heure la grotte du Pech d'Unjat (Ariège); j'ai appris récemment sans surprise et avec plaisir qu'une exploration inter-clubs (dont faisaient partie nos amis de l'Association Spéléologique du Pays d'Olmes) vient d'y découvrir un important réseau vierge comportant une rivière souter-

raine. Pour ma part, je me souviens de l'une de nos premières explorations avec la S. S. Ariège, en 1959. Après un long parcours assez facile dans la galerie principale, nous arrivons à un éboulis qui la bouche entièrement. Une fois de plus, nous commençons à farfouiller pour trouver la suite. Après de longues recherches et de nombreuses tentatives vaines, nous finissons par trouver un passage tortueux; après des reptations, des montées et descentes entre les blocs coincés recouverts d'argile gluante, la sortie de l'éboulis se présente sous la forme d'un boyau dont le fond est occupé par une flaque d'eau boueuse: il faut ôter le casque et fermer la bouche pour ressortir de l'autre côté trempé jusqu'aux os. Heureux ceux qui maintenant apprécient la combinaison étanche! Au retour, nous chéchâmes le passage pendant plus d'une heure, perdus dans ce dédale de blocs où l'on se vaudrait sans crainte de se mouiller davantage!

A Cabrespine, avec le S.C. Aude, je faisais partie avec Antoine Cau de l'expédition "historique" du 12 avril 1959 qui d'une part effectua la jonction entre l'aven du Gaougnas et la grotte elle-même (tous deux connus depuis longtemps) et d'autre part découvrit la rivière souterraine, dont j'ai visité plus tard une partie jusqu'aux Rapides (2 km environ) ainsi que les magnifiques galeries du Réseau concrétionné.

A Trassanel, toujours flanqué d'Antoine, j'ai participé à l'une des toutes premières explorations du Réseau N° 2, le 10 novembre 1963. Je revois encore l'extraordinaire candélabre et le squelette de renne recouvert de calcite rose; je me rappelle mon émotion à la découverte d'ossements fossiles d'ours dans un petit puits intérieur, et celle du grand puits de 120 mètres pour lequel j'ai fabriqué par la suite un treuil qui est resté pendant longtemps et qui m'a permis quelques années plus tard de visiter le Réseau N° 4 et ses merveilles.

Le gouffre de la Coume - Ferrat

Je suis allé plusieurs fois à Balaguères pour l'exploration du gouffre de la Coume-Ferrat, en particulier pour le camp d'août 1966, et j'en garde deux souvenirs très impressionnants, bien que de nature totalement différente. Le premier concerne le treuil conçu et construit par le S.C. de Sud Aviation, un truc énorme et en même temps une merveille de mécanique qui me remplissait d'admiration: j'en "badais"! Il avait été entièrement démonté en plusieurs éléments enfermés dans des caisses et transporté ensuite par hélicoptère (le 15 juillet 1966) le plus près possible de l'orifice du gouffre: il faut savoir qu'il fallait deux heures de marche depuis le village par le sentier muletier. L'une de ces caisses, contenant le tambour et le câble de 500 mètres, pesait plus de 150 kg et fut chargée sur un malheureux mulet qui la transporta jusqu'au puits, par un très mauvais sentier de 500 mètres de long que nous avions tracé à flanc de pente dans les buis et la rocaille. Et nous étions 5 ou 6 autour du mulet, outre le muletier lui-même assez inquiet, pour soutenir et guider l'animal! Plusieurs séances furent nécessaires pour transporter le treuil et le remonter ensuite dans la galerie d'entrée. Pour ma part, entre autres choses, j'avais été chargé de fixer avec du ciment prompt la barre transversale qui supportait la poulie où passait le câble, et je travaillai longuement dans des conditions assez périlleuses, à cheval sur les lèvres du puits, avec 200 mètres de vide au-dessous de moi.

Plus tard, au cours de l'exploration, on me remonta du fond jusqu'au relais minuscule de -125 où je devais à mon tour guider la "cabine" à l'aide d'une perche fourchue, à chaque descente et remontée, pour éviter qu'elle se coince dans les fissures verticales sciées par le câble. Tout alla bien pendant un certain temps, les allées et venues se déroulaient normalement. Puis,

la cabine étant remontée, elle ne redescendit plus... J'étais sans liaison avec la surface et j'ignorais totalement ce qui se passait, car il était bien entendu hors de question de communiquer à la voix de façon compréhensible avec le haut comme avec le bas. J'attendis ainsi sept interminables heures, à court de lumière, avec pour tout viatique une boîte de sardines, dans le froid et l'humidité, engoncé dans mon anorak et spité à la paroi. Enfin des bruits lointains m'annoncèrent que la manoeuvre reprenait, et il se passa alors une chose incroyable. Je me mettais à l'abri des gouttes d'eau et des chutes de pierre dans une petite niche située un peu en dehors de l'axe du puits, et soudain un bruit énorme m'affola : la cabine venait de s'abattre sur le relais à côté de moi, recouverte d'un amas de câble ! Je compris très vite ce qui avait dû se passer : la cabine (qui descendait à vide, heureusement) s'était bloquée quelque part au-dessus de moi, mais le câble avait continué à se dérouler, et bientôt son poids avait décroché la cabine qui s'était écrasée devant moi !.. J'avais eu chaud (façon de parler, car j'étais en fait frigorifié). Je réussis à récupérer le matériel épars, et comme l'interphone n'avait pas souffert, je pus enfin communiquer avec la surface et apprendre que le treuil était tombé en panne. Peu après, c'est avec le soulagement qu'on devine que je vis au-dessus de moi se balancer une petite lumière portée par un grand gaillard : c'était Monsieur le curé Pujol, de Balaguères, qui venait effectuer la relève !

Les grottes Papy et des Peyrillous

En 1963, en collaboration avec le S.C. Sud-Aviation et la S.M.S.P., nous avons fait un camp souterrain de 3 jours au fond de la grotte Papy, près de Tourtouse (Haute-Garonne), dans le but de désobstruer un siphon de sable. Nous avons passé deux nuits à 6 ou 7 dans une tente à 4 places. D'abord, nous y avons subi une variante du supplice chinois de la goutte d'eau, qui tombait à une cadence régulière sur la toile et nous empêchait de fermer l'oeil. Ensuite, à cause d'un mouvement collectif mal synchronisé, une brusque traction sur une corde d'amarrage brisa la stalactite où elle était attachée et la tente s'effondra sur nous. Essayez de retrouver une boîte d'allumettes dans un amas de corps et de membres emmêlés, et dans le noir absolu ! Mes deux jeunes équipiers de la S.S. Plantauvel se rappellent, eux, l'orgie de raisins secs à laquelle ils s'abandonnèrent : il y en avait une boîte de 5 kg et personne d'autre n'en voulait plus ! Quand nous ressortîmes de la grotte, on nous apprit que 3 jeunes étaient allés à notre rencontre, mais nous ne les avons pas vus. Nous les retrouvâmes après une heure de recherches : égarés et privés de lumière, ils s'étaient blottis dans un coin où ils attendaient les secours. Cette mésaventure leur a sans doute appris la prudence.

En 1965, avec le G.S. de Foix, nous nous sommes attaqués à la petite grotte des Peyrillous, à Freychenet (Ariège). Nous voulions agrandir la chatière qui se trouvait à l'extrémité de la partie connue (soit à une centaine de mètres de l'entrée), au sommet d'une grosse coulée stalagmitique, à 7 ou 8 mètres de hauteur, au ras de la voûte. Les comptes rendus d'activité indiquent que, de septembre 1965 à janvier 1967, je suis allé 17 fois à la grotte, dont 9 fois seul ; pour notre part, nous avons dynamité 8 fois, à quoi il faut ajouter les tentatives du G.S. Foix, qui ne lésinait pas sur les moyens (25 cartouches en 3 charges le 28 décembre 1966 !). Chaque fois, les trous de mine foiraient lamentablement dans la calcite ou n'enlevaient au mieux que quelques gravats. Cela me mystifiait et me faisait enrager en même temps, aussi un jour je décidai d'employer les grands moyens. Je forai mon trou de mine au burin (le travail avançait vite dans la calcite), j'y tassai deux cartouches de nitramite et terminai le bourrage par une dizaine de centimètres de ciment, d'où sortait le cordeau détonant. "Cette fois, je t'aurai", pensais-je avec délec-

tation.

Je ne revins que le dimanche suivant pour la mise à feu, et le ciment était devenu aussi dur que de la pierre. Juché sur une stalagmite tronquée à 4 mètres de hauteur, j'approchai ma petite lampe à carbure frontale anglaise de l'extrémité de la mèche noire et, lorsque celle-ci s'alluma en fusant, elle éteignit la flamme de ma lampe. Je me retrouvai dans le noir, perché sur ma stalagmite, sans lampe de secours, le briquet de la frontale en panne, avec la mèche qui brûlait à côté de moi. Ce n'était pas le moment de perdre trop de temps à réfléchir, car je n'avais mis que 70 cm de mèche, ce qui me donnait deux minutes pour déguerpir et trouver un abri. Je me laissai glisser au bas du toboggan de calcite jusque dans la galerie; heureusement, j'étais venu souvent et la connaissais bien; à tâtons, je suivis la paroi, cherchant la remontée de l'autre côté et trébuchant un peu partout, tandis que la mèche gazouillait derrière moi. Par chance, mes mains découvrirent un petit recoin où je pus me blottir et mettre surtout ma tête à l'abri. Presque aussitôt, il y eut un grand boum, accompagné d'une pluie de petits cailloux projetés violemment sur les parois, suivi d'un grand silence. J'étais intact, mais les oreilles me bourdonnaient. Je finis par retrouver mon sac et la lumière, avec un bien mauvais souvenir.

Le P 2 des Mijanes

En 10 ans, de février 1961 à octobre 1971, nous avons fait 179 sorties au Trou du Vent des Caousous N° 2, que nous appelons plus familièrement le P 2 des Mijanes; je ne serais pas étonné que cela constitue le record du nombres de sorties de travail dans une même cavité. Avec mon inséparable ami Antoine et d'autres membres du club, nous avons dégagé ou agrandi successivement deux puits étroits de 10 et 7 mètres, une diaclase de 6 mètres de long et 4 de profondeur, et un grand puits de 20 mètres. A -44, nous avons entrepris d'élargir un méandre de 10 à 15 centimètres de largeur, et les trous de mine se succédaient, un coup à droite, un coup à gauche, suivis de séances de déblaiement et de transports de seaux qui, petit à petit, rebutaient presque tout le monde. Mais chaque dimanche, j'étais là, tantôt avec Antoine, tantôt avec Jacques.

Un jour, bien que seul, je voulus continuer les travaux; c'était le 11 mars 1967, j'avais donc 67 ans. Les deux premiers puits ne posaient pas de problèmes, car ils étaient étroits mais faciles; par contre, la remontée de celui de 20 mètres sans assurance me préoccupait, et dans le but de m'éviter tout danger et toute fatigue inutile, j'expérimentai un système que je combinai depuis longtemps. J'avais emporté un kit-bag de forte toile que je remplis de cailloux au sommet du grand puits, soit une trentaine de kilos. Je le laissai filer au fond du puits au moyen de la poulie fixée dans l'axe du puits, je m'attachai à l'autre bout de la corde de 50 mètres et j'entamai la descente à l'échelle. Je me sentais léger, léger comme un petit oiseau, le sac remontait, nous nous croisâmes juste au niveau du relais minuscule situé à mi-profondeur, et je savourais à l'avance le plaisir de la remontée, comme dans un fauteuil. Arrivé au fond, j'arrimai le sac qui, lui, était en haut, en attachant la corde à un piton et, m'enfilant dans le méandre, je forai mon trou de mine dominical qui, vu la dureté de la roche, exigeait trois bonnes heures de frappe pour 25 centimètres de profondeur. Afin de me donner le temps d'atteindre la surface, je mis 20 mètres de mèche noire, revins au bas du puits, m'encordai et attaquaï la remontée aux échelles.

Je me sentais léger, comme prévu, mais je croisai le sac de pierres bien au-dessous du relais : je ne sais comment je m'étais arrangé en bas dans ma

hâte, mais je me rendis compte que le sac toucherait le fond avant que j'arrive en haut, aussi arrivé au relais, je décidai de remonter le contre-poids de 4 ou 5 mètres : manoeuvre bien délicate, quand on est perché à 10 mètres de hauteur, sur un relais tout juste assez grand pour les deux pieds, et qu'on manie trente kilos. Pendant que je m'escrimais ainsi, je me trouvai brusquement environné d'une fumée âcre et épaisse que le courant d'air chassait vers le haut. Je remontai précipitamment, de puits en étroiture, mais cette maudite fumée me poursuivait partout. J'atteignis enfin la surface où je pus respirer à pleins poumons. L'idée du contre-poids était bonne, mais dissuadé par mes collègues, je n'ai pas renouvelé cette expérience qui m'avait pourtant permis de satisfaire mon goût du risque tout en réduisant les dangers et les efforts.(C.Q.F.D.)

Le gouffre Georges

Je me souviens aussi avec beaucoup d'émotion et de nostalgie de mes deux participations à l'exploration du gouffre Georges, au Mont-Béas, près de l'étang de Lers (Ariège)(1), et je ne peux mieux faire que de reproduire ici les deux articles que j'ai alors écrits pour le bulletin "L'Excentrique".

- ATTENTE A -105 - ("L'Excentrique", 1968, N° 12) - Camp d'août 1967

Tout au long d'une montée pénible, la bruine nous accompagne jusqu'à 1700 mètres. Le trou est là, nous nous y engouffrons les uns après les autres, la pointe d'abord, puis nous trois en équipe de soutien. Nous descendons prudemment : passages étroits, méandres, chatières en surplomb, succession de puits, tout est franchi sans encombre. Nous voici arrivés au relais où nous trouvons l'équipe de pointe qui fait le tri des kit-bags. Entretien avec Jean-Claude qui consulte sa montre : "Il est minuit, nous pensons être de retour dans quatorze ou quinze heures. Passé ce laps de temps, venez à notre rencontre avec l'équipe restée en surface qui doit arriver ici vers midi." Et, tour à tour, après avoir franchi le passage en surplomb du puits de 20 mètres, les quatre de la pointe s'en vont vers l'inconnu.

Nous revenons à notre "salle d'attente" et tâchons de nous installer le plus commodément possible. Nous bavardons... Mes deux amis sont jeunes, 20 ans environ, et la conversation languit car le froid commence à se faire sentir. Le boyau secondaire où s'engouffre l'air glacial se trouve au-dessus de nos têtes et nous sommes placés sur sa trajectoire. Le sol étant encombré de gros cailloux, nous procédons à un nettoyage en règle. Les matériaux sont empilés dans l'orifice du boyau où nous édifions un mur en pierres sèches qui arrêtera ce maudit courant d'air. De temps en temps, nous vidons dans un bidon la petite et unique vasque située à l'aplomb de l'échelle, afin de nous préparer des boissons chaudes.

Mes deux compagnons, enroulés dans une toile plastique, se couchent l'un contre l'autre et essayent de dormir. Adossé à la paroi humide, je ne peux fermer l'oeil, je claque des dents... J'allume le Bleu et le laisse marcher en permanence pour réchauffer mes mains engourdis. Et...chacun son tour.

8 heures du matin : nous préparons un bouillon chaud et nous cassons la croûte. Et, à nouveau, mes deux camarades se replongent sous leur toile

-N.D.L.R. - Précisons que ce gouffre a été baptisé "Georges" en hommage à M. Gramont qui, "au cours des deux camps, donna à tous les participants une formidable leçon d'enthousiasme" - "L'Excentrique", bulletin de la Cordée Spéléologique du Languedoc - 1968, N° 13.

afin de conserver le peu de chaleur qu'ils ont récupéré. 10 heures : je n'y tiens plus, une idée m'obsède : je voudrais rejoindre l'équipe de pointe, mais je sais que partir seul est pratiquement impossible. Toutefois, je passe le surplomb du puits de 20 mètres. Un petit coin formant cuvette avec un fond de sable fin et sec me fait sourire : je ne veux plus me reposer. Je passe le méandre en colimaçon et suis décidé à continuer jusqu'à ce qu'un obstacle sérieux arrête ma progression. Mais je ne vais pas bien loin : parvenu à un confluent, j'aperçois une échelle plongeant dans le vide à une profondeur que je ne puis évaluer. Inutile de continuer. Visite d'un boyau bouché au bout de quelques mètres, et le courant d'air m'oblige à battre en retraite. Adossé contre la paroi, j'écoute, mais aucun bruit perceptible ne vient troubler le silence; je pense alors que j'ai été un peu lâche d'avoir abandonné mes deux compagnons que je retrouve, à mon retour, profondément endormis.

Midi : des éclats de voix viennent en s'amplifiant, et voici qu'arrive l'équipe de surface, fraîche, joyeuse et en forme; elle ne reste pas longtemps et fonce aussitôt dans le noir.

14 heures : nous descendons rejoindre les deux équipes qui ne doivent pas être très loin. Nous les trouvons après le colimaçon et bientôt, après le passage du matériel au surplomb, nous sommes tous dans la salle d'attente où l'on commence à se restaurer.

C'est avec une explosion de joie communicative que nous apprenons que le réseau actif a été atteint; un ruisseau coule à la cote -450 environ. Tout le matériel de descente a été épuisé, il leur a fallu songer au retour.

Ils sont là parmi nous, fourbus mais heureux...

C'est ensuite la remontée, la chaîne, l'échelonnement le long des puits, et enfin, la sortie dans la nuit et le brouillard... La descente interminable où les muscles fatigués vous lâchent, les chutes heureusement amorties par le sac, le retour au camp, le duvet où l'on se glisse, la louche de bouillon brûlant que les amis vous apportent...

Il est 2 heures du matin. Bravo, bonsoir... et à l'année prochaine!

- ATTENTE EN SURFACE - ("L'Excentrique", 1968, N° 13)- Camp d'août 1968

En cette fin du mois de juillet, mon camarade et moi-même, lourdement chargés, arrivions au pied du Mont-Béas afin de participer au camp de l'é-tang de Lers organisé par la C.S.D.L.

Mon ami avait 20 ans, j'en portais allègrement 68 et, en cheminant, ruisselant de sueur sous un soleil de plomb, je pensais que ma présence parmi tous ces jeunes, bouillants de désir et d'impatience, serait susceptible de retarder l'avance qu'il fallait prendre à tout prix.

Je n'ignorais pas que la profondeur est comme la cîme, elle ne rebute pas mais laisse en soi le désir de mieux faire, d'atteindre et de voir plus loin, d'en savoir davantage, car la joie de l'effort poursuivi comble et fortifie.

Aussi fallait-il pouvoir tenir, et à mon âge...

Je suis donc resté en surface.

Pas à pas j'ai vécu avec mes camarades des heures d'anxiété et d'angoisse. Jour et nuit nous sommes restés suspendus à ce fil d'Ariane qui nous donnait des nouvelles en provenance du fond.

De temps en temps, quelques orages, violentes illuminations accompagnées d'assourdissants coups de tonnerre, venaient nous rappeler que la Nature reprenait ses droits. A chaque éclair, la décharge électrique guidée par la li-

gne téléphonique ou par les échelles d'électron venait jeter la perturbation en secouant fortement les gars qui étaient à l'écoute.

Il y eut cette nuit où la pluie, tombant sans arrêt, avait gonflé le débit de l'étang, risquant de compromettre le succès de l'expédition et de mettre des vies en danger. Mais nos amis de l'équipe de pointe, tout à leur joie d'avoir vaincu l'un des plus profonds gouffres du monde, ignoraient que cette attaque sournoise allait freiner leur enthousiasme. Certes la chance nous a souri, mais seule pourtant leur volonté farouche leur a permis de sortir indemnes de cette merveilleuse aventure.

Nous nous sommes retrouvés tous réunis autour d'un grand feu de camp. Il était plus de minuit, une joie immense illuminait chacun d'entre nous, joie chaude et vivante, semblable aux grandes flammes qui dansaient devant nos yeux.

Cette nuit-là, passée ensemble dans une ambiance que nous n'avions jamais connue, est et restera pour moi la plus belle veillée de ma carrière de spéléologue...

Savoir s'effacer

II années se sont écoulées depuis le Gouffre Georges, II années qui se sont ajoutées aux précédentes déjà bien nombreuses, affaiblissant peu à peu ma vitalité. Le club avait besoin d'un sang nouveau pour le porter vers des horizons que je n'avais pu atteindre. La spéléo de jadis avait fait place à des méthodes nouvelles qui permettent d'accomplir des descentes et surtout des remontées incroyables, avec une aisance et une rapidité indiscutables, reléguant ainsi au fond des armoires ce qui nous avait paru irremplaçable.

A 79 ans, il est temps de cesser toute activité. Je rends hommage à tous les spéléologues de ma connaissance, à tous ceux qui ont participé à mes côtés, de près ou de loin, à cette vie exaltante, et plus particulièrement à mon cher ami Antoine, qui contribue avec sa compétence à assurer la marche de mon club, et à tous les membres passés et présents de la S.S.P., sigle qui a tant de fois été gravé au fin fond de tant de grottes et de gouffres. Je tiens à féliciter la jeune équipe d'aujourd'hui pour son courage discret, pour l'amour si pur, si beau qu'ils éprouvent pour la Nature. Ils portent en dehors de nos frontières le renom de notre petit coin de terre que nous aimons.

Le but essentiel de mes recherches est atteint... La source mystérieuse s'écoule dans le ruisseau de ma vie et sereinement descend vers l'embouchure...

Georges Gramont

Président d'Honneur de la S. S. Plantaurel

-Fiche de cavité-

LE BARRENC DE LA TIRE

DE LA LAUSA

- SITUATION - Le barrenc de la Tire de la Lausa est situé sur le territoire de la commune de Puivert (Aude), dans la forêt du même nom. Celle-ci appartenant à un organisme privé, il convient de demander l'autorisation et la clé de la barrière à M. André Boulbes, garde-forestier, demeurant à Bélesta (Ariège).

- AUTRES NOMS - D'après R. de Joly : Barrenc du Pas de la Lose ou de l'Alouse. Prononciation correcte du mot "Lausa" : laouzo.

- COORDONNEES - Carte I.G.N., Lavelanet 1/20.000°, feuille N° 7.
X = 573,780 - Y = 64,980 - Z = 980.

- ACCES - Entre Bélesta et Puivert, sur la route D II7, au col de Babourade, prendre à droite la D I20 qui monte sur le Plateau de Sault vers Espezel en traversant la forêt domaniale de Coumefroide-Picaussel. 1,2 km après le tunnel de Lescale, après un double virage en S, prendre à droite une route goudronnée étroite qui descend dans un bas-fond, remonte de l'autre côté et, après 800 m environ, amène à une barrière parfois fermée qui marque l'entrée de la forêt privée. 100 mètres après la barrière, au col (940), bifurcation; prendre la route goudronnée de droite qui monte et faire exactement 570 mètres, jusqu'à un virage à droite assez prononcé. La cavité se trouve à environ 30 mètres à gauche de la route, sur le flanc nord d'une doline.

- DESCRIPTION - Le gouffre s'ouvre par deux orifices. On descend par l'inférieur, de 3m x I, qui est suivi d'un puits vertical de 22 m; l'orifice supérieur, de I m de diamètre, rejoint ce puits après 4 ou 5 m. A -22, un relais de terre incliné et glissant se jette (-24) dans le second puits, profond de 10 m, au bas duquel débute un éboulis en forte pente de 10 à 12 m de long (-38). Après un ressaut vertical de 4 m (-42), débute une série de verticales (4, 16 et 28), les deux dernières étant particulièrement belles. Le fond du P 28 (-91) est obstrué par de la pierraille. Entre deux gros rochers, une étroiture désobstruée donne accès à un étroit passage entre les blocs qui aboutit à une petite salle bouchée par des éboulis à -94. Cette partie de la cavité constitue l'ancien réseau, exploré en première par R. de Joly jusqu'à -91.

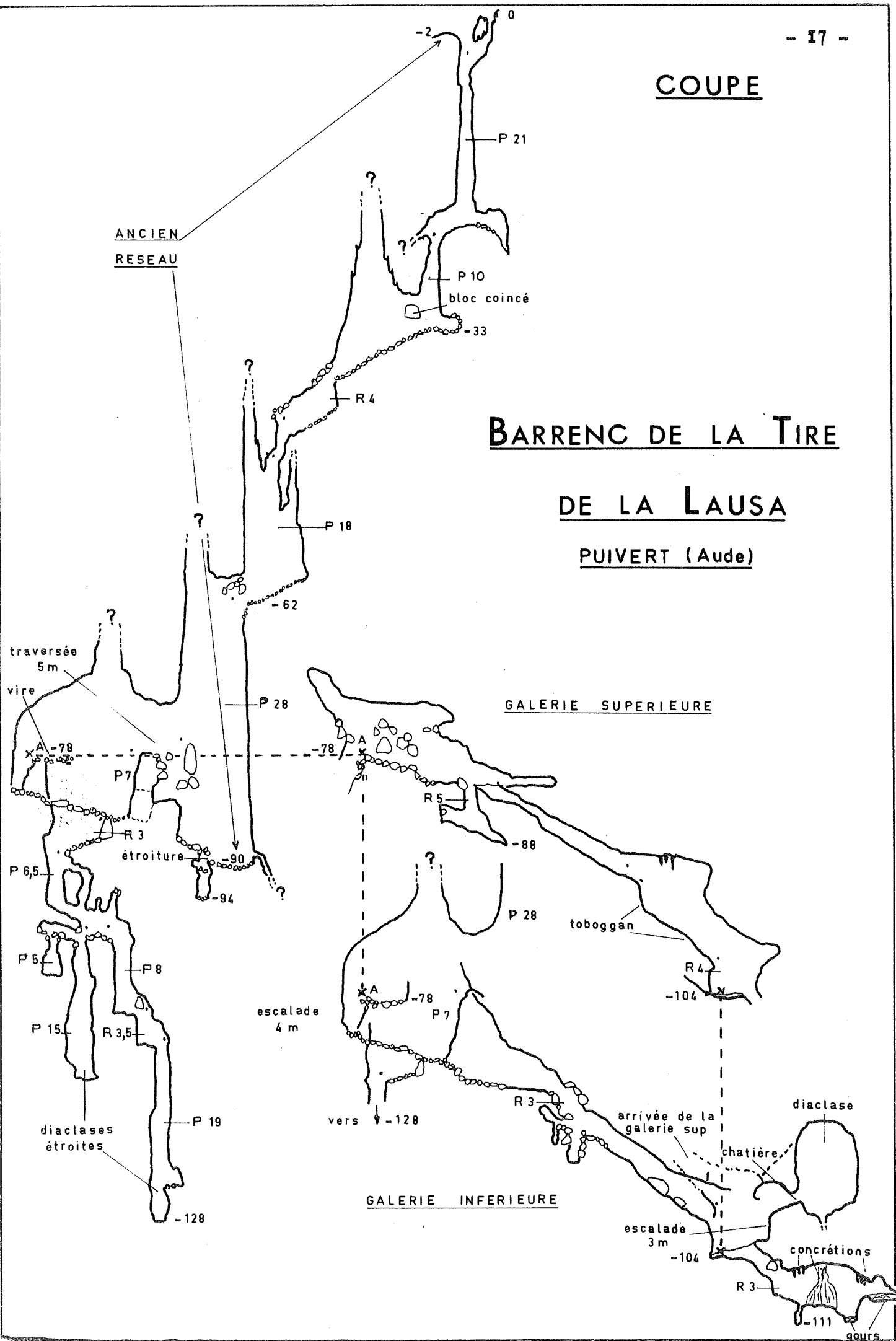
A 15 m sous le départ du P 28 et dans la paroi sud de ce dernier débute le Réseau 1979 que l'on atteint par un pendule de 6 m jusqu'à un pont rocheux et ensuite une traversée de 5 m de long au-dessus du puits. Après la traversée, un puits de 7 m permet de prendre pied dans une belle salle chaotique de 8 m de diamètre environ, et haute de 15 à 20.- Sur la gauche, ressaut vertical de 3 m et puits de 7 m qui amènent dans une salle basse, creusée en interstrate, dans le plancher de laquelle s'ouvrent 3 puits à quelques mètres de distance. Les 2 premiers sont bouchés respectivement à -5 et -16 par des étroitures impénétrables.- Le troisième, profond de 8 m, est suivi de deux verticales de 3,5 et 19

COUPE

BARRENC DE LA TIRE

DE LA LAUSA

PUIVERT (Aude)



mètres, qui mènent au point bas de la cavité, à -128 m.- Dans la salle en interstrate, on note aussi deux cheminées de 5 m par lesquelles sont descendues des coulées d'argile, ainsi qu'un méandre qui partant du plafond recoupe la paroi du P 7 d'accès.

En suivant la paroi de droite, une escalade de 3 m donne dans une diaclase étroite qui rejoint le P 28 de l'ancien réseau à 8 m du fond.

En face en descendant, démarre la galerie N° 1; de belles dimensions (6 x 6), interrompue par un ressaut de 3 m qui se franchit en escalade, elle descend en forte pente jusqu'à un carrefour à -106. Tout droit, une escalade de 3 m sur une paroi terreuse mène dans une salle en diaclase haute d'une dizaine de mètres; sur la gauche en descendant, une pente calcitée de 7 à 8 m débouche dans une salle de 10 m de long, joliment concrétionnée, au fond de laquelle un barrage de calcite retient un joli gour de 4 m (-114). Ce dernier semblait être une voûte mouillante, mais après l'avoir siphonné à l'aide d'un tuyau d'arrosage, nous nous sommes rendus compte qu'il n'y avait là aucun espoir de découvrir un quelconque passage.

En face en remontant l'éboulis, on arrive au pied d'une dalle de 4 m escaladée en artificielle (I spit au milieu de la dalle). A son sommet, on débouche sur un balcon, au-dessus de la salle, encombré de gros blocs; deux départs de cheminées, juste au-dessus, sont rapidement colmatés. Plusieurs passages étroits entre les blocs permettent d'atteindre une petite salle argileuse.- Au centre, entre un gros bloc et la paroi, un puits de 5 m donne accès à une petite galerie vite bouchée; tout droit, une galerie basse se termine également après quelques mètres.- Enfin, sur la droite démarre la galerie N° 2, parallèle et supérieure à la galerie N° 1; d'abord assez basse (laminoir au sol argileux) elle s'agrandit notablement (3 x 2) puis rejoint la galerie N° 1 au niveau du carrefour de -106 par un plan incliné de 15 m et un puits vertical de 4 m.

- Profondeur : 128 m.- Développement total (horizontal + vertical) : 551 m. (ancien réseau 126 m; nouveau réseau 425 m).

- GEOLOGIE - Calcaires urgoniens de l'Aptien.

- HYDROGEOLOGIE - La cavité ne renferme pas de circulation active permanente; l'eau qui ruisselle dans les puits de l'ancien réseau lors des pluies ou de la fonte des neiges en surface se perd dans l'éboulis de -91. Elle doit ensuite rejoindre la série de puits terminaux au niveau de la salle en interstrate et s'écouler finalement dans la fissure impénétrable de -128.- Le gour terminal de la galerie N° 1 est vraisemblablement alimenté par le ruissellement de l'eau sur les concrétions.

La cavité est située sur le bassin d'alimentation des résurgences de Fontmaure et du Blau.

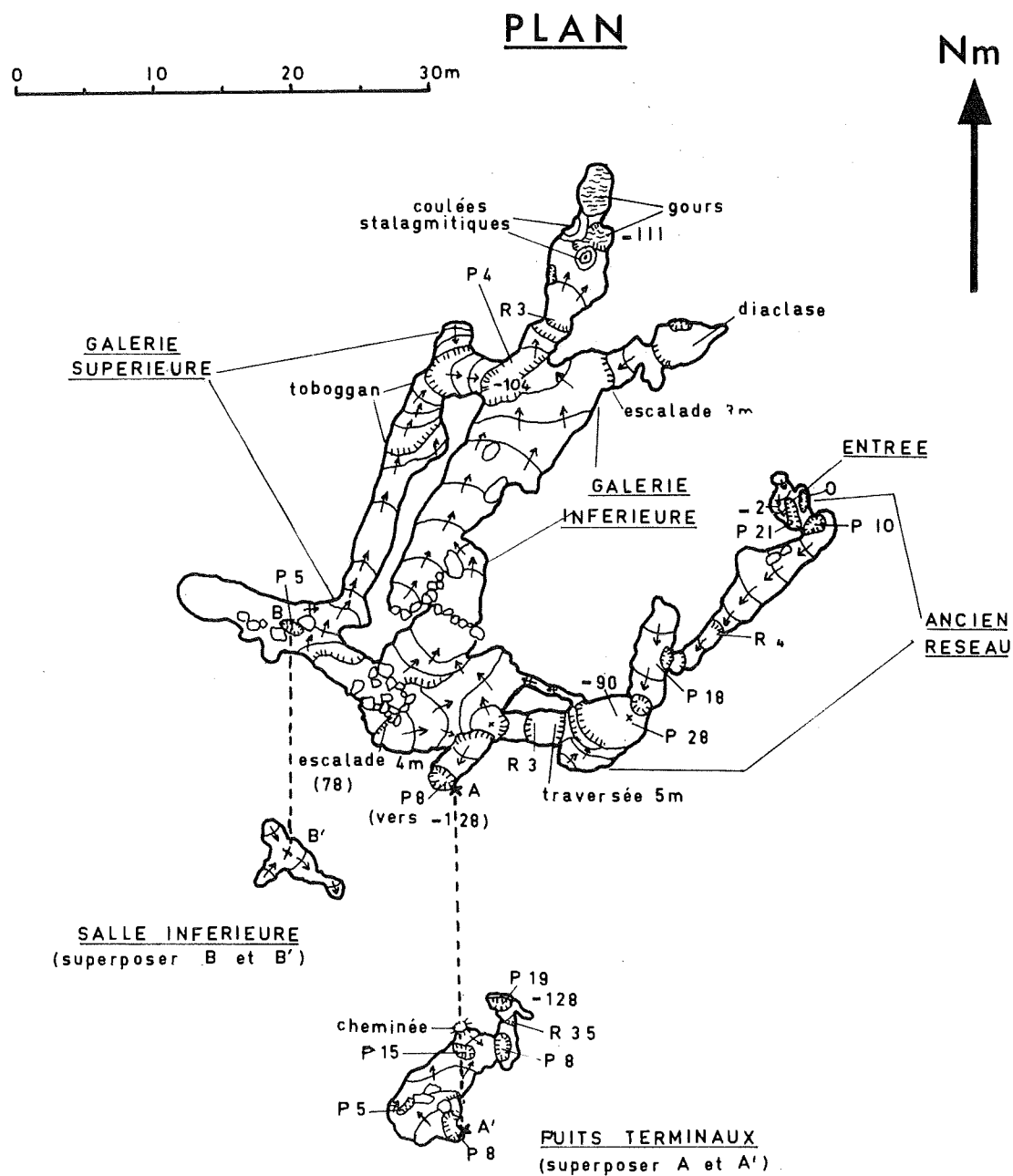
- TOPOGRAPHIE - Société Spéléologique du Plantaurel (Ph. Géraud).- Ancien réseau : 14 mars 1974 : nouveau réseau : 11, 12, 22 mars et 17 mai 1979.

Croquis d'exploration par R. de Joly qui attribue à l'ancien réseau la cote de 85 m.

- HISTORIQUE - Première exploration par R. de Joly en 1930, jusqu'au fond du P 28 (ancien réseau).

Première visite de la S.S.P. (ancien réseau) le 14 septembre 1952.

En 1979, lors d'une visite, J. et Ph. Géraud (S.S.P.) découvrent le nouveau réseau en pendulant dans le P 28 pour atteindre le départ de la traversée. L'exploration est menée en équipes de deux au cours des sorties du 11, 12 et 22 mars; le 17 mai, l'étranglement de -91 (fond de l'ancien réseau) entre les blocs est débarrassée, mais la progression est arrêtée quelques mètres plus bas.



BARRENC DE LA TIRE DE LA LAUSA

PUIVERT (Aude)

S.S.P. - Ph. GÉRAUD - 14 avril 1974 - 11, 12, 22 mars & 17. mai 1979

Boussole Chaix & Topofil Vulcain

- FICHE D'EQUIPEMENT -

cote	verticale	cordes	amarrages	observations
<u>- Ancien réseau</u>				
- 2	P 2I	40m	Amarrage naturel : arbre en surface + I spit à - 5 I spit à 3m sur la droite : penduler.	Frottement au bas du P 2I, à spiter.
- 23	P IO			
- 33	éboulis en pente	I8m	Un piton	Relier la corde à celle du puits précédent; attention aux chutes de pierres
- 37	R 4		Un piton	
- 4I	éboulis en pente			
- 42	R 4	55m	Un spit	Relier la corde à celle du puits précédent; attention aux chutes de pierres.
- 46	P I6		Un spit	
- 62	P 28		Un spit à -2 dans la diaclase	
<u>- Nouveau réseau</u>				
- 77	traversée du P 28	55m	I spit sur le pont rocheux; I bec rocheux 3m à gauche; I spit en bout de traversée	Penduler de 5m à -I5 dans P 28 pour atteindre le pont rocheux et le début de la traversée.
- 79	P 7	I2m	I spit (de la traversée) + I bec rocheux.	Frottements, à spiter.
<u>- Réseau des puits</u>				
- 86	R 3	I6m	Un spit	Doubler l'amarrage
- 89	P 6,5		Un spit	
- 97	P 8	I2m	I spit + I spit à -I	Relier la corde à celle du puits précédent
-I05	R 3,5	30m	Un spit	
-I08	P I9		Un spit	
- 97	P I5	I8m	Spit du départ du P 8 + Spit au-dessus du puits	
- 97	P 5			Se fait en escalade
<u>- Galerie N° I</u>				
- 90	R 3	I2m		Se fait en escalade
-I09	R 4		Amarrage naturel sur concrétion	Peut se faire en escalade.
<u>- Galerie N° 2</u>				
- 84	escal. 4m	8m	Bec rocheux + I spit au milieu de la dalle	Au bas du P 4, jonction avec Galerie N° I
- 92	toboggan I5	25m	I spit+ I piton à -2	
-I0I	P 4		Un spit	
				Ph. Géraud

-Fiche de cavité-

LA GROTTE DES OREILLARDS

- SITUATION - La grotte des Oreillards est située sur le territoire de la commune de La Fajolle (Aude), dans la montée du col du Pradel.

- COORDONNEES - Carte I.G.N. Ax-les-Thermes 1/20.000°, feuille N° 2.
X = 568,980 - Y = 50,160 - Z = 1.390.

- ACCES - Remonter la vallée du Rébenty par la route D 107. Après La Fajolle, monter le col du Pradel sur 2,600 km environ. Par un premier virage en épingle à cheveux, la route franchit le ruisseau de Font d'Argens, puis le Rébenty lui-même par un deuxième virage en épingle. Une cinquantaine de mètres avant ce dernier, un ruisseau descend de la montagne à main droite. Le porche inférieur de la grotte se trouve à une vingtaine de mètres au-dessus de la source de ce ruisseau, dans une falaise, à gauche, invisible de la route, difficile à voir. Il y a environ 80 mètres de montée extrêmement raide depuis la route, pour à peu près autant de dénivellation.

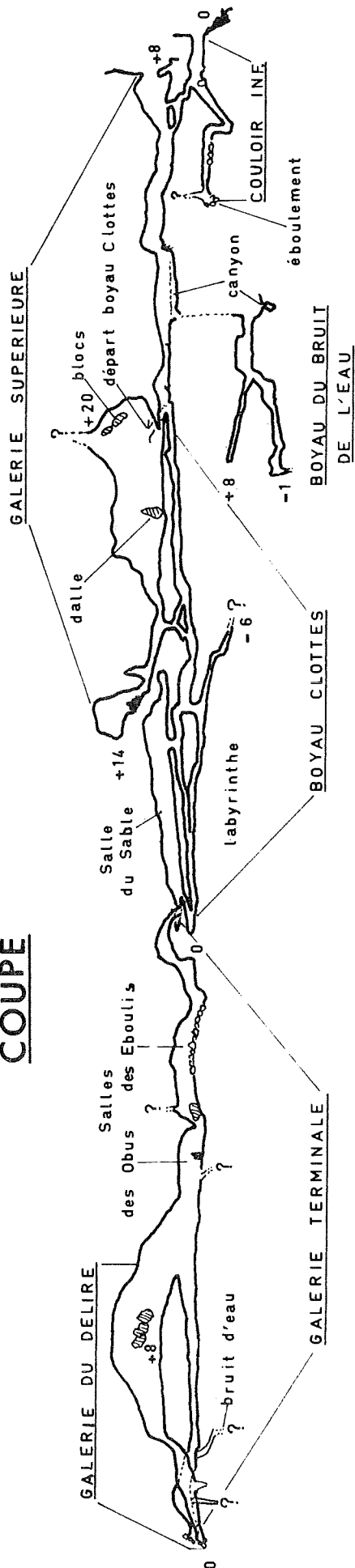
- DESCRIPTION - On entre dans la grotte par le porche inférieur (3 m de haut sur 2 de large). Le porche supérieur est inaccessible; il s'ouvre 8 mètres plus haut, à gauche du précédent, en pleine falaise.

- Couloir inférieur - Le porche donne accès à un couloir de 1 m de large sur 2 de haut, horizontal sur 10 m, puis en forte pente sur 6 m. Au fond, passage bas, puis escalade de 4 m et couloir large mais bas (1 m de haut) de 10 m de long, terminé par un éboulement.- Développement : 28 m.

- Galerie supérieure - 10 m après le porche, à gauche, une escalade facile de 3 m, suivie d'un boyau remontant, aboutit par deux passages au milieu de la Galerie Supérieure, à + 6.- A gauche, salle de 10 m de long sur 4 de large, remontante, où s'ouvre le porche supérieur.- A droite, vers l'ouest, la galerie monte sur 18 m jusqu'à un gros bloc dominant un ressaut de -2, au-delà duquel elle se poursuit toujours dans la même direction et avec les mêmes dimensions : 1,50 à 2 m de large sur 2 à 4 m de haut. Sur une dizaine de mètres après le ressaut, le ruisseau aujourd'hui plus bas a re-creusé jadis le sol de la galerie en un mini-canyon de 0,50 m de large sur 1 de profondeur. (A l'extrémité de ce canyon, à gauche, départ des Boyaux du Bruit de l'Eau).- Au bout d'une trentaine de mètres, le plafond s'élève brusquement et on se trouve dans une grande diacase orientée vers le sud-ouest, haute de 10 à 20 m, large de 2 à 3, longue de 30 m environ, toujours à peu près horizontale, avec un gros bloc en travers à mi-parcours. (3 mètres après son début, dans la paroi droite, à 2 m de hauteur, départ du Boyau Clottes).- Après un passage bas et étroit, petit puits très exigü qui donne en-dessous dans le boyau Clottes.- Ensuite la galerie remonte nettement et, après une cascade stalagmitique, elle se termine par une petite salle sans issue, à + 14 environ.- Développement : 120 m.

- Boyaux du Bruit de l'Eau - Au début, couloir horizontal vers le sud-ouest, large de 1,50 m, haut de 3. Après 10 m, sur la droite, boyau cylindrique de 1 m de diamètre, de rocher poli, plein ouest, remontant, bouché au bout de 12 m.- Au-delà, le couloir devient très étroit et on descend de 4 m par des ressauts faciles. Bifurcation.- Droit devant, diacase très étroite qui descend vers le sud-est et devient impénétrable après 3 ou 4 m.- A droite, boyau descendant sur 8 m vers le sud-ouest, voûte très basse avec amas de sable, courte remontée et

COUPE

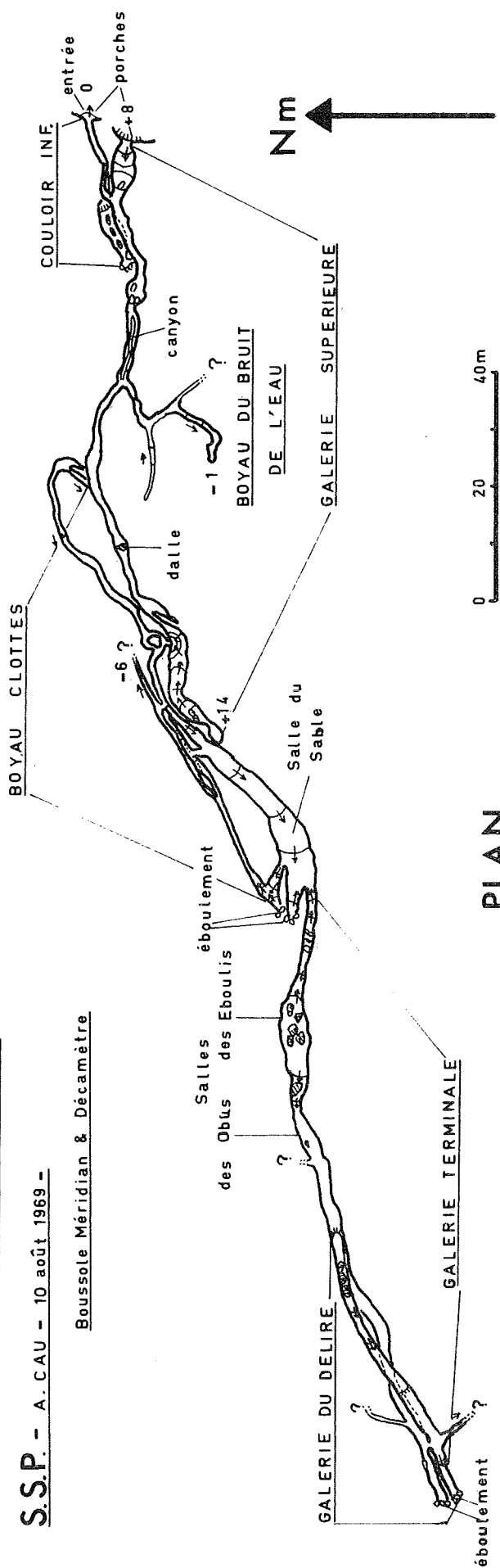


GROTTE DES OREILLARDS

LA FAJOLLE (Aude)

S.S.P. - A. CAU - 10 août 1969 -

Boussole Méridien & Décamètre



0 20 40m

PLAN

Nm

cul-de-sac; en prêtant l'oreille contre la paroi de gauche, on entend en-dessous un bruit sourd d'eau courante.- Terminus à - I.- Développement : 40 m.

- Boyau Clottes - Dans la grande diaclase de la Galerie Supérieure, escalader la paroi droite sur 2 m jusqu'à une sorte de balcon; de là part un boyau descendant en pente raide vers le nord-est sur 6 m, glissant. Au fond, à droite, communication impraticable avec la galerie. Le boyau vire à gauche et se dirige en gros vers le sud-ouest sur 90 m. Pendant la première partie, il a des dimensions à peu près constantes (1 m à 1,20 m de large et de haut), le sol et les parois sont recouverts d'une mince couche d'argile fine et humide; il faut y progresser à quatre pattes. Après 30 m en légère descente, bifurcation; en fait, les deux branches se rejoignent quelques mètres plus loin; en prenant à gauche, on passe sous le petit puits étroit qui communique avec la Galerie Supérieure au-dessus. 15 m plus loin, on remonte légèrement et on arrive au Labyrinthe, qui est plus étroit.- Par un ressaut de -3 m, on descend dans un boyau inférieur; à droite, vers le nord-est, il descend et devient impénétrable après 12 m; à gauche, vers le sud-ouest, il remonte légèrement, il faut se glisser entre et sur des lames rocheuses verticales et, 30 m après le ressaut de -2, dans une petite salle, on est bloqué par un éboulement.- Si au lieu de descendre le ressaut de -2, on le franchit, le boyau supérieur se poursuit horizontalement, et rejoint le boyau inférieur 18 m plus loin.- Enfin, dans ce boyau supérieur, 5 ou 6 m après le ressaut, par un boyau vertical exigu, on peut accéder à l'extrémité nord-est de la Salle du Sable.- Développement : 130 m.

- Salle du Sable - Peu avant l'éboulement qui bloque le Boyau Clottes, à gauche, on monte en reptation un plan incliné bas et sableux de 6 m de long qui aboutit au point le plus bas d'une grande salle (+ 3). Orientée SW-NE, elle a 6 m de large à l'endroit où on y pénètre pour une longueur de 20 m; le sol est recouvert de sable dans la moitié sud-ouest. Vers le nord-est, elle se poursuit par une galerie haute de 3 à 4 m et longue de 20; qui se rétrécit et se termine par deux diverticules bouchés. A gauche, quelques mètres avant la fin, boyau vertical étroit qui communique avec le Labyrinthe.- A l'extrémité sud-ouest, le sol remonte un peu et la salle est fermée par un éboulement. Mais tout contre la paroi sud ou gauche s'ouvre un couloir montant orienté vers l'ouest, large de 1,50 m, qui aboutit après 10 m à un amas de blocs et un ressaut de -4. On arrive ici à la Galerie Terminale.- Développement : 55 m.

- Galerie Terminale - Au bas du ressaut de -4, elle débute par un couloir étroit et descendant de 8 m qui donne dans la Salle des Eboulis. Large de 6 au maximum, haute de 4 et longue de 20 m, au sol formé de blocs, elle est fermée par un gros rocher au-delà duquel, par un passage étroit, on aboutit à la Salle des Obus (ainsi nommée à cause de deux stalagmites caractéristiques côte à côte). A partir de là, on chemine dans une galerie horizontale érodée, sur 70 m. D'abord très haute et large de 3 à 4 m, elle s'abaisse à 3 m et les dimensions se réduisent. Après une voûte basse, elle est bouchée par une trémie.- 15 m avant la fin, à droite, boyau extrêmement étroit, à la limite du possible, long de 7 à 8 m, terminé par une diaclase verticale impénétrable, au fond de laquelle on entend le ruisseau.- 8 m plus loin, toujours à droite, puits très étroit, praticable sur 3 m.- Développement : 120 m.

- Galerie du Délire - 10 m avant la fin de la Galerie Terminale, dans la paroi gauche, à 1 m au-dessus du sol, un orifice circulaire permet d'accéder à une nouvelle galerie, qui est à cet endroit parallèle à la précédente.- A droite, vers l'ouest, elle descend légèrement sur 10 m et est bouchée comme l'autre par une trémie.- En face de l'orifice de communication, boyau descendant, bas, caillouteux, impraticable après 8 m.- A gauche de l'orifice, la Galerie du Délire remonte, on escalade des blocs et on se trouve dans une haute diaclase superposée à la Galerie Terminale. On passe sous des blocs coincés et on redescend par un à-pic dans la Galerie Terminale, 15 m avant les Obus.- Développement : 60 m.

- Développement horizontal total : 570 m.

- GEOLOGIE - Calcaires du Dévonien moyen et inférieur.

- HYDROGEOLOGIE - La cavité ne présente aucune circulation d'eau, bien que certaines parties soient assez humides. Toutefois, en deux endroits, on entend nettement le bruit du ruisseau souterrain que l'a creusée et s'est enfoncé ensuite. Il est inaccessible, tant de l'intérieur (passages impraticables, trop étroits) que de l'extérieur (sortie entre des éboulis, à une vingtaine de mètres au-dessous du porche inférieur). On ignore l'origine de cette eau; certains ont pensé à une perte partielle du Rébenty, mais cette hypothèse n'a pu être vérifiée et semble d'ailleurs peu vraisemblable.-

A noter en outre que, dans l'ensemble, la grotte est sensiblement horizontale et qu'elle est presque totalement dépourvue de concrétions.

- TOPOGRAPHIE - Société Spéléologique du Plantaurel (A. Cau). 10 août 1969.-
Boussole Méridien et double décamètre.

- HISTORIQUE - Découverte par P. Clottes (S.S. Plantaurel). Exploration les 22 juin, 14 juillet et 10 août 1969.

- EQUIPEMENT - Aucun matériel n'est nécessaire.

A. Cau

L ' ECHO DES TENEBRES

Bulletin périodique semestriel de la Société Spéléologique du Plantaurel, paraissant en principe fin avril et fin octobre.

Prix : 12 F (+ 2 F pour frais d'envoi).

Les numéros 1, 2 et 4 sont épuisés; il reste encore quelques exemplaires du N° 3, qui contient entre autres articles une étude approfondie de la célèbre Fontaine intermittente de Fontestorbes (Bélesta - Ariège).

La S.S. Plantaurel a également édité un tiré-à-part de cette étude, 32 pages, sous couverture papier glacé offrant deux photos en noir et blanc de Fontestorbes et du Château cathare de Montségur. Prix : 10 F (+ 2).

Pour tous renseignements, achat, échange, inclusion d'articles, etc... s'adresser au responsable des publications de la S.S. Plantaurel :

Antoine Cau - 43, rue Jacquard - 11000 Carcassonne.

-Fiche de cavité-

L'AVEN DE L'ETABLE

Cette cavité de la région de Missègre a livré de nouveaux prolongements au Spéléo-Club de l'Aude en 1978. Avec 176 mètres de profondeur, cet aven se classe (août 1979) à la troisième place dans l'Aude, derrière le système Gaougnas-Cabrespine (-65, +180) et l'Aven du Trabanet (- 180).

- SITUATION - L'aven se trouve dans la commune de Valmigère. De Missègre, prendre la route de Villardebelle⁽¹⁾, 250 mètres avant le croisement pour Terroles, dans un tournant, prendre à gauche le chemin du ruisseau de la Galine. A la seconde bifurcation, aller sur la droite et continuer sur 400 mètres environ, jusqu'à un endroit dégagé caractérisé par un hêtre isolé. Là, suivre à pied un sentier montant à travers bois; l'aven s'ouvre 150 mètres plus loin au bord du chemin.

- COORDONNEES - La cavité est pointée sur la carte I.G.N. de Quillan, I/25.000 N° 3-4.
604,92 - 76,92 - 775

- DESCRIPTION - Succession de petits puits jusqu'à - 35 où s'ouvre un étroit passage qui a livré la suite de la cavité. Une fois franchie cette étroiture verticale, on arrive dans une galerie étroite coupée de petits ressauts et étroitures menant à -52. Là, les dimensions sont plus importantes et deux départs se présentent. Suivons tout d'abord celui de droite.

1) Galerie du Crâne - Après 20 m de méandre, on arrive dans une belle galerie de 4 à 5 m de large avec plusieurs départs (affluents et cheminées). A -76, la pente s'accroît et une cascade de gours aboutit à une flaque à -88. Cette partie de la cavité est bien concrétionnée et à -76, on trouve un squelette bien conservé (de chien probablement). A partir de -88, une suite d'étroitures dynamitées donne sur deux ressauts de 5 et 7 m. Là une petite galerie en pente amène au terminus de cette partie à -105. Une étroite fissure, où part le courant d'air et dans laquelle on entend un bruit d'actif qui est peut-être l'aboutissement du ruisseau du Réseau du Méandre, arrête la progression.

Revenons au carrefour de -52 et prenons le départ de gauche.

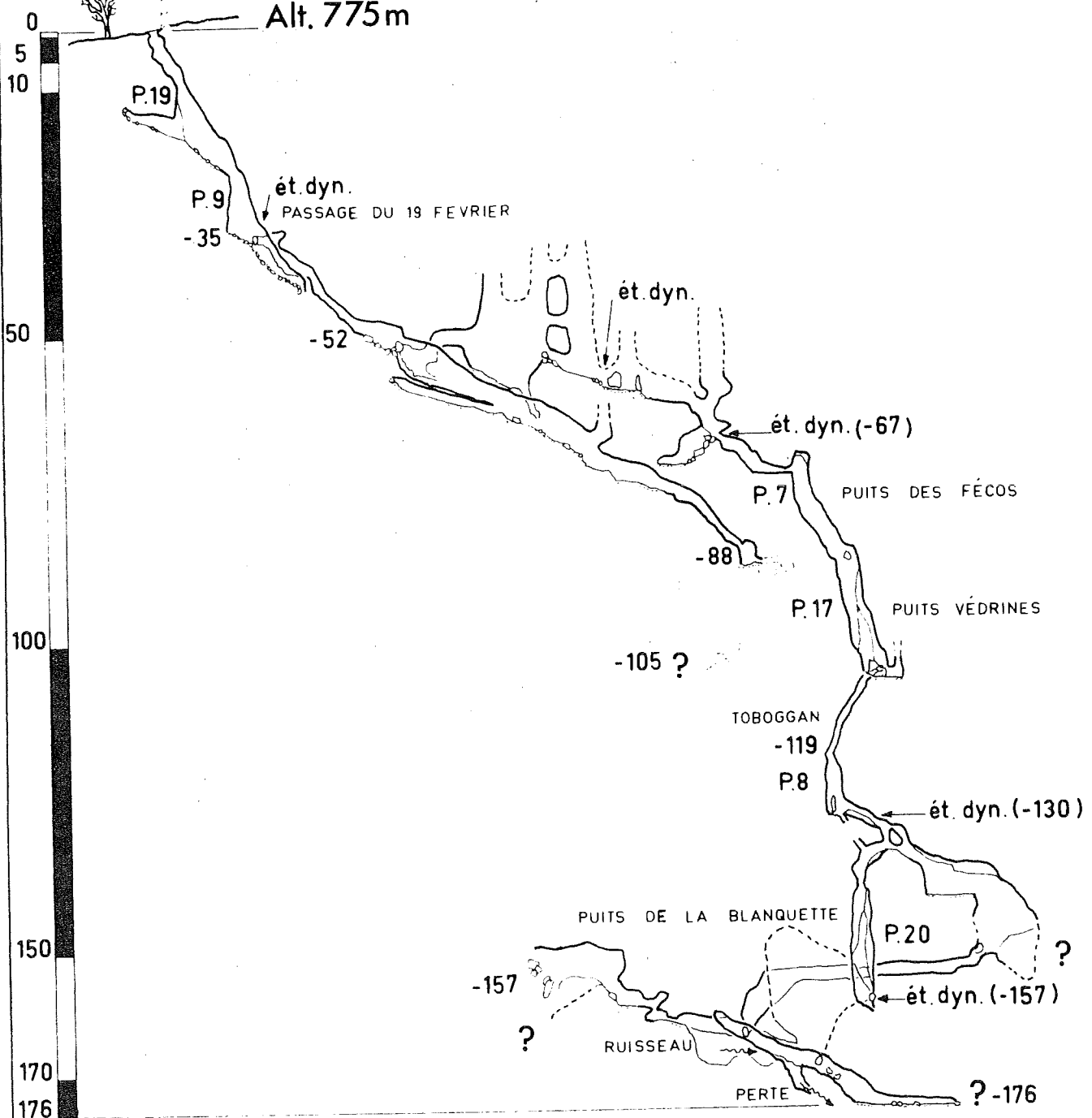
2) Réseau du Méandre - Quatre petits ressauts qui se font en escalade permettent d'arriver dans un méandre étroit avec quelques élargissements dus à l'arrivée de cheminées. Après 40 m de progression, un beau puits remontant arrive sur la gauche, tandis qu'à droite une descente en pente raide aboutit à une chatière dans des blocs à -67. Vers le nord, une courte galerie présente des dépôts de boue témoignant d'un ancien colmatage (un niveau est d'ailleurs visible à 4 ou 5 m de hauteur). - La chatière conduit dans un petit méandre de 10 m qui débouche au sommet d'une série de puits et de plans inclinés plus ou moins concrétionnés (coulées) : P 7, plan incliné, P 17, toboggan, et P 8. Là, la progression est freinée par une sévère étroiture de 4 m. Derrière, on se rétablit au sommet d'un ressaut de 4 m au bas duquel on prend pied dans un méandre. Deux parcours sont alors possibles.

(1) Erreur; il s'agit en fait de la route de Valmigère, C D 54.

AVEN DE L'ETABLE

Valmigère - AUDE

COUPE DEVELOPPEE



Spéléo Club de l'Aude

CHAIX UNIVERSELLE

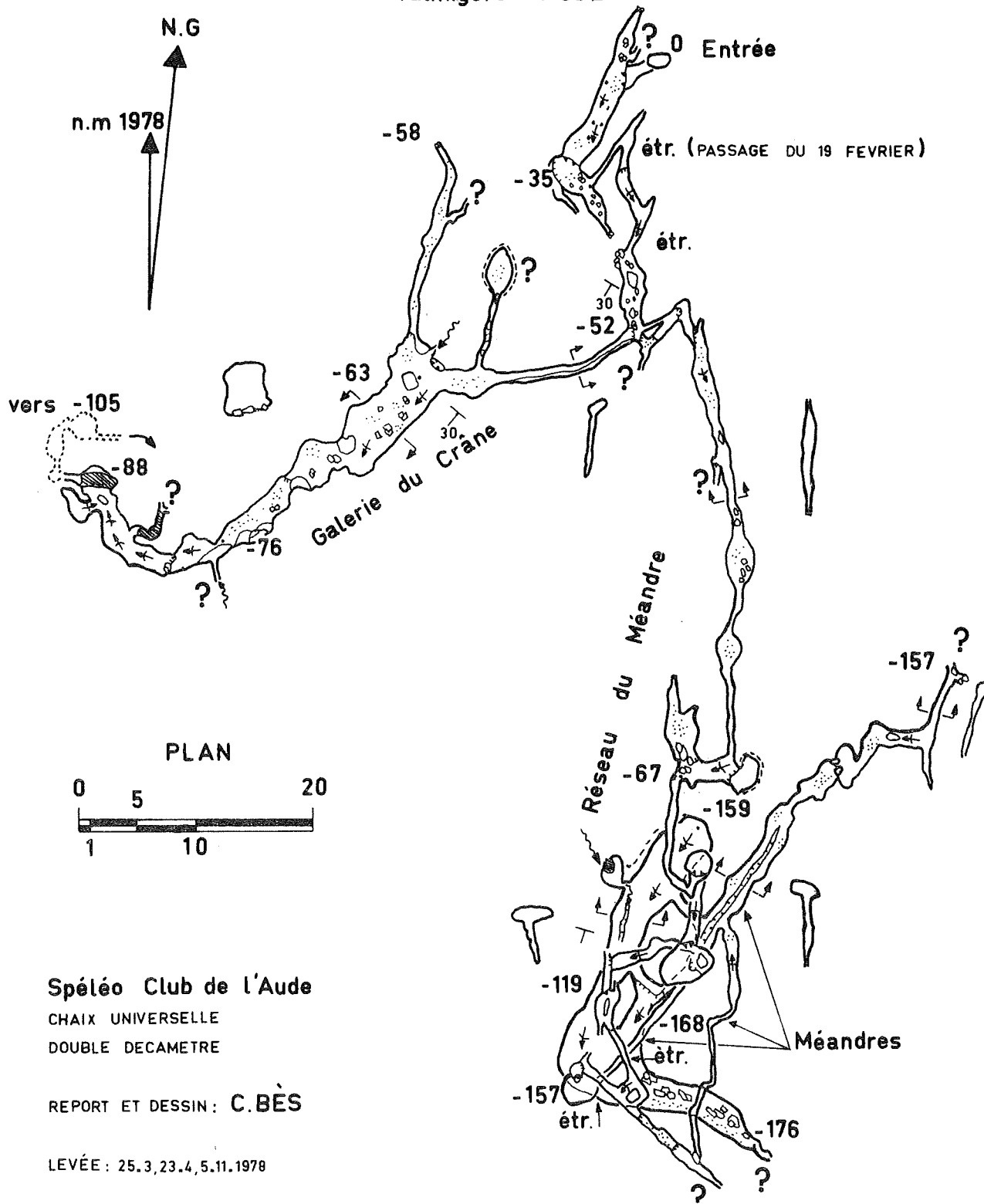
DOUBLE DECAMETRE

REPORT ET DESSIN: C. BÈS

LEVÉE: 25.3, 23.4, 5.11.1978

AVEN DE L'ETABLE

Valmigère - AUDE



Spéléo Club de l'Aude

CHAIX UNIVERSELLE
DOUBLE DECAMETRE

REPORT ET DESSIN: C.BÈS

LEVÉE: 25.3, 23.4, 5.11.1978

Si l'on prend à droite (nord-ouest) : R 4 dominant un P 20 avec à sa base (-I57) une chatière dynamitée qui se poursuit par un méandre étroit où l'on progresse jusqu'à un élargissement permettant une descente de 15 m et l'on prend pied alors dans les galeries terminales.

Si on prend à gauche (sud-est), on descend un plan incliné puis un R 5 et, après quelques mètres de plat, un P 7; le méandre se rétrécit progressivement vers le sud-est. Dans la paroi nord, un passage peu visible derrière un bloc permet d'accéder à un méandre très étroit sur 15 m, puis s'élargissant et rejoignant les galeries terminales 10 m au nord de l'arrivée de l'autre branche. Les galeries terminales comprennent une galerie active et un méandre "fossile".

- Galerie active - C'est une galerie de contact (voir Géologie), plus large que haute, au plancher recreusé par d'étroits méandres. Le ruisseau ne l'emprunte que sur quelques mètres et disparaît dans un méandre. Elle fait 25 m en tout avec un étranglement et des regards sur le méandre "fossile". A -I76, elle bute sur un lit de ruisseau et prend une direction perpendiculaire pour s'achever 15 m plus loin sur une flaque sans suite.

- Méandre "fossile" - Il s'agit du méandre par lequel on arrive de -I57 (bas du P 20). En amont, il présente un profil en T au contact des deux roches; 15 m plus loin, après un rétrécissement, on débouche dans deux petites salles superposées concrétionnées, puis le méandre continue en remontant. Il s'approfondit ensuite (10-15 m de haut) et la progression s'arrête sur une étroiture.

- Développement : 460 m (longueurs projetées sur un plan horizontal).

Profondeur : 176 m.

- GEOLOGIE - L'approche géologique de la cavité, ainsi d'ailleurs que celle de cette zone karstique, est très difficile à faire. Aucun géologue, à notre connaissance, n'a travaillé sur cette région; de plus il est très difficile de reconnaître les différents terrains. A signaler que la description de ces terrains (dévonien) sur les seuls documents existants (cartes géologiques au 1/80.000° Quillan et 1/50.000° Limoux) comporte de grosses différences: on comprend donc qu'il est hasardeux de se prononcer. Ceci dit, nous donnons comme localisation "Dévonien inférieur" à l'entrée mais il est probable que la cavité continue dans le "Dévonien moyen". Sans donner de termes précis, nous allons décrire sommairement les terrains rencontrés.

- L'entrée et la Galerie du Crâne se développent dans des calcaires et dolomies grès, la stratification est visible et de l'ordre de 30° de direction N 220°.

- Le Réseau du Méandre se développe vraisemblablement dans la même formation, mais la stratification n'est plus visible et il y a de nombreuses variations de faciès.

- A -I70, on bute sur une formation très différente (calcaires gréseux ou grès?) qui constitue le sol de la galerie horizontale terminale. Le contact entre les deux roches est très net. Cette roche semble peu propice au cavernement; seuls des méandres très étroits et impénétrables entaillent le sol. Nous n'avons pas pu déterminer la nature de cette formation, mais il semble qu'elle freine la pénétration spéléologique de la cavité.

Comme nous l'avons dit plus haut, les descriptions de terrains sont hypothétiques et nous ne nous en portons pas garant. Il est dommage qu'il y ait très peu de renseignements sur cette région et que personne ne s'y intéresse au point de vue géologie, car l'aven fournirait alors une intéressante "coupe géologique".

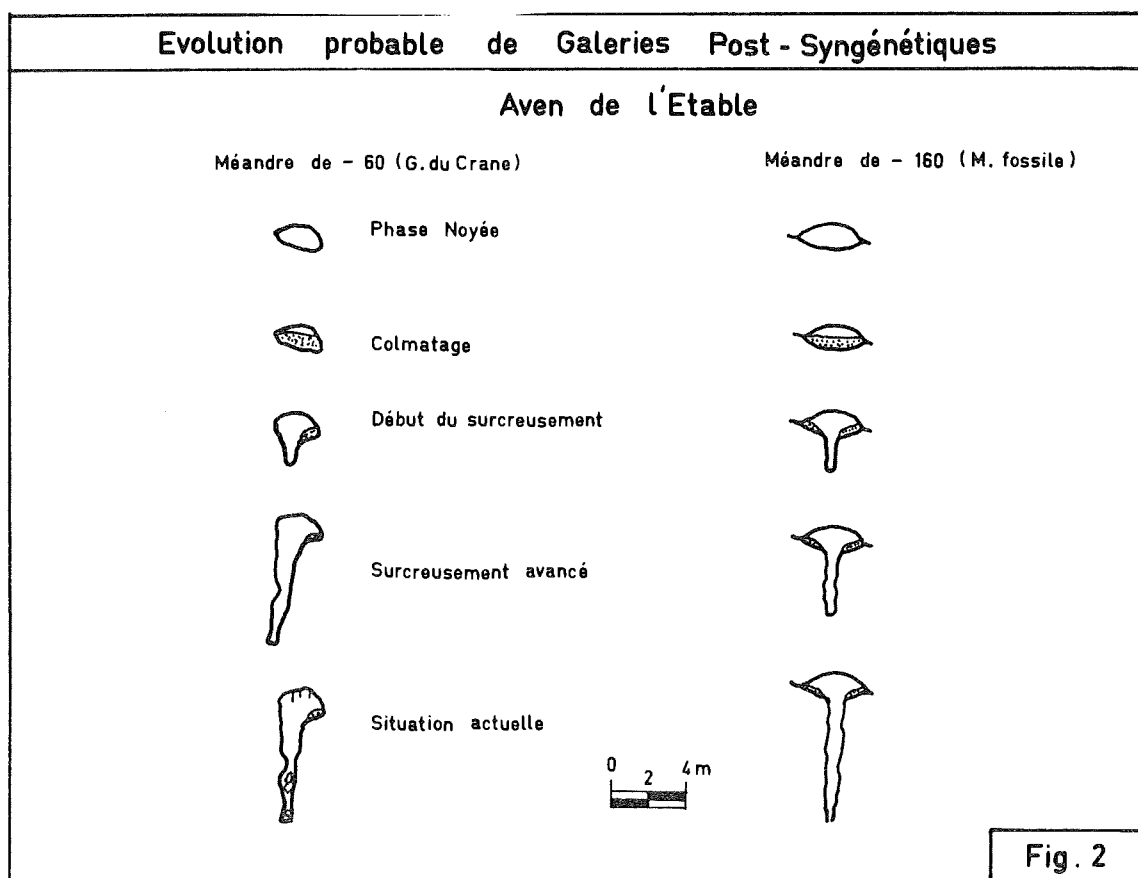
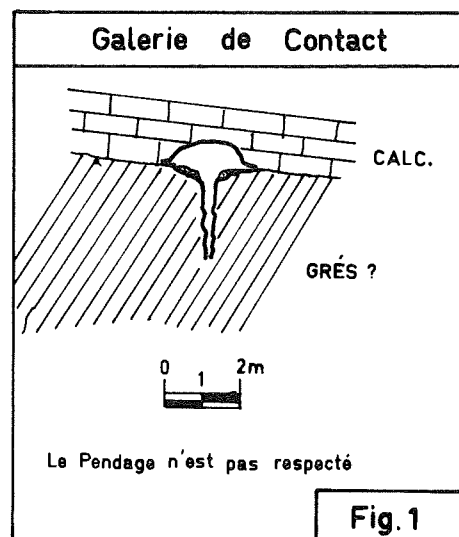
- MORPHOLOGIE - Les galeries sont de type "post-syngénétique"; la phase syngénétique originelle semble visible en quelques endroits sous la forme de petits conduits elliptiques ou circulaires creusés à la faveur de joints de stratification ou de fissures. Ces formes sont visibles en haut de méandre ou de

certaines galeries.

Au fond, dans le méandre amont, la formation de la galerie est nettement visible au contact calcaires / grès (?); par la suite, la galerie a été surcreusée et présente le profil classique en "trou de serrure" (figure 1).

Les galeries de type "méandre" prédominent dans toute la cavité, sauf la Galerie du Crâne, de -63 à -88, qui a un profil de galerie "en équilibre" avec phénomènes d'incision (éboulements).

- DEPOTS - En de nombreux points, on relève la présence de dépôts soit argileux, mais plutôt sableux ou de graviers. Dans la Galerie du Crâne et le Réseau du Méandre, en plusieurs endroits, on remarque que ces dépôts sont restés à différentes hauteurs sur des parois ou des banquettes, ce qui montre qu'ils ont été surcreusés. Ces formations de galets, graviers et sables sont difficiles à dater, mais permettent tout de même de concevoir l'évolution de certaines galeries (figure 2).



- CONCRETIONNEMENT - Le concrétionnement est moyen et assez localisé. Les coulées stalagmitiques prédominent (Galerie du Crâne, série de puits du Réseau du Méandre). Dans la Galerie du Crâne, on remarque une belle "coulée draperie" ainsi que des fistuleuses et quelques excentriques. Dans le méan-

dre "fossile", au fond, on trouve des perles et des excentriques dans les deux petites salles concrétionnées.

- HYDROLOGIE - L'aven est parcouru par quelques ruissellements et il est assez humide en périodes pluvieuses. Ces ruissellements sont assez importants pour former épisodiquement des ruisselets:

- dans la Galerie du Crâne, plusieurs filets d'eau (dont celui des puits d'entrée) se rejoignent pour former un ruisselet. A -105, on entend un bruit d'eau plus important qui est peut-être l'amont du ruisseau de -170.

- dans le Réseau du Méandre, on note plusieurs arrivées d'eau peu importantes; à -130, un ruisselet (1 l/s par forte crue) sort d'un méandre impénétrable et se jette dans le puits de 20 m.

- au fond, un ruisseau pérenne parcourt la galerie terminale sur quelques mètres et se perd dans un méandre excessivement étroit. Il sort d'un petit "siphon".

Débits estimés de ce ruisseau: étiage 10 l/minute environ ; moyen 0,5 l/s ; maximal 3 l/s.

- Lieu de réapparition (voir carte hydrologique ci-dessous , page).

La coloration de ce ruisseau nous permettra de mieux cerner les bassins d'alimentation (exclusivement souterrains) des deux résurgences qui drainent le massif : la source du Gourdou (Théron et Biscaye) à Alet les Bains, et la source de Montjoi. Les trajets respectifs sont importants et présagent des continuations dans cette cavité et l'existence, presque certaine, d'un réseau pénétrable sous ce secteur.

°a) Trajet Aven de l'Etable - Source du Gourdou : longueur 10,5 km
dénivelée 550 m

°b) Trajet Aven de l'Etable - Source de Montjoi : longueur 6 km
dénivelée 400 m

- HISTORIQUE - L'entrée, au bord d'un ancien chemin charretier, était connue de longue date et les habitants de la région y jetaient souvent des cailloux, et certainement des animaux aussi. La première exploration relatée semble être celle du Spéléo-Club de l'Aude le 11 juin 1961, avec arrêt à -40.

- Visite et topo en septembre 1976, lors du camp S.C.A. à Missègre.

- Découverte du passage de -35 le 22 janvier 1978.

- Le 19 février 1978, nous franchissons ce passage après deux dynamitages et explorons la Galerie du Crâne jusqu'à -88 et le Réseau du Méandre jusqu'au sommet du Puits Vedrines (-88); arrêt par manque de temps et de matériel.

- Le 26 février, arrêt à -130 sur une sévère étroiture soufflante.

- Le 12 mars, elle est dynamitée et franchie; arrêt à -157 sur une nouvelle étroiture avec bruit de cascade et courant d'air.

- Le 13 avril, nous passons et atteignons le point bas du gouffre à -176, ainsi que les galeries du fond. Le ruisseau ne débite que quelques l/s et nous sommes déçus que le trou s'arrête là.

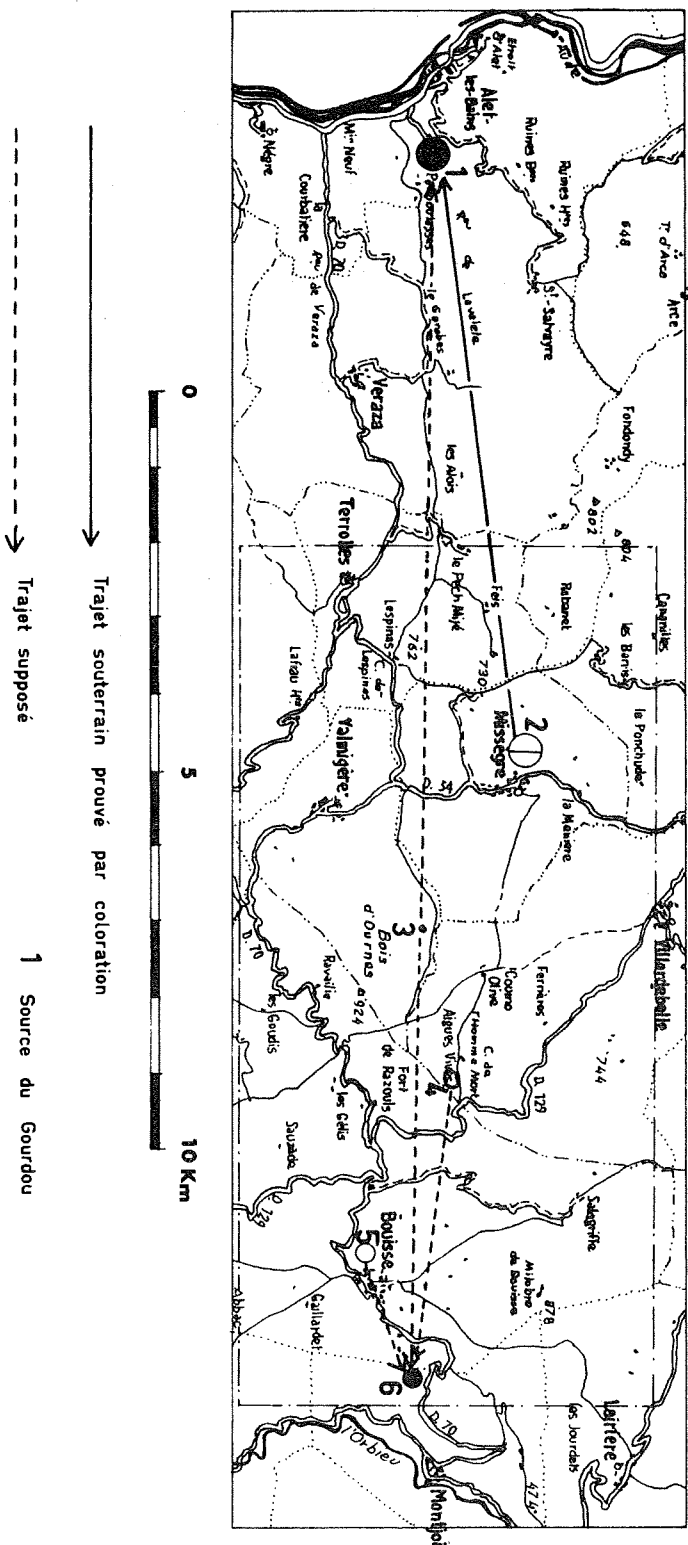
- En juillet, les étroitures de la Galerie du Crâne sont dynamitées et la cote -105 y est atteinte; arrêt sur une étroite fissure avec bruit d'actif et courant d'air.

- Le 5 novembre 1978, la jonction est faite au fond entre les galeries terminales et le méandre de -130.

- Ont participé aux explorations : Jean-Christophe Alard, Christophe Bès, Alain Borg, Alain Calvayrac, Patrick Géa, Henri Guilhem et Philippe Moréno.

- CONCLUSION - Depuis que nous travaillons sur la région de Missègre, nous avons fait de belles premières, mais c'est celle-ci qui nous retient le plus, de par la cavité elle-même, mais aussi à cause des promesses qu'elle fait naître.

Carte Hydrologique



Cette carte illustre bien, en particulier, d'une part la situation des deux résurgences, l'une dans la vallée de l'Aude (Gourdon), l'autre dans la vallée de l'Orbiou (Montjoi), séparées par plus de 16 km à vol d'oiseau, et d'autre part la position privilégiée de l'Aven de l'Etable, entre les deux.

- 1 Source du Gourdon
- 2 Pertes du Missègre
- 3 Aven de l'Etable
- 4 Perte d'Aiguës Vives
- 5 Perte de Bouisse
- 6 Source de Montjoi

tre. Néanmoins, le trou a été quelque peu délaissé depuis un an, car après l'enthousiasme des premières, le moral a baissé devant l'aspect rébarbatif de la cavité. Nous allons pourtant reprendre les recherches, certainement lors d'un camp, pour essayer de progresser davantage.

Pour terminer, disons que l'Aven de l'Etable est une belle cavité sportive qui ne demande qu'à être visitée plus souvent par les spéléos audois.

- BIBLIOGRAPHIE -

- 1967 - Carte géologique de la France au 1/80.000°, Quillan N° 254.
- 1976 - Travaux du Spéléo-Club de l'Aude : La région de Missègre.
- 1976 - Maire , R.-Recherches géomorphologiques sur les karsts haut-alpins. Thèse; 455 p.
- 1977 - Jaffrezo, M.-Pyrénées Orientales - Corbières - Guides géologiques régionaux - Masson éd., Paris; 191 p.
- 1977 - Carte géologique de la France au 1/50.000° , Limoux XXIII - 46.
- 1979 - B. R. G. M. Atlas des eaux souterraines de l'Aude - 24 p.

- FICHE D'EQUIPEMENT -

.cote	profondeur obstacle	cordes	amarrages	observations
0	P 19	47m	naturel I spit à -8	Amarrage autour de l'arbre; prévoir une sangle de 2m et I poulie pour réaliser un amarrage en V à l'aide de la dalle, haut du P entrée. Spit sur paroi de droite.
-20	Plan incliné	"	I spit	
-24	P 9	"	I spit	
-35	Etroiture verticale	échelle 5 m	I spit	
-73	(P des ^{P 7} Fécos)	45m	2 spits + I spit à -4	Se fait en escalade. Spits sur la paroi de droite.
-86	Plan incliné P 17 (P Védrières)	"	I spit main courante I spit	
-106	Toboggan	25m	I spit	Se fait en escalade.
-119	P 8	"	2 spits	
-134°	Méandre	35m	I spit	Main courante assurant le spit de -136. Etroit, se fait en escalade.
-136	R 4	"	I spit	
-140	P 20	"	I spit	
-155	Méandre	23m	I spit-main courante 5m- I spit + I spit à -9	Tous les spits sur la paroi de gauche - Peut se faire en escalade.
-134	Méandre de jonction P 5	15m "	I spit - main courante + I spit à -4 (-137)	Même départ que 134°; prendre à gauche. Spit de -137.
-142	P 8	10m	I spit	Se fait en escalade.

Ch. Bès (Spéléo-Club de l'Aude)

-Compte-rendu de travaux-

ROCA BLANCA 1979

Comme les deux années précédentes, nous avons travaillé cet été sur le massif de la Roca Blanca ou Pico Moredo (Province de Lerida, Espagne) au cours d'un camp de 11 jours qui s'est déroulé du 6 au 16 août 1979.

Notre expédition était cette année-ci patronnée par la Fédération Française de Spéléologie, dans le cadre des Grandes Expéditions Spéléologiques Françaises.

Le temps clément pendant tout notre séjour et le nombre relativement élevé de participants actifs nous ont permis de faire pas mal de travaux de prospection, d'exploration et de topographie.

Notre objectif principal au départ était la poursuite de l'exploration du gouffre E.A. 5, arrêtée l'année dernière au sommet d'un puits de 20 mètres environ. Malheureusement, l'équipe qui y descendit dès le second jour du camp le trouva bouché par la neige à -60 environ. De ce fait, nous en avons profité pour revisiter des cavités explorées en 1977 et 1978, ainsi que pour approfondir notre connaissance du massif.

Nous présentons ci-dessous les résultats détaillés de ces travaux.

CAVITES DEJA CONNUES

-I°) GOUFFRE E.A. 5 ou CIGALERA DE L'OBAGA DE BALERAN (-322) -

Objectif premier de notre expédition, nous avons trouvé la cavité bouchée à -60 par la neige et la glace. L'hiver 1978-79 avait pourtant été nettement moins enneigé que le précédent, mais il semble que l'insuffisance des précipitations pluvieuses du printemps n'a pas permis à la neige intérieure de fondre suffisamment pour dégager un passage. Malgré cela, nous avons cependant effectué quelques travaux dans la cavité.

-A/ à -58 environ : remontée aux spits, en escalade artificielle, d'une cheminée de 6 mètres; elle donne accès à une petite salle circulaire qui est la base d'un second conduit remontant bouché à 12 mètres de hauteur.

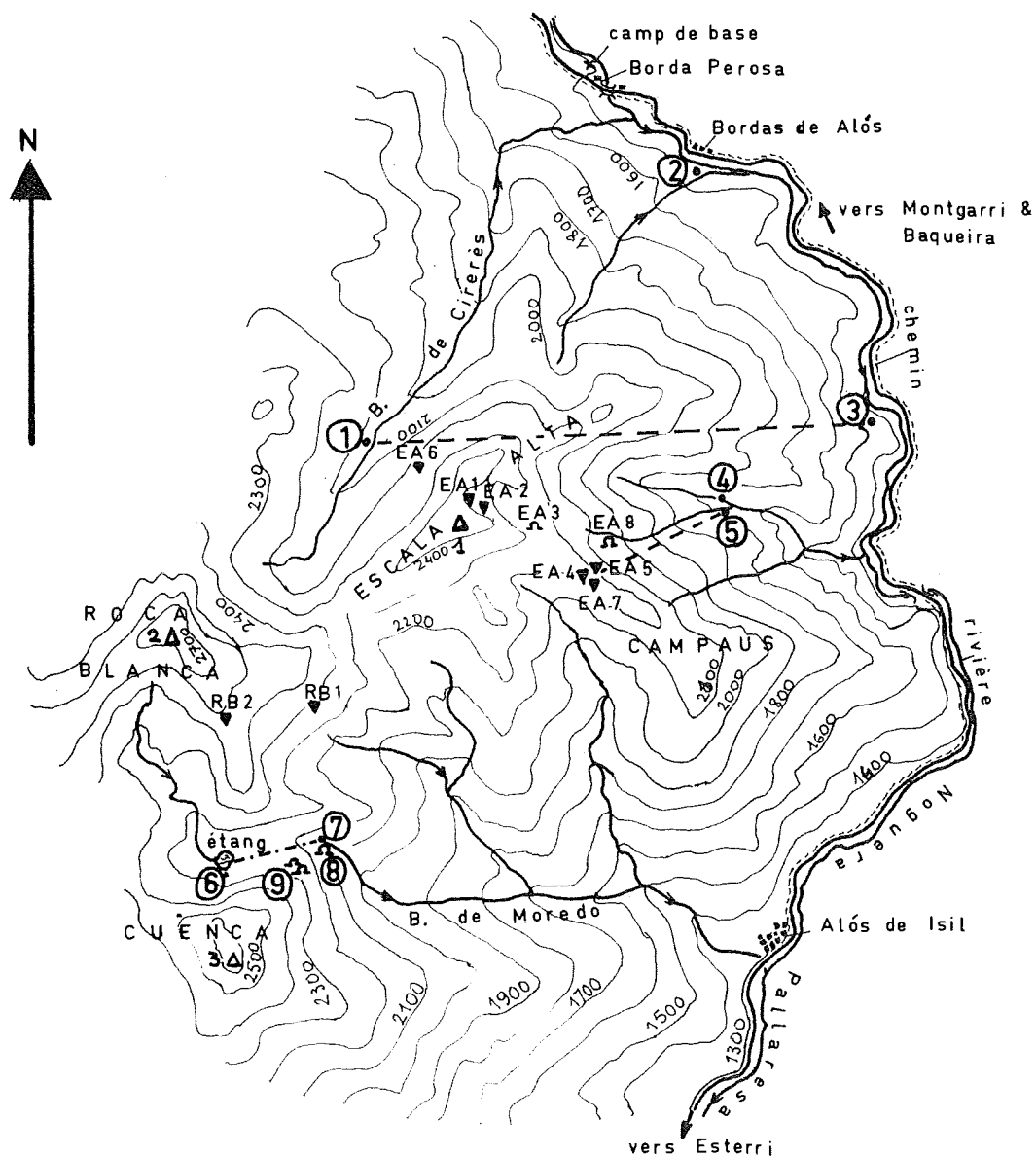
-B/ à -24 : dans le puits d'entrée, une traversée de 3 mètres sous un pont de neige nous a permis d'accéder à un méandre qui, par une série de deux petites verticales (6 et 16 mètres) se termine lui aussi à -50 sur un bouchon de neige.

Ces quelques découvertes mineures ont ajouté 51 mètres au développement de la cavité qui passe maintenant à 363 mètres (horizontalement) et 399 (verticalement), soit 762 mètres en tout.

Le gouffre (que nous avons baptisé l'année dernière "Gouffre Jean-Paul Larrégola" à la mémoire d'un camarade mort en montagne) est actuellement avec 322 mètres la cavité la plus profonde de la Catalogne. Le précédent record était détenu par l'aven Montserrat Ubach, profond de 203 mètres.

MASSIF DE LA ROCA BLANCA

Carte hydrogéologique & spéléologique



- ① Perte du Barranco de Cirerès
- ② Résurgence des Bords de Alós
- ③ Grosse résurgence (alt. 1450)
- ④ } Résurgences du B. de l'Escala Alta
- ⑤ }
- ⑥ Perte } du Barranco de Moredo
- ⑦ Résurgence }
- ⑧ Grottes 1 & 2 " " "
- ⑨ Grotte-tunnel de la Cuenca

----- Circulation hydrologique supposée
 " " certaine

- △ 1 Sommet de l'Escala Alta - 2490 m
- △ 2 " " la Roca Blanca - 2760 m
- △ 3 " " la Cuenca - 2633 m

Route N°147 Esterri - Baqueira

▼ Gouffre

⌒ Grotte

1/50,000° -

0 1 2 km

Ph. GÉRAUD

L'annonce de notre découverte provoqua une grande animation dans les milieux spéléo locaux; les Catalans, très régionalistes, eurent du mal au début à admettre que la cavité la plus importante de leur province ait été explorée par des Français. Dès l'envoi de notre compte-rendu au Comité Catalan de Espeleologia, des spéléologues de plusieurs clubs de Barcelone montèrent sur le massif pour faire le gouffre et, en re-mesurant les puits, trouvèrent une profondeur totale de 317 mètres, soit 5 de moins que nous. Leur visite ayant eu lieu en automne, la neige avait considérablement fondu et, au bas du puits d'entrée, ils purent descendre tout droit jusqu'au départ du P 17, à -85. Au fond de la cavité, au bas du puits parallèle au P 16 terminal, ils désobstruèrent un passage qui leur permit d'explorer un départ de galerie, malheureusement bouché au bout de 2 ou 3 mètres par des alluvions.

Pour une raison inconnue, ils ne déséquipèrent pas le gouffre immédiatement, et les premières fortes de chutes de neige de novembre bloquèrent la corde dans le puits d'entrée et bouchèrent la suite vers le bas. De ce fait, en août 1979, la cavité était (et est encore) équipée jusqu'au fond. Dans le puits d'entrée, la corde s'enfonçait droit dans la glace et il a été impossible de la retirer.

Nous avions prévu de revenir sur le massif début octobre pour une nouvelle tentative de descente au cas où la fonte du bouchon de neige aurait libéré le passage, mais il est à peu près certain que ce petit camp ne pourra avoir lieu, faute de temps et de participants. De leur côté, nos amis Catalans devaient y remonter également vers la même époque pour tenter de récupérer leur matériel.

Avant le camp d'août 1979, nous fondions de grands espoirs sur le gouffre E.A. 5. En effet, la seule résurgence alors connue au pied du massif est située dans la vallée du rio Noguera Pallaresa, à une altitude de 1450 mètres environ, ce qui laissait espérer une possibilité de dénivelée de l'ordre de 700 mètres. Or, cet été, nous avons découvert deux autres résurgences dans le thalweg qui descend de la crête de l'Escala Alta, vers l'altitude de 1700 mètres; l'une d'elles, située dans le vallon qui passe en contre-bas de l'entrée du gouffre, restitue certainement l'écoulement souterrain de la cavité. Cela ne nous donne plus qu'une descente possible de 490 mètres environ, ce qui est encore intéressant malgré tout, bien que l'intérêt du gouffre en soit quelque peu diminué.

-2°) E. A. I (-42) -

Nous sommes redescendus dans ce trou exploré en 1977 sans rien y découvrir de nouveau.

-3°) E. A. 2 (-32) -

Deuxième descente également dans cette cavité, explorée en 1977. Une nouvelle topographie a été levée, en particulier le plan qui avait été négligé. Cependant, nous n'avons pas pu examiner l'étroite fissure terminale visible jusqu'à -35 environ, son départ étant recouvert par le névé, plus important cette année.

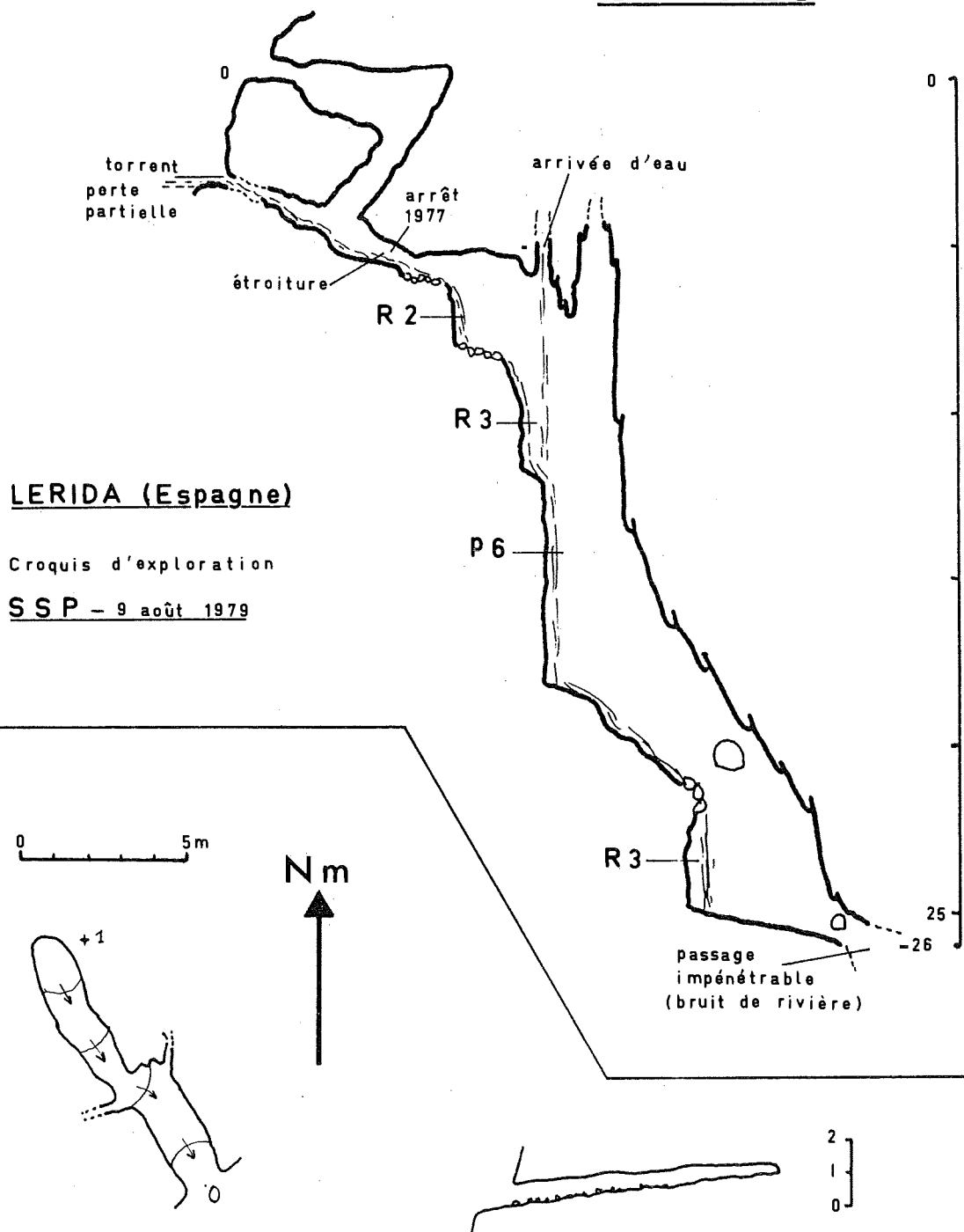
-4°) R. B. I (-58) -

Nouvelle visite de cette cavité découverte en 1977 et explorée en 1978. A -42 environ, au pied du névé, découverte d'une étroite faille soufflante, malheureusement impénétrable au bout de 8 mètres de profondeur.

-5°) PERTE DU BARRANCO DE CIRERES (-26) -

Ce trou, exploré en 1977 jusqu'à -6, est une perte active du torrent

PERTE DU BARRANCO DE CIRERÈS



GROTTE DU BARRANCO DE MOREDO N°2

LERIDA (Espagne) - S.S.P. - A. CAU - 9 août 1979

de Cirerès. L'entrée praticable est située à 2 mètres au-dessus du lit de ce dernier et avait été désobstruée; l'eau qui s'infiltré dans le lit de graviers arrive par un boyau étroit à la cote -2. En 1977, le débit aérien, donc la perte, était très important et nous n'avions pu dépasser la cote -6. L'été dernier, le torrent coulait très peu et nous avons pu descendre sans trop nous mouiller une suite de petits ressauts verticaux (2, 3, 6 et 3 mètres) jusqu'à la cote -26 où l'on bute sur un passage infranchissable. Les strates sont visibles et la roche assez pourrie se prête mal au spitage. Tous ces ressauts peuvent se faire en escalade, sans le moindre matériel.

Pour pouvoir explorer le plus au sec possible, nous avons partiellement arrêté les pertes d'eau sous terre en plaçant sur le fond du lit du torrent une bâche en plastique recouverte ensuite de cailloux et graviers. Nous nous sommes alors aperçus que le débit de la grosse résurgence située sur la rive droite de la Noguera Pallaresa (1450 m d'altitude) varie en fonction du débit de la perte du Barranco de Cirerès, ce qui laisse supposer une liaison quasi certaine entre ces deux phénomènes karstiques. La distance perte-résurgence est de l'ordre de 3,500 km pour une dénivellation d'environ 650 mètres. Cette percée est à confirmer par une expérience de coloration. Malheureusement, l'étranglement terminale de la perte ne laisse pratiquement aucun espoir d'atteindre par là le cours d'eau souterrain.

PROSPECTION ET CAVITES NOUVELLES

Nous avons parcouru de nouveau la crête de Campaus, la vallée qui, du cirque de l'Escala Alta, descend droit sur la Noguera Pallaresa et enfin la zone du Pic de la Cuenca (2630 m).

-1°) VALLEE DU RIO NOGUERA PALLARESA -

- Résurgence des Bordes d'Alos - Découverte le 8 août par A. Cau et A. Hernandez au cours d'une prospection qui avait pour but premier de reconnaître deux galeries artificielles désaffectées (longueur 15 mètres au niveau du cours d'eau et 8 mètres, 25 m au-dessus dans la falaise). Cette petite résurgence (à sec l'été dernier) est située à 1100 m en aval du pont, en face des bergeries dites "Bordes d'Alos", rive droite de la rivière, à 120 mètres environ de celle-ci et 15 mètres plus haut (altitude 1450 m environ), au pied d'une petite paroi rocheuse. Il en descend un lit de ruisseau nettement marqué.

Après deux jours de désobstruction, nous avons creusé, dans la masse de terre et de cailloux accumulée au pied de la paroi, un couloir à ciel ouvert descendant de 2,50m de long sur 0,50 de large, qui aboutit à un orifice (déblayé lui aussi) de 1 m de haut sur 1 de large. Au-delà, le remplissage de terre et de galets, puis la roche ferme, ne laissent sous la voûte rocheuse qu'un laminoir de 10 à 15 cm de haut, visible sur 3 mètres. Le filet d'eau qu'on entendait couler au fond et qui devait s'infiltrer sous les déblais s'est maintenant accumulé à l'entrée sous forme de flaque.-

Travaux abandonnés, car le résultat paraît bien aléatoire? Nous comptons sur l'aide d'une forte crue.

-2°) ZONES DE CAMPAUS ET ESCALA ALTA -

- A/ E.A. 7 (-102) -

Découvert par J. Indurain, du S.I.S. de Terrassa (Espagne), lors d'une prospection l'an dernier.

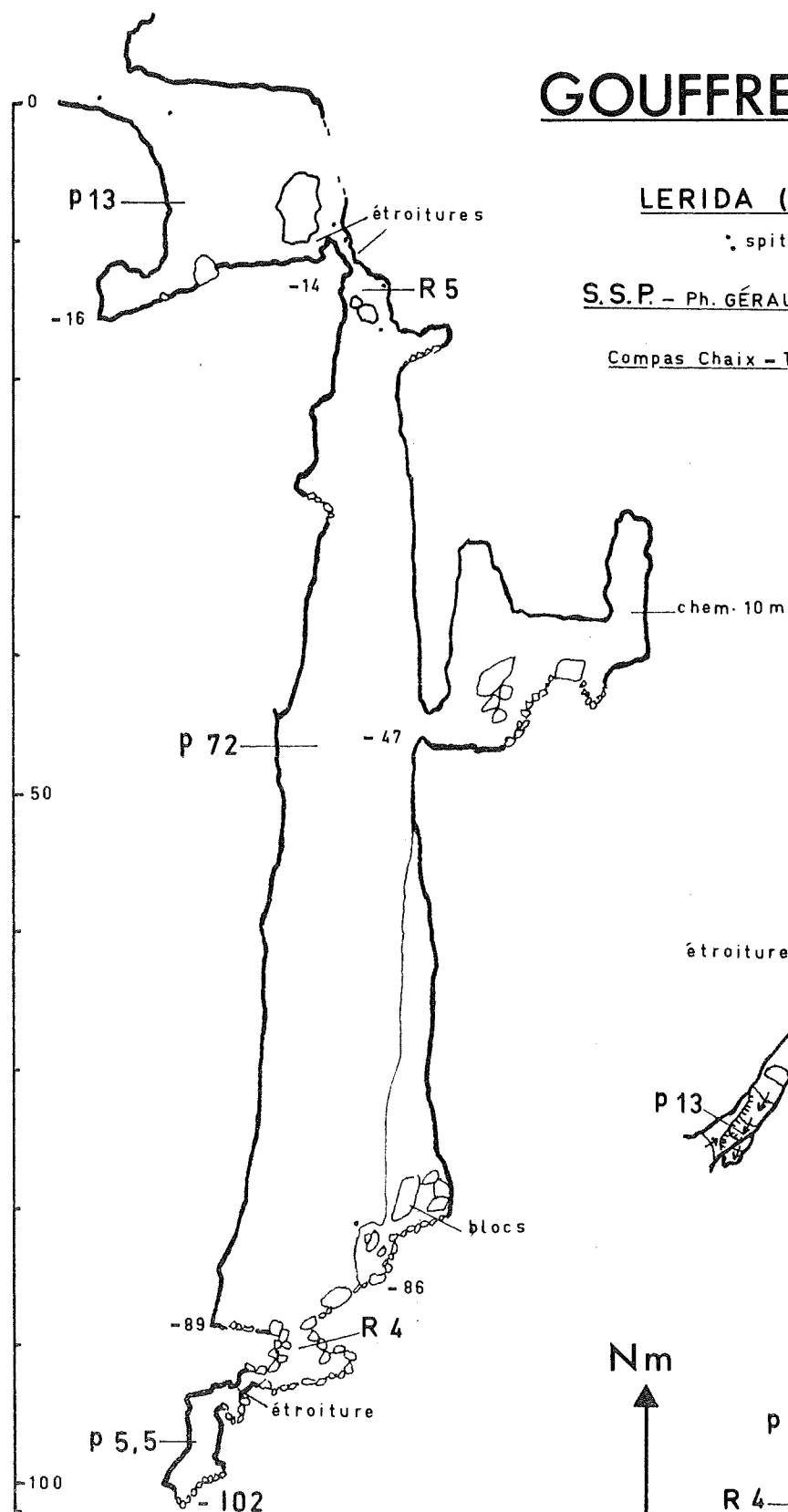
GOUFFRE E.A. 7

LERIDA (Espagne)

spits

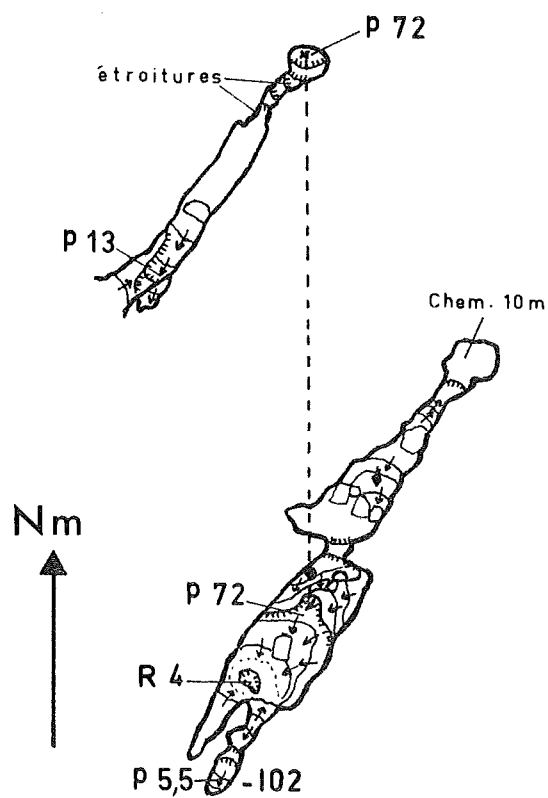
S.S.P. - Ph. GÉRAUD - 11 août 1979

Compas Chaix - Topofil Vulcain



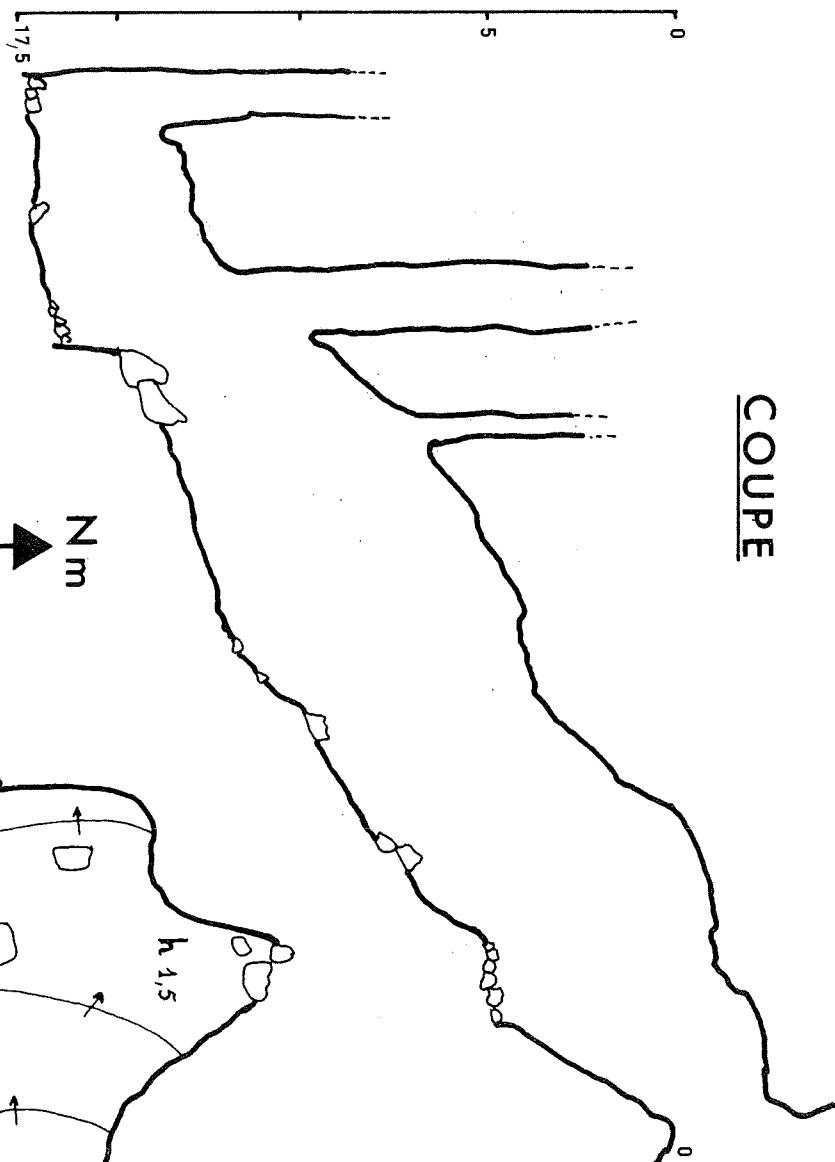
COUPE

PLAN



0 15 m

COUPE



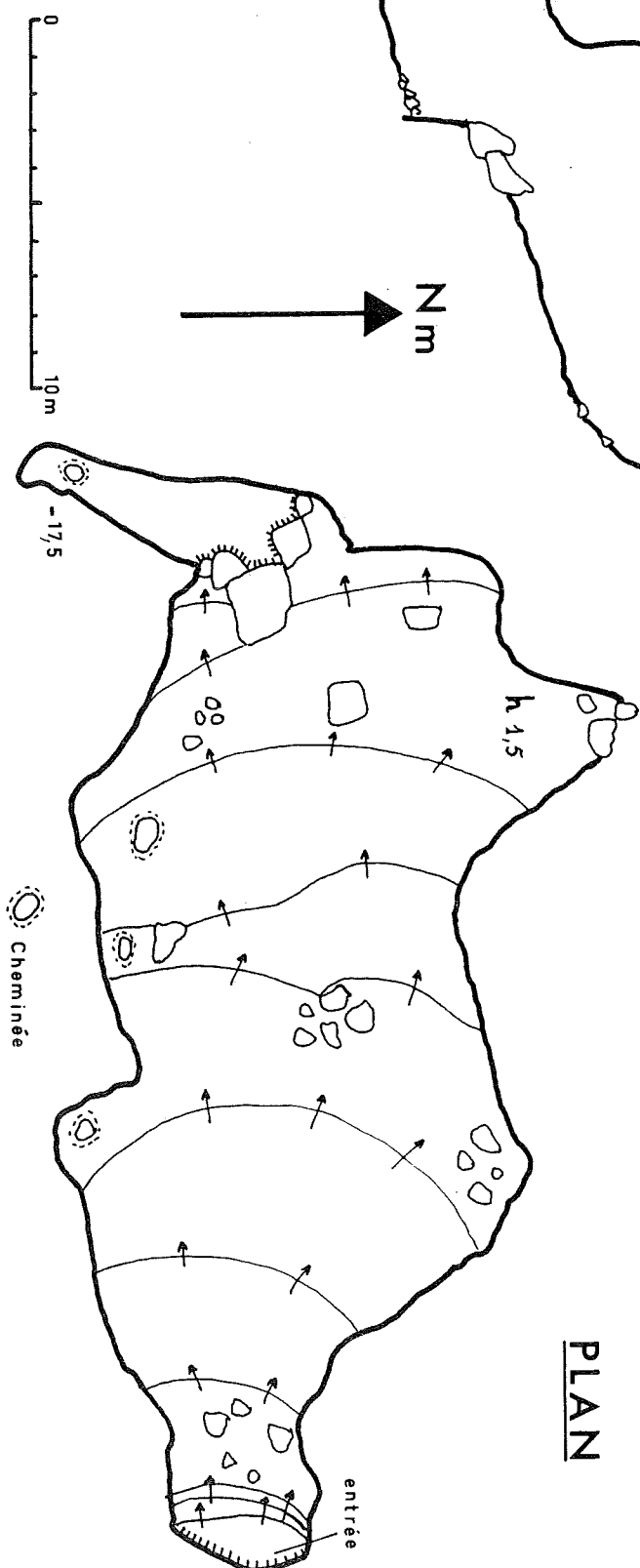
E.A. 8

LERIDA (Espagne)

S.S.P. - J. GÉRAUD - 14 août 1979

Compas Chaix - Topofil Vulcain

PLAN



-a) Situation - sur le versant sud-ouest de l'arête de Campaus, au sud du E.A. 4, à l'altitude de 2150 mètres environ. Bien que de grandes dimensions, l'entrée ne se voit que lorsqu'on y est dessus, ce qui explique que, bien qu'elle se trouve sur une pente nue et uniforme, nous ne l'ayons pas vue lors de nos précédentes campagnes.

-b) Description - L'entrée est un porche de 3 sur 3 qui donne sur un puits de 13 m dont la base est occupée par du guano de corneilles. Vers le sud, une courte galerie en pente se termine à la cote -16.- Vers le nord, l'escalade d'un bloc de 2 m et un court passage horizontal amènent à une étroiture verticale remontante que nous avons dû agrandir. Elle surplombe un ressaut de 5 m, comportant un passage très étroit, qui aboutit sur un blocage de rochers au-dessus d'un très beau puits de 72 m. La base de ce dernier est vaste (15 m x 5) et encombrée de gros blocs; un passage entre deux d'entre eux permet de se faufiler sous l'éboulis (P 4). Deux passages assez étroits amènent au sommet d'un puits de 5,5 m qui se descend sans matériel. Ce dernier est bouché à sa base par des éboulis à la cote -102.- Un souffle assez fort monte à travers les blocs, mais vu l'épaisseur de la masse de pierres, toute tentative de désobstruction semble vouée à l'échec.

Dans le P 72, à 33 m sous le départ, une lucarne que l'on peut atteindre par un pendule de 3 mètres, donne accès à une courte galerie en diacalse encombrée d'éboulis. Elle se termine au pied d'une cheminée de 10 m obstruée à son sommet.

De par sa position, ses dimensions et le courant d'air qui y circule, cette cavité nous avait fait espérer une jonction avec le E.A. 5 qui est assez proche. Malheureusement, il n'en a pas été ainsi. Elle se développe suivant une cassure orientée N.E. / S.W. (40 gr. / 240 gr.).

- Développement : vertical 101,40 ; horizontal : 53,60 ; total : 155 m.

- B/ E.A. 8 - (-17,5) -

Découvert par A. Hernandez lors d'une prospection.

-a) Situation - Il se trouve dans le thalweg qui, du cirque de l'Escala Alta, descend vers la Noguera Pallaresa, au-dessous du E.A. 5, à l'altitude de 2020 m environ.

-b) Description - L'entrée de 3 x 3m donne par une pente abrupte dans une vaste salle (30 m de long sur 12 de large en moyenne), dont le sol est formé d'éboulis et de graviers. Le point bas, après un ressaut de -2 m, est à -17,50. Trois départs de cheminées semblent remonter très près de la surface.

- C/ Les résurgences du barranco qui descend de l'Escala Alta -

Elles sont au nombre de 3, dont deux sont doubles.

-a) Résurgence N° 1 - Elle est située sur la rive gauche du thalweg de droite, 30 mètres en altitude au-dessus du confluent avec l'autre thalweg, à l'altitude de 1700 m environ. Elle comporte deux orifices; celui du bas est impénétrable; l'autre (qui est 5 m plus haut) est pénétrable sur 2 mètres jusqu'au ruisseau qui sort d'une conduite forcée à l'amont et s'écoule ensuite vers l'orifice inférieur.- Débit estimé à 10 l/s.

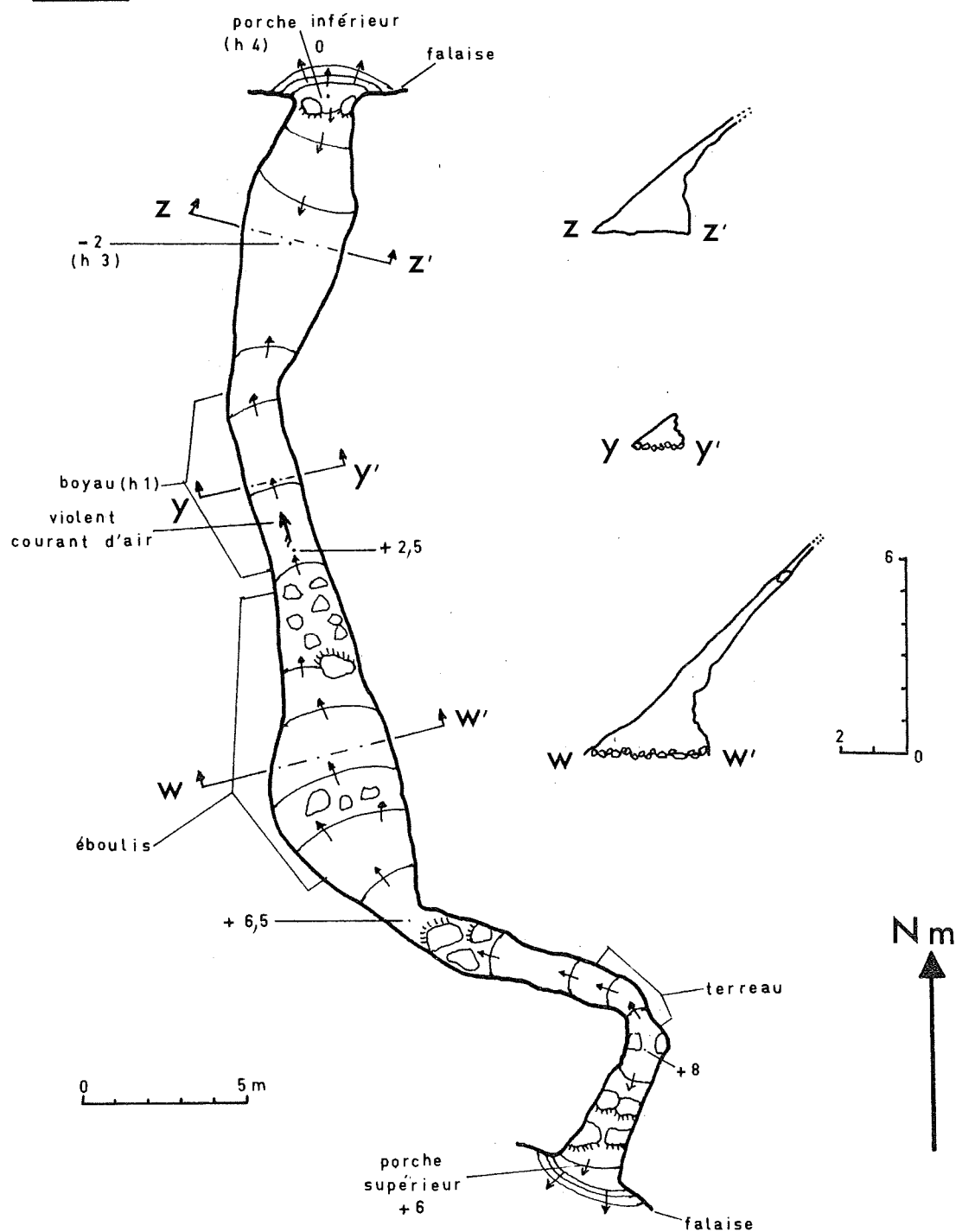
-b) Résurgence N° 2 - Elle est située 5 mètres plus bas que la précédente; elle est impénétrable et possède un débit estimé à 25 l/s.

Vu leur situation, ces deux résurgences sont certainement l'exutoire du collecteur qui doit drainer les écoulements souterrains du gouffre E.A. 5 et des autres cavités de la crête de Campaus et de l'Escala Alta.

-c) Résurgence N° 3 - Elle est située sur la rive gauche du thalweg de

PLAN

COUPES PARTIELLES



GROTTE-TUNNEL DE LA CUENCA

LERIDA (Espagne) - S.S.P.- A. CAU- 9 août 1979

Compas Chaix - Décamètre

gauche, à l'altitude de 1700 m environ. Elle n'est pénétrable que sur 1,50 m, car elle est ensuite obstruée par des éboulis. Au fond, on entend couler l'eau qui ressort en surface 2 mètres plus bas d'une conduite forcée. - Débit estimé à 15 l/s.

-3°) ZONE DU PIC DE LA CUENCA ET DU BARRANCO DE MOREDO -

Trois journées de prospection et d'exploration ont donné les résultats suivants.

- A/ Grotte-tunnel de la Cuenca - Découverte par A. Cau, R. Gramont et A. Hernandez le 9 août. (Voir topo p. 41)

-a) Situation - Elle s'ouvre sur une arête descendant du Pic de la Cuenca vers le nord, à l'altitude de 2260 m environ, et possède deux entrées, de part et d'autre de l'arête, l'une au nord, l'autre au sud.

-b) Description - La grotte est donc un simple tunnel qui traverse l'arête de part en part; le porche sud est situé 6 mètres plus haut que le porche nord. - On entre par ce dernier, d'accès plus facile, bien que se trouvant au sommet d'une pente herbeuse très raide; l'autre s'ouvre en falaise.

Porche nord de 4 m de haut sur 2 de large, suivi d'une belle galerie en légère descente de 9 m de long, haute de 3 à 4. Elle se poursuit par un couloir ou boyau triangulaire de 5 m de long, large de un et haut de 1 à 1,50. Ensuite galerie plus grande, au sol d'éboulis, en forte remontée, de 13 m de long; elle se rétrécit ensuite (1 m à 1,50) et tourne à gauche en montant toujours sur 8 à 10 m de long, puis après un virage à angle droit vers la droite (+ 8, point le plus haut), on aboutit par une descente de 5 m de long au porche sud (+ 6 par rapport à l'autre). - Longueur 45 m. - A noter qu'un courant d'air circule dans la grotte du sud vers le nord, particulièrement violent dans le couloir ou boyau.

- B/ Réseau souterrain du Barranco de Moredo - Découvert par A. Cau, R. Gramont et A. Hernandez le 9 août. (Voir Carte p. 34)

La découverte d'une série de phénomènes karstiques a mis en évidence l'existence d'un réseau souterrain proche de la surface. Voici les parties qui en sont actuellement connues :

-a) Perte d'un petit étang anonyme - Celui-ci se trouve dans la vallée supérieure sèche du barranco de Moredo (qui coule sous terre), entre les pics de la Cuenca et de Roca Blanca ou Moredo. Le ruisseau qui draine l'étang disparaît une dizaine de mètres plus loin au pied d'une petite paroi, dans des éboulis. La perte est complète et absolument impénétrable. Le débit est estimé à 10 l/s. - Altitude 2220 m environ.

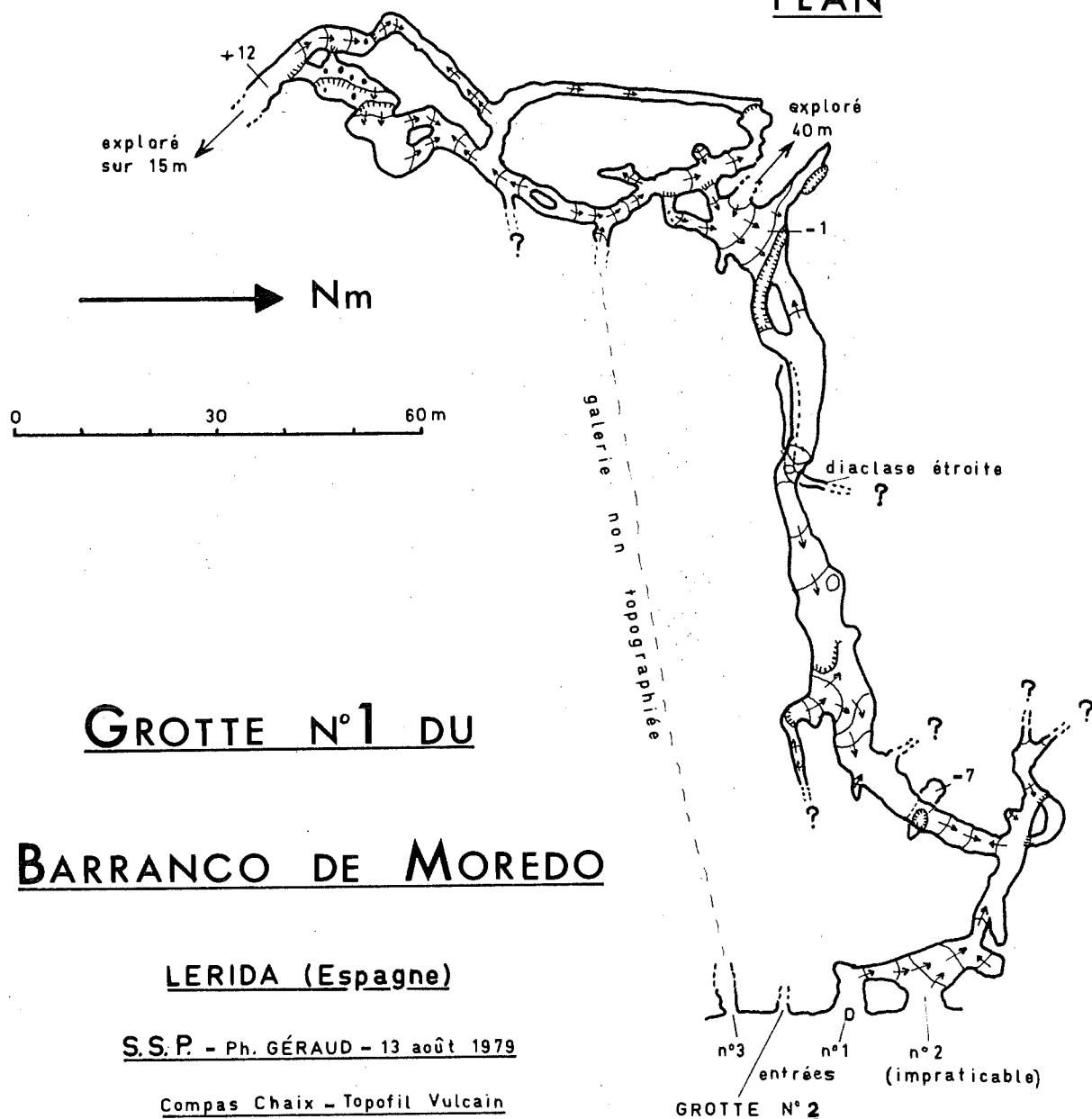
-b) Résurgence du Barranco de Moredo - Elle est située à 650 mètres en aval de la perte, sous une barre rocheuse, à l'altitude de 2170 m environ, soit une cinquantaine de mètres plus bas que la perte. L'eau sourd à travers un éboulis de gros blocs avec un débit estimé à 30 ou 40 l/s, soit nettement plus important que celui de la perte.

Entre la perte et la résurgence, la large vallée sèche horizontale, longue de 500 mètres environ, est sillonnée par une série de petits effondrements qui jalonnent le cours souterrain du ruisseau de Moredo. Celui-ci doit sans doute couler assez près de la surface car, dans le plus profond des effondrements, grâce à un tout petit orifice, on entend nettement le bruit de l'eau.

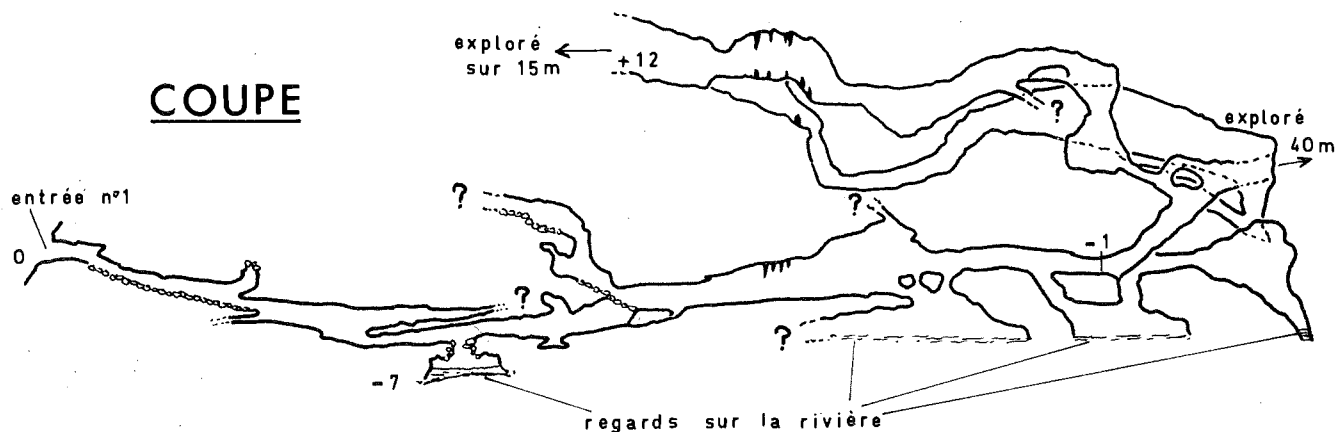
-c) Les grottes du Barranco de Moredo - Elles sont au nombre de deux et se trouvent dans la barre rocheuse qui domine la résurgence, entre 10 et 15 mètres au-dessus de celle-ci.

°- Grotte N° 1 - Elle possède trois entrées dont la plus basse (2) est im-

PLAN



COUPE



pénétrable; la plus haute (3) est à 2180 m d'altitude environ.

L'entrée principale (I) est basse; elle donne accès à un boyau descendant étroit qui se transforme en laminoir. Sur la droite, un laminoir impénétrable se dirige vers l'entrée 2. Au bas du couloir d'entrée se développe sur 60 m environ une galerie de 2m x 2 en général qui amène à un endroit d'où partent plusieurs galeries et couloirs, la plupart en diaclases, dont certains se recoupent pour former un véritable labyrinthe dont il est impossible de donner une description détaillée et précise. Quelques unes de ces galeries sont bien concrétionnées.

En trois endroits de la galerie "principale", des passages descendants permettent d'accéder au cours actif du réseau, mais ce dernier n'est praticable que sur quelques mètres. Toutefois, il est à noter que le débit du ruisseau rencontré dans la grotte est, semble-t-il, très nettement plus faible que celui de la résurgence (3 ou 4 fois moins?).

Au niveau du labyrinthe, une galerie en diaclase d'une soixantaine de mètres ramène à l'extérieur à l'entrée 3 qui est située à quelques mètres de la I et un peu au-dessus. (Topo p. 43)

Nous avons exploré environ 400 mètres de galeries, couloirs, diaclases et cheminées, mais faute de temps, le camp se terminant, nous n'avons pu en topographier que 270. En de nombreux endroits, nous nous sommes arrêtés dans des galeries qui continuent. Cependant, nous ne sommes pas encore parvenus à découvrir une véritable galerie principale qui nous permettrait de parcourir le cours actif et de remonter vers la perte. Il n'en reste pas moins que cette grotte est assez intéressante de par son développement actuel, ses possibilités et son concrétionnement important (chose d'ordinaire assez rare dans les cavités de haute montagne).

°- Grotte N° 2 - Elle s'ouvre entre les entrées I et 3 de la grotte N° I. C'est un simple laminoir très bas, long de 9m et large de 1,50m, qui se termine à la cote +I. (Topo p. 36)

Bien que restreint dans l'espace, ce petit réseau mérite d'être étudié plus en détail et sera inscrit au programme du camp prévu dans la même région en 1980.

CONCLUSION ET PERSPECTIVES

Le fait que le gouffre E.A. 5 était bouché nous a donc permis de consacrer davantage de temps à la prospection et à l'étude des cavités sur l'ensemble du massif. Si les résultats de ce troisième camp sont moins spectaculaires que ceux de l'été dernier, ils n'en sont pas moins satisfaisants.

Nous avons mis en évidence la probabilité de plusieurs percées hydrogéologiques (voir carte p. 34) :

- a) Réseau Barranco de Cirérès - résurgence de la vallée de la Noguera Pallaresa
- b) Réseau Gouffre E.A. 5 - résurgences du thalweg de l'Escala Alta
- c) Réseau du Barranco de Moredo

Elles commencent à nous renseigner sur les différentes directions de la circulation des eaux à travers ce vaste massif. Il reste cependant encore beaucoup à faire pour prouver l'existence réelle des circulations supposées, en particulier par expériences de traçage que nous essaierons de réaliser l'an prochain, et pour déterminer les caractéristiques de celles qui nous sont encore inconnues. Après 3 ans de travaux, nous avons maintenant une vue assez complète de l'ensemble des phénomènes karstiques de cette zone qui n'avait jamais été jusqu'alors étudiée systématiquement.

- ONT PARTICIPE AU CAMP 1979 -

- Société Spéléologique du Plantaurel : Bernard Berteil, Antoine Cau, Bertrand Couteau, Pascal Dumortier, Jeanne Fonquernie, Jean et Philippe Géraud, Rémi Gramont, Albert Hernandez, Michèle Reynal.
- Groupe spéléo Orions (Tourcoing) : Jacques et Philippe Denis-Laroque, Dominique Roller.
- Seccion de Investigaciones Subterraneas del Centro Excursionista de Terrassa (Barcelone) : J. Indurain, S. Vives, J. Pallisé et Carmen Canton.

- BIBLIOGRAPHIE -

- Cau, A. et Géraud, Ph. : Expédition en Espagne 1977 - "L'Echo des Ténèbres" N° 1, octobre 1977, page 8.
- Géraud, Ph. : Reconnaissance spéléologique du Massif de la Roca Blanca - "L'Echo des Ténèbres" N° 2, mars 1978, pages 4 à 6.
- Géraud Ph. : Nouvelles d'Espagne - "Spéléo-Oc", N° 6, février 1978.
- Géraud Ph. : Activités de l'été 1978 en Espagne : compte-rendu des travaux sur le massif de la Roca Blanca.
 - Le gouffre Jean-Paul Larrégola ou E.A. 5.
- Pallisé J. i Coflent : Una interessant trobalha espeleològica a la regió d'Isil - "Arxiu del Centre Excursionista de Terrassa", N° 16, août 1978, pages 53 et 54.

Ph. Géraud
Collaboration A. Cau

- ADDITIF : FICHE D'EQUIPEMENT DU GOUFFRE E.A. 7 -

cote	verticale	corde	amarrages	observations
0	P 13	22m	I piton I spit au départ du puits	main courante de 5 m
-9	R 5	} 90m	I spit + I spit à -2	
-14	P 72		I spit + I spit à -3,5	
			I spit à 5m du fond	
-89	P 4			se fait en escalade
-94,5	P 5,5			se fait en escalade

FICHE D'EQUIPEMENT DU MEANDRE 1979 DU GOUFFRE E.A. 5

cote	verticale	corde	amarrages	observations
-24	pendule 3 m	corde du P 28		penduler de 3m et partir en opposition dans le méandre
-27	P 6	30m	2 spits	
-33	P 16,5		I spit	léger frottement

-Activités : Expédition en Grèce-

ASTRAKA 1979

COMPTE-RENDU CHRONOLOGIQUE

- SAMEDI 18 AOÛT -

C'est sous une pluie battante que, vers 19 h, nous retrouvons chez Jean dit "L'Age" pour charger le matériel et faire des photos des véhicules prêts pour le grand départ. Il nous faudra beaucoup de ruse et de patience pour arriver à entasser toutes nos affaires dans les 2 voitures et sur les 2 motos, tout en laissant quand même un minimum de place pour les passagers. Nous finissons par y parvenir tant bien que mal. Un petit saut chez "Philippe" à Aigues-Vives pour avaler un dernier "steak-frites" avant la grande aventure et, à minuit, c'est le départ, toujours sous la pluie. Les motards se sont habillés chaudement et ont même enfilé leurs combinaisons Texair pour se protéger le mieux possible de l'humidité ambiante.

- DIMANCHE 19 AOÛT -

Après avoir roulé sans interruption sur des routes désertes, nous atteignons Aix-en-Provence au lever du jour. Court arrêt à Bri-gnoles pour nous reposer et relayer les conducteurs, puis nous nous engageons sur l'autoroute qui nous mène droit à la frontière italienne que nous franchis-sions à 10h30. Une heure plus tard, nouvel arrêt, forcé celui-ci, pour changer un fusible à la moto de Guy; c'est le premier d'une longue série d'incidents mécaniques qui, de temps à autre, viendront perturber le déroulement du voya-ge. Le temps est maussade et la conduite assez monotone sur ces autoroutes rectilignes; en contrepartie, les kilomètres défilent rapidement et, vers 20h, nous quittons l'autoroute aux environs de Verone pour planter la tente au bord d'un petit chemin, après avoir parcouru 1130 km. Nous avons roulé 20 heures presque sans nous arrêter et tout le monde est crevé.

Nous dressons notre tente canadienne 6 places dans un pré tout mouillé et plein de terre et, un quart d'heure plus tard, nous dormons tous, entassés mais heureux. Pendant le voyage, à l'aller comme au retour, nous n'avons uti-lisé que la tente à 6 places qui était vite montée et démontée. A 10, nous y étions un peu serrés, mais vu que nous étions chaque soir fatigués, nous nous endormions sans difficultés.

- LUNDI 20 AOÛT -

A 8h, petit déjeuner avalé et camp plié, nous démar-rons déjà. A 11h, nous sommes à Trieste où nous hésitons longtemps pour trou-ver la route qui nous amène, 10 km plus loin, à la frontière yougoslave. Petit arrêt pour acheter des bons d'essence et des dinars et nous voilà repartis. Nous traversons alors le Karst, très belle région, trouée de dolines, où la roche apparaît çà et là au milieu des prés et des bois verdoyants; le paysa-ge ressemble un peu à notre Pays de Sault. Après avoir perdu une heure à at-tendre les motos qui avaient pris une mauvaise direction, nous atteignons Ri-jeka, ville industrielle et port sur l'Adriatique.

Notre projet initial était de remonter de là sur Zagreb pour y prendre la grande route qui rejoint Belgrade, puis de descendre sur Nis et Skopje. Mais une fois à Rijeka, en consultant la carte, certains trouvent qu'il serait plus court de longer la côte jusqu'à Split, puis de rejoindre Skopje via Sara-jevo. Nous avons beau leur expliquer que cet itinéraire, bien que plus court,

est en réalité plus lent que le grand axe Zagreb-Belgrade, devant leur obstination, nous suivons donc la côte. Résultat : en 2 heures et demie, nous ne parcourons que 80 km; ça tourne tout le temps, il n'y a que des montées et des descentes, encombrées de camions qui bouchent tout, et on n'avance pas. A Senj nous décidons de remonter vers Zagreb.

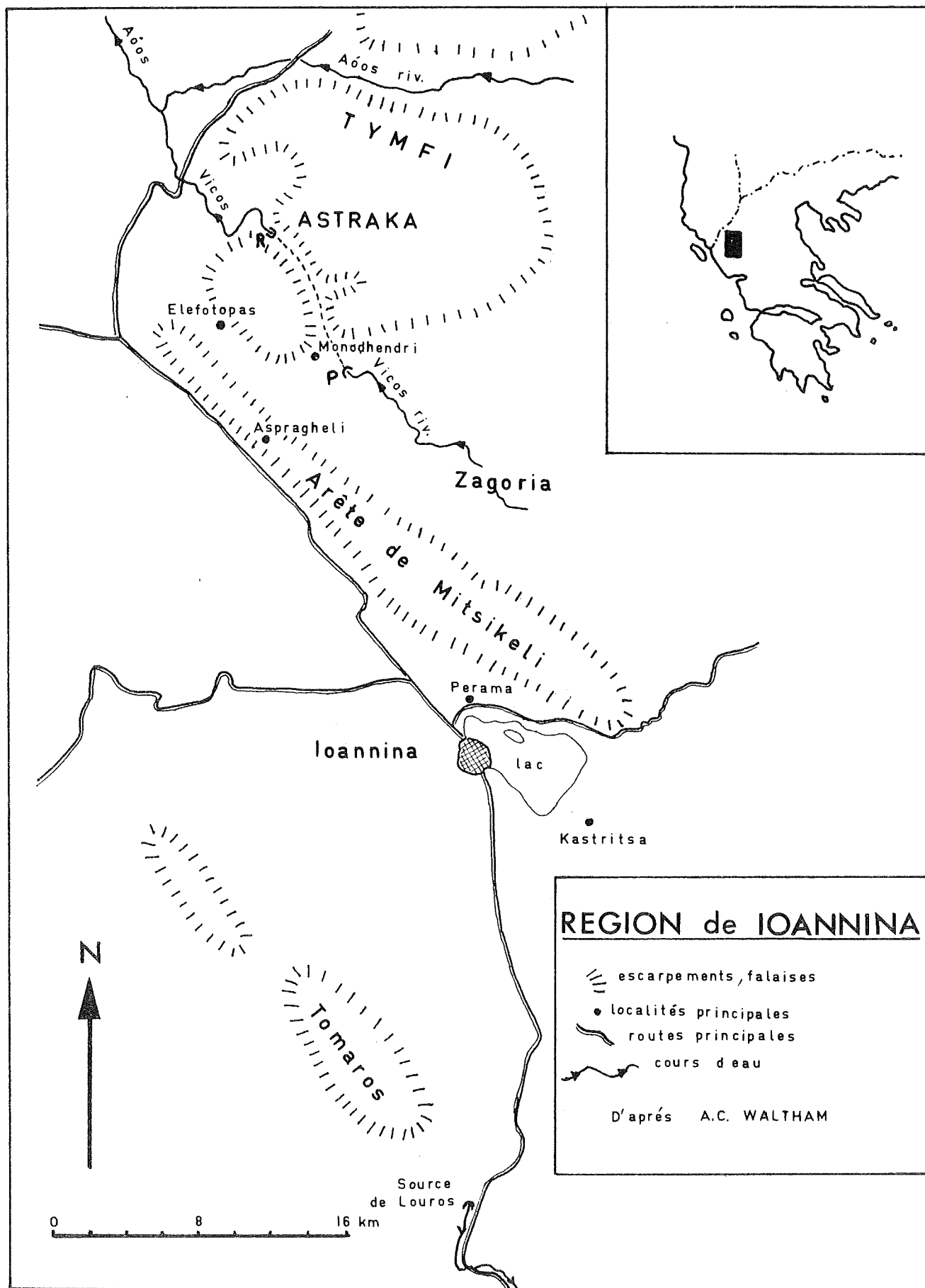
Vers 20h30, à la tombée de la nuit, nous plantons la tente dans un paysage qui ressemble étrangement aux Causses du sud de la France. Aujourd'hui, nous n'avons fait que 400 km et nous avons perdu une demi-journée.

- MARDI 21 AOUT - Départ à 8h30, vers Zagreb, d'abord par une excellente route, puis par une autoroute qui nous permet d'atteindre la ville à 11h et de la traverser rapidement, bien qu'elle soit la deuxième du pays après la capitale Belgrade. Ensuite, voici le début de la voie rapide qui relie Zagreb à Belgrade; c'est une route à 2 voies, assez ancienne mais qui, comme les autoroutes, est rectiligne et ne traverse aucune agglomération. Les 400 km qui séparent les deux villes sont monotones; cependant, cette section est très encombrée (en particulier par les innombrables poids lourds, plus nombreux que les véhicules de tourisme) et par suite, dangereuse surtout lors des dépassements des camions. Néanmoins, nous atteignons Belgrade sans encombre vers 18h.

Ici, Bernard dit "Dzibe" veut essayer de se procurer un cardan au cas où celui qui se plaint sur sa R4 viendrait à trépasser. Pendant que nous visitons un marché, il parcourt la ville avec Pascal sur la moto de Guy. A force de chercher, ils finissent bien par dégoter un garage Renault, mais il est fermé. Nous redémarons vers 19h30 et, 10 km plus loin, le circuit électrique de la moto de Gérard déclare forfait; pendant 2 heures, Bernard va démonter, remonter, essayer, etc.. jusqu'à ce qu'enfin le phare se décide à marcher. Heureusement qu'on l'a, le Dzibe, sinon... Nous roulons encore pendant 110 km puis nous montons notre tente au bord d'un chemin dans une plantation de peupliers; il pleut un peu. Aujourd'hui, nous avons parcouru 620 km. Le voyage, que nous comptons faire en 4 jours, s'allonge de façon inquiétante : tous les arrêts, pannes, erreurs d'itinéraire, etc... ne cessent de s'ajouter et nous retardent sérieusement.

- MERCREDI 22 AOUT - Départ à 9h30. Décidément, nous nous levons de plus en plus tard, car la fatigue accumulée commence à se faire sentir. Aujourd'hui nous roulons assez vite; nous traversons Nis, Skopje (où nous nous arrêtons pendant 2 heures pour tenter à nouveau de trouver un cardan, mais en vain), puis après avoir dépassé Prilep, nous pénétrons à 20h en territoire grec! Enfin, nous y voilà...ou presque. A Flonina, 20 km après la frontière, nous nous installons au milieu de la ville dans un pré réservé aux campeurs de passage; en effet, le camping sauvage est en principe interdit en Grèce et il y a dans chaque ville ou village un endroit réservé gratuitement à cet effet. Après avoir monté le camp et avalé un copieux repas, nous allons boire un coup dans le café le plus proche. Nous n'y sommes pas trop dépaysés car le premier disque que nous y entendons est "Ça plane pour moi", de Plastic Bertrand; avouez que faire 3.000 km pour entendre ça, c'est assez décevant.

- JEUDI 23 AOUT - Départ de Flonina à 10h, après avoir un peu cherché un garage Renault (vous savez, le cardan du Dzibe), mais sans succès, bien entendu. A la ville suivante, nouvel arrêt; ici, il y a un garage Renault, et il est ouvert, mais il ne possède pas de cardan de R4; on s'en doutait. Nous sommes pris dans des embouteillages et ne sortons de la ville qu'à midi. 10 kilomètres après, la moto de Gérard tombe de nouveau en panne, et cette fois pour de bon. Le Dzibe va devoir puiser au plus profond de ses astuces et connaissances de fin mécano pour faire redémarrer l'engin qui, à moitié démonté sur le bord du trottoir, est vraiment en piteux état. Heureusement, la panne



s'est produite en face d'un bistrot, ce qui nous permettra de mieux supporter les quatre heures d'efforts qui seront nécessaires à Dzibe pour remettre en état de marche le monstre (la 850) blessé. A 16h, nous repartons, et 40 km plus loin, on remet ça; nouvelle panne, de courte durée cette fois-ci, mais nous commençons à être découragés : il est 17h et nous n'avons fait que 120 km aujourd'hui!

Heureusement, les Dieux de l'Olympe vont maintenant nous aider pour le reste de la journée et, après une dernière alerte due à une séparation involontaire motos-autos, nous nous retrouvons tous à la tombée de la nuit à Papignon, but de notre voyage et fin de notre calvaire. En 5 jours, nous avons couvert près de 3.200 km, et il était temps que ça s'achève. Nous montons notre tente sur la place du village et, après le repas, nous allons goûter le digestif local au bistrot.

- VENDREDI 24 AOUT - Lorsque nous nous levons à 9h, nous pouvons enfin contempler les imposantes falaises de l'Astraka qui, de leurs 5 avancées caractéristiques, dominant le village. Vu d'ici, ça a vraiment de la gueule. Elles se poursuivent au nord par le Mont Astraka, point culminant du massif, et s'arrêtent brutalement au sud, surplombant les gorges de la Vicos. Chacun essaie de reconnaître le mamelon sur lequel s'ouvre la Provatina, mais il nous faudra avoir recours aux villageois. Ensuite, nous plions la tente, car le camp de base doit être situé à Papignon-le-Haut, à 3 km d'ici, au terminus de la route.

Les habitants sont très accueillants et nous disent de camper à côté de l'église. Nous voilà bientôt en train de vider les voitures de leur contenu hétéroclite qui se répand peu à peu sur la place d'où nous le transportons sur une terrasse bordée d'une murette qui sera notre lieu de campement. Ensuite nous nous renseignons auprès de la population locale sur les possibilités d'accès au gouffre. Le seul villageois qui parle français nous l'indique vaguement, puis nous prenons rendez-vous avec l'unique aubergiste pour le repas du soir.

A 14h enfin, nous démarrons tous les 10 pour le plateau, emportant 450 mètres de corde et le matériel personnel. La montée est pénible sous le soleil de l'après-midi; elle s'effectue d'abord par un bon sentier muletier qui serpente au gré des ombres dans un petit bois de chênes et de châtaigniers; après une raide montée, nous le quittons pour grimper à main droite sur un gros mamelon où alternent buissons, herbes sèches et éboulis. Là, nous décidons de nous séparer en trois groupes qui iront chacun à trois endroits différents où le gouffre pourrait se trouver. (Voir carte détaillée p. 67)

Jean, Pascal et Jeanne atteignent le pied des falaises, puis s'élèvent par un système de vires, pensant ainsi arriver sous l'entrée du trou. Ils ne le trouvent pas, mais en revanche découvrent une super-entrée, dans un cirque rocheux, à une cinquantaine de mètres de hauteur. Cette cavité qui débute par un puits d'une soixantaine de mètres est sans doute vierge. Ils reviennent au camp vers 19h après avoir posé leurs charges au pied des falaises sur un gros éboulis.

Les autres, qui s'étaient dispersés, fouillent un peu partout; Philippe, Nelly et Jean-Jacques montent en direction du Mont Astraka jusqu'à des porches dont l'un, vu de loin, ressemble à celui de la Provatina que nous avons vu sur des photos. Alors que tout le monde commençait à se décourager, Guy trouve enfin l'orifice et une demi-heure plus tard, nous sommes tous les sept réunis à l'entrée en train de jeter des cailloux. Le puits qui au départ mesure 25 m x 8 environ est magnifique; malheureusement d'en haut, on n'en voit qu'une cinquantaine de mètres. Les cailloux rebondissent sur le névé 155 mètres plus bas avec un bruit sourd, puis s'engouffrent dans le second jet de 215 mètres; on les entend à peine arriver au fond. Nous équipons la viro qui permet d'at-

teindre le gros crochet des Anglais où débute la descente, ce qui fera gagner du temps demain.

Nous n'arrivons pas à nous décider à redescendre; mais la nuit va bientôt tomber et finalement nous attaquons la pente directement sous le trou, dans le canyon. Après quelques passages d'escalade qui donneront des sueurs froides à Guy, novice en la matière, nous arrivons de nuit au village où l'aubergiste, qui nous attendait à 20h, commence à s'impatienter.

- SAMEDI 25 AOÛT - Aujourd'hui, c'est le grand jour : nous devons faire la Provatina, objectif principal de l'expédition. Nous constituons deux équipes : Jean, Jean-Jacques et Pascal vont se mesurer à la cavité découverte la veille, et les autres à la Provatina. Les sacs sont lourds et le soleil tape dur, aussi il est déjà 14h lorsque les sept sont réunis au bord du trou. Un léger repas et une courte sieste nous remettent des efforts de la grimpe, mais il nous faut une certaine volonté pour nous harnacher et préparer le matériel.

Philippe équipe. Après avoir planté un spit 2 mètres à droite de l'anneau des Anglais, il descend jusqu'au fractionnement 6 mètres plus bas; là le spit en place sort de la roche sur 5 mm, aussi en plante-t-il un autre 50 cm au-dessus par sécurité. Puis c'est la descente, verticale sur 155 mètres jusqu'au bord du grand névé en pente bloqué au milieu du puits. Un piton déjà en place permet de descendre sur 15 mètres environ sur la neige jusqu'à une petite plateforme qui surplombe le second jet de 215 mètres. Philippe plante un spit 6 mètres sous le départ pour éviter un frottement, puis descend jusqu'au fond, rejoint par le Dzibe et Gérard qui font des photos. Jeanne s'arrêtera au sommet du névé, en panne de lumière.

Lorsque nous ressortons, il est minuit. Après un léger repas, nous décidons de bivouaquer à l'entrée du trou pour éviter une descente de nuit. Malheureusement un orage éclate; nous enfilons nos Texairs mais au bout d'une demi-heure l'eau traverse et nous sommes trempés. Comme la pluie ne cesse pas, nous décidons de descendre au camp à la lampe électrique; nous l'atteignons à 4h du matin. Nous apprenons alors que dans le gouffre découvert la veille, l'autre équipe s'est arrêtée à -100 environ, faute de matériel, au milieu d'un beau puits. C'est chouette!

- DIMANCHE 26 AOÛT - Jour de repos bien mérité par tout le monde. Nous en profitons pour faire sécher les affaires mouillées par l'orage de la veille, pour nous laver, nous balader ou faire des courses à Ioannina, capitale de la province.

- LUNDI 27 AOÛT - Dzibe, qui a de la suite dans les idées, repart à l'offensive et va à Ioannina pour essayer de trouver son célèbre cardan, avec Jeanne et Guy, mais comme de juste, le garage Renault est fermé. Les sept autres montent à la Provatina, soit par l'itinéraire normal, soit par le canyon droit sous le trou. Il fait moins chaud que samedi et la montée est beaucoup moins pénible. Vers 14h, tout le monde est équipé et prêt à affronter "l'abîme". "L'Age" et Pascal "s'arrountent" les premiers et non-stop jusqu'au fond; le puits est assez arrosé cette fois-ci, en raison de l'orage de l'avant-veille, surtout à partir de -177. Suivent ensuite Jean-Jacques, Nelly, Laurence et Gérard (qui remet ça deux jours après), mais aucun d'entre eux ne fera la seconde partie du puits. Nelly s'arrête au fractionnement à 6 mètres sous le névé, car elle trouve les 215 mètres de corde trop lourds et craint de trop forcer. La remontée se fait sans problèmes, à part le déséquipement long et fastidieux (il demandera 3 heures à Jean et Pascal qui rejoindront la surface à 21 heures).

Pendant que les autres font le trou, je vais me balader sur le plateau. Je me dirige vers le sud car je veux essayer, si j'en ai le temps, de découvrir l'entrée de l'Epos Chasm. Cette cavité est la plus profonde de Grèce et nous avions l'intention de la faire après la Provatina, mais je crois bien que c'est rapé : d'une part, il ne nous reste que 4 jours à passer ici et le trou est situé à deux heures de marche au moins de la Provatina; nous n'avons plus assez de temps, à moins que tout le monde en mette un gros coup et accepte de faire de lourds portages pour y amener le matériel; d'autre part il y a le gouffre vierge que nous devons continuer à explorer.

En même temps que nous, il y avait aussi sur le plateau une expédition de 3 clubs britanniques, mais nous ne les avons pas rencontrés. Ils y ont fait de belles découvertes : près de l'Epos, un nouveau gouffre de 450 m de profondeur (qui devient ainsi le plus profond de Grèce, baptisé Epos 2) et une autre cavité de 383 m de profondeur. Ceci confirme qu'il reste encore d'énormes possibilités sur l'Astraka.

Chemin faisant, je passe près de deux trous marqués CH I et CH 2. Le premier s'ouvre par un puits d'une quarantaine de mètres, l'orifice du second est situé dans une falaise au départ d'un canyon. Après avoir grimpé une butte herbeuse (une des fameuses buttes de flysch qui recouvre une partie du plateau, et ne laisse le calcaire à nu que près des falaises), je vois en contrebas des cabanes de bergers, avec des chevaux, des moutons et des chiens. Dès que ces derniers m'aperçoivent, ils se ruent à ma rencontre en aboyant, et me voilà bientôt encerclé par une dizaine de molosses aux intentions évidentes. Il y a bien longtemps que je n'avais pas couru aussi vite! Tout en fuyant, je criais pour que les bergers me voient et rappellent les chiens, après quoi je descendis vers eux. La conversation s'avéra assez difficile, car seul l'un d'eux connaissait quelques mots d'allemand. Au bout d'un moment, nous arrivâmes à nous comprendre, par gestes et en écrivant ou dessinant sur le sol avec un bâton. Quand je leur demandai s'il y avait des "tripas" dans le coin (gouffre en grec) tous me répondirent qu'il n'y avait rien à part la Provatina. L'Epos, ils ne connaissaient pas, bien que les cartes le placent non loin de l'endroit où nous étions. A première vue, ils semblaient assez gênés de voir des spéléos rôder par là et ils refusèrent de m'indiquer les trous qui abondent pourtant dans cette zone. Après avoir mangé avec eux du pain et du fromage, je revins à l'entrée de la Provatina accompagné de deux jeunes bergers intéressés par nos activités. Nous y arrivâmes juste comme l'équipe remontait en surface, l'un après l'autre.

Le retour au camp se fait de nuit et à la calbombe, pour changer, avec des sacs de 30 kg. Heureusement, nous laissons une bonne partie du matériel sur un gros éboulis, au pied des falaises, pour poursuivre l'exploration du gouffre des Vires. Nous arrivons au camp à minuit.

- MARDI 28 AOUT - Aujourd'hui, à part Jeanne, Dzibe et moi Philippe, tout le monde reste au camp, se repose ou va faire des courses à Aristi, village situé à 10 km d'ici. Jean-Jacques a découvert la veille, à 1 km environ de notre camp, une magnifique rivière où ils vont tous se baigner l'après-midi. Sur plus d'un kilomètre, ce n'est qu'une succession de cascades séparées par des biefs profonds où l'eau coule entre deux murailles calcaires hautes de 3 à 20 mètres; un endroit de rêve.

Quant à nous trois, nous quittons le camp à 13 h, un peu tard tout de même, pour monter au gouffre des Vires. Les sacs vides pendant la première partie de la grimpe atteignent près de 30 kg lorsque nous avons embarqué le matériel laissé la veille. Après avoir bien transpiré, nous arrivons en face du trou qui, ma foi, a une belle gueule (15 x 8m). Bien que de vastes dimensions, l'entrée est invisible car elle est camouflée derrière une barre rocheuse et il faut entrer dans le cirque où elle se trouve pour l'apercevoir.

Nous nous équipons rapidement, car l'après-midi est déjà bien avancée et je m'aperçois alors que j'ai oublié ma combinaison; plus question pour moi de descendre pour continuer la pointe comme prévu. Dzibe et Jeanne descendent jusqu'à -100 environ et prennent 36 photos. Tout se passe sans histoire et nous sommes de retour au camp à 21h.

- MERCREDI 29 AOUT - Il ne nous reste que deux jours avant le début du retour en France et il faut continuer le gouffre des Vires. Nous y montons donc à 4 et commençons la descente à 13h. Après le terminus de la dernière pointe, Jean équipe la suite du puits qui se révèle être assez profond; malheureusement, la descente s'effectue le long de la paroi et doit être fractionnée assez souvent, ce qui ralentit beaucoup la progression. Le puits qui mesure 152 mètres est exposé aux chutes de pierre. Nous en touchons enfin le fond et butons sur l'éboulis qui le colmate à la cote -230. A la suite d'une panne "sèche" de fil dans le topofil, nous ne pouvons terminer la topo et laissons la cavité équipée. Une remontée rapide en surface et une descente à vide nous permettent pour une fois d'atteindre le camp avant la tombée de la nuit.

Dzibe et Laurence sont revenus encore une fois à Ioánnina, devinez pourquoi! Le garage Renault était ouvert, mais hélas il n'y avait pas de cardan pour R 4... Fin de l'épopée du cardan. Ouf!... Guy et Jeanne, eux, sont partis en moto se baigner dans l'Adriatique, près de Igoumenitsa, à 150 km de Papignon. Ils rentrent à 21h.

Nelly et Jean-Jacques se sont contentés de revenir à la rivière. Jean-Jacques l'a ensuite remontée sur plus de 2 km, puis s'est baladé sur la montagne vallonnée qui fait face à l'Astraka. Au pied d'une petite barre rocheuse, il a découvert en soulevant quelques cailloux le départ d'un puits qu'il estime à 80 ou 100 mètres. L'orifice est encore exigü, mais il serait facile de le désobstruer. Malheureusement, il ne nous reste qu'un jour de camp et il nous faut déséquiper le gouffre des Vires; il ne nous sera donc pas possible d'explorer celui-ci, qui est vierge et très intéressant, car situé dans une zone qui n'a jamais fait l'objet de recherches sur le plan spéléo.

- JEUDI 30 AOUT - Ce matin, à 10h, nous partons à 6 pour le gouffre des Vires et la descente commence à 13h. Pendant que les autres finissent de s'équiper, Gérard et moi filons rapidement au fond et terminons la topo. En remontant, nous croisons les autres sur un étroit relais à -90. Bernard et Laurence font des photos en descendant.

Nous topographions ensuite un départ de méandre à 6 mètres au-dessous de la lèvre du P 152. En repassant la chaudière au sommet de ce puits, Gérard décroche une pierre d'une dizaine de kilos qui disparaît dans le vide; nous craignons qu'elle ait touché l'un des autres s'ils étaient encore dans le puits. Nous refaisons surface vers 18h. Une heure plus tard, la deuxième équipe ne se manifeste toujours pas et nous commençons à être vraiment inquiets; nous nous imaginons des tas de choses, un blessé peut-être, ou bien la corde a été cassée par la pierre et ils ne peuvent plus remonter. Je ne m'étais pas déséquipé au cas où il y aurait un pépin, aussi à 19h30, je décide de redescendre. J'emporte du carbure, des mousquetons, un matériel à spits et une corde de 35 mètres en vue éventuellement de faire un palan ou de remplacer une corde endommagée. Arrivé au bas du P 56, j'entends enfin les autres qui sont réunis au sommet du P 152; tout va bien; ils ont été simplement retardés par Laurence (un peu lente au passage des fractionnements) et par le déséquipement. Ils étaient tous au fond lorsque le caillou est tombé; d'ailleurs celui-ci a éclaté et seule une pluie de gravillons est arrivée en bas; la corde n'a pas souffert. Nous sommes vraiment soulagés.

Vers 21h, tout le monde est dehors. La descente des vires de nuit n'est

pas du gâteau, d'autant plus que à 6 nous devons nous coltiner outre notre matériel personnel, la quincaillerie et les 350 mètres de corde que nous avons utilisés dans le gouffre. Nous arrivons au camp à 23h30 et, après un bon repas, nous nous couchons à une heure du matin.

- VENDREDI 31 AOUT - Aujourd'hui, c'est le départ qui, bien sûr, est arrivé trop vite. Comme nous aimerions parcourir encore longtemps ce plateau où il reste certainement beaucoup de trous à découvrir et à explorer et vivre dans ce petit village dont la population est si accueillante et hospitalière! Mais hélas, il nous faut quitter tout cela.

Nous nous levons à 6h30 pour ranger le camp et le matériel, plier les tentes et charger les véhicules. Vers 10h, nous démarrons. Nous passons par Thessalonique où nous nous baignons dans la mer Egée. Vers 19h30, nous pénétrons en Yougoslavie et nous nous arrêtons à minuit après avoir couvert 640 km. Fatigués, nous plantons la tente rapidement et nous nous endormons sans berceuse.

- SAMEDI 1er SEPTEMBRE - Nous partons à 8h et roulons toute la journée jusqu'à 180 km environ de Zagreb, soit 650 km. Nous ne nous arrêtons que pour faire le plein d'essence et manger de temps en temps les traditionnelles pastèques offertes aux étalages tout le long de la route entre Belgrade et Zagreb. Nous nous éloignons un peu de la voie rapide pour trouver un peu de calme et dormons dans un champ bosselé de grosses mottes de terre et d'herbe.

- DIMANCHE 2 SEPTEMBRE - Départ vers 9h. Nous rejoignons immédiatement la voie rapide car la route normale traverse de nombreux villages très encombrés. Il y a beaucoup moins de camions qu'en semaine et on circule bien mieux. Toutefois, nous restons bientôt bloqués pendant une demi-heure par un terrible accident : deux camions se sont heurtés de plein fouet au centre de la chaussée; il n'en reste pas grand chose, et encore moins de l'infortunée voiture qui a été prise en sandwich entre les deux. Cette route est vraiment très meurtrière. Vers 11h30, nous traversons Zagreb et, après Karlovci, nous nous arrêtons pour déguster une spécialité du nord de la Yougoslavie, la viande de porc et de mouton grillée. En effet, dans cette région, il y a devant chaque restaurant une énorme rôtissoire dans laquelle tourne en permanence un porcelet ou un agneau. A l'aller, nous n'avions pas eu le temps d'y goûter. Après cette courte halte gastronomique, nous reprenons la route pour Rijeka que nous atteignons vers 16h.

Baignade agréable et bienvenue dans l'Adriatique, puis nous remontons vers le nord en direction de Postojna où nous comptons visiter la célèbre grotte le lendemain. Nous plantons la tente dans une prairie à 30 km de notre but. Cette partie de la Yougoslavie, le Karst Slovène, est très riche en phénomènes karstiques et en grottes aménagées pour le tourisme, dont la plus célèbre et la plus anciennement visitée est celle de Postojnska, située à Postojna. Elle fait partie d'un vaste réseau souterrain creusé par la rivière Pivka.

- LUNDI 3 SEPTEMBRE - Nous prenons la route à 9h pour Postojna que nous atteignons à 9h30, et nous nous rendons tout de suite à la grotte. Les installations de surface sont imposantes : grands halls, boutiques, restaurants, hôtels, rien n'y manque. Il est encore assez tôt et il y a déjà des touristes partout. L'entrée se fait depuis l'intérieur d'un bâtiment par un tunnel artificiel qui rejoint la grotte. Là, nous embarquons dans un petit train. Pendant deux kilomètres, nous roulons dans une énorme galerie (10 x 10m environ), encombrée de coulées et de piliers stalagmitiques, dont le sol est un chaos de gros blocs concrétionnés et de massifs de concrétions. Il est assez étonnant de constater que cette vaste galerie reste de dimensions régulières sur une

aussi grande longueur. Assis dans le train qui roule à près de 60 km/h, on a du mal à imaginer les premiers explorateurs (au début du XVIII^e siècle) avançant timidement dans ces vastes conduits à la seule lueur de torches ou de bougies, perdus au milieu des piliers concrétionnés et dans les chaos qu'il fallait sans cesse escalader pour redescendre. Aujourd'hui le train roule sans heurts sur un sol qui, pour la circonstance, a été aplani sur une largeur de 3 à 4 mètres pour la pose des rails. La visite se poursuit ensuite à pied dans une succession de belles salles très bien ornées. Dans l'une d'elles, dans un gour éclairé, on peut voir une quinzaine de protéés, le cavernicole le plus célèbre. Le karst de Slovénie est le seul endroit au monde où cet animal bizarre vit en peuplement naturel. Après un circuit pédestre de un kilomètre environ, nous reprenons le train qui nous ramène à la sortie.

Et en voiture en direction de la frontière italienne. Mais, à Kosina, le Dzibe casse la pédale d'embrayage de sa voiture. Après un bon repas au restaurant, au cours duquel nous apprécions une autre spécialité locale, l'eau de vie de prunes, Dzibe démonte la pédale et repart avec Pascal à Postojna pour la faire souder. Ceci fait et la pédale remontée, nous repartons et franchissons la frontière à 19h. Nous roulons jusqu'à 23h, soit 280 km en territoire italien, et nous montons la tente 20 km après Vérone, sur un petit chemin à côté de l'autoroute.

- MARDI 4 SEPTEMBRE - Dès 8h30, nous sommes en route. Nous passons en France à 14h30, puis nous nous arrêtons à St Raphaël où Jean-Jacques doit passer voir des copains. Nous en profitons pour visiter la ville et nous baigner. Le soir, nous dormons à la belle étoile dans le jardin de la mère d'un copain de Jean-Jacques.

- MERCREDI 6 SEPTEMBRE - Départ à 10h pour la dernière étape de ce long voyage. Entre Montpellier et Carcassonne, il fait une canicule éprouvante; c'est d'ailleurs le jour où nous avons le plus souffert de la chaleur. Nous arrivons enfin à Lavelanet à 17h30.

- CONCLUSION - Cette expédition a été le fruit d'une année de préparation, de discussions, d'échange de courrier avec les autorités grecques et les spéléos ayant déjà visité le plateau d'Astraka, etc... Elle nous a permis de faire un beau voyage, de voir des pays attrayants et de participer à une aventure spéléologique passionnante. Malheureusement, le temps nous a manqué. L'aller et le retour par la route ayant duré plus longtemps que nous l'escomptions, nous n'avons pu passer que 8 jours sur les lieux de notre activité au lieu des 10 prévus. Néanmoins, nous avons pu nous faire une idée précise de ce qu'est la spéléologie dans cette région et des possibilités importantes qu'elle recèle.

Pour souvenir, il nous reste environ 1.300 diapositives qui nous serviront à améliorer notre diaporama sur la spéléologie. Nous avons également présenté un diaporama sur l'expédition à Paris, devant le jury des Oscars-Voyage de Camping-Gaz, le 31 octobre dernier, lors du Salon du Bricolage. Grâce à cette réalisation, notre club a obtenu un Grand Prix, face à 17 autres candidats. Ce fut là une belle récompense aux efforts que tous les participants n'ont pas ménagés pour que notre projet soit une réussite complète.

Ont participé à l'expédition :

-S. S. Plantaurel : B. Berteil, J. et L. Fonquernie, P. Dumortier, J. et Ph. Géraud, G. Moréno, J.J. et N. Roudière.

-A. S. Pays d'Olmes : G. Miquel.

- REMERCIEMENTS -

Nous tenons à exprimer toute notre reconnaissance à toutes les personnes ou associations qui, à des titres divers, nous ont aidés à préparer et à organiser notre expédition en Grèce et sans lesquelles cette dernière n'aurait pas été possible, et en particulier :

° P. Sombardier, A. Vieilledent, A.C. Waltham et la Société Spéléologique de Grèce, pour les renseignements qu'ils nous ont gracieusement fournis;

° Le studio Miquel de Lavelanet, les films Agfa et Kodak, et le Spéléo-Club de l'Aude pour leur aide matérielle;

° Daniel et Marie Cavaillès pour l'aide qu'ils nous ont apportée dans la réalisation du diaporama qui a fait suite aux activités sur le terrain.

A tous, nous renouvelons nos remerciements, et que ceux que nous avons peut-être oublié de mentionner veuillent bien nous excuser.

Ph. Géraud

Annexe - RENSEIGNEMENTS SUR L'EXPEDITION

- A - MATERIEL COLLECTIF -

- 1°) Spéléologie-

Cordes : 200m, 100m (2), 150m, 77m, 54m, 30m, soit un peu plus de 700 mètres. Toutes ont été utilisées sauf une de 100.

60 spits; 30 plaquettes; 3 trousses à spits + 3 marteaux; 15 pitons; une échelle de 10m; 4 anneaux de corde; 3 poulies Petzl; 2 matériels de topographie complets.

2 sacs de portage Texair; 4 kit-bags.

- 2°) Camping -

2 réchauds Camping-gaz plus leurs recharges.

Vaisselle complète pour 10 personnes.

Une tente canadienne 6 places

Une tente canadienne 4 places

3 tentes canadiennes à 2 et 3 places, non utilisées.

Une trousse à pharmacie complète.

- 3°) Photo -

Les appareils utilisés étaient la propriété personnelle des membres de l'expédition et comprenaient : 2 Pentax, un Minolta, un Canon, un Nikon, 2 Voïtglander, un Nikonos.

- Films : 40 pellicules couleur diapositives se répartissant comme suit :

25 Agfa 505 (dont 15 fournies gratuitement)

5 Ektachrome Kodak et 10 Kodakchrome

5 pellicules noir et blanc Kodak.

- 4°) Transports - Une R 4 5 Ch - Une R 4 fourgonnette

Une moto 550 Honda - Une 850 moto Guzzi.

A part des incidents mécaniques fréquents mais sans gravité à la Guzzi de Gérard, nous n'avons pas eu d'ennuis. La R 4 de Dzibe (près de 200.000 km sous le capot) avait bien un cardan malade, mais celui-ci nous a fait la gentillesse de tenir le coup jusqu'au retour à Lavelanet.

Il y avait en permanence 4 personnes sur les deux motos qui portaient en outre un peu de matériel (kit-bags, bidons d'essence,...), 4 autres dans la R 4 fourgonnette et 2 dans celle de Pascal qui, étant plus puissante, avait

chargé une grosse partie du matériel. Dans les voitures, nous occupions le peu de place laissé libre, ce qui fut assez inconfortable vu la longueur du trajet (6.500 km aller et retour).

- B - FORMALITES ADMINISTRATIVES -

Pour ce qui concerne le franchissement des frontières, un passeport est nécessaire seulement pour la traversée de la Yougoslavie.

Un permis de conduire international est obligatoire pour circuler en Grèce. On peut l'obtenir sur demande à la préfecture du département de résidence et il est valable 3 ans.

La pratique de la spéléologie est entièrement libre sur le territoire grec. Nous avons cependant averti la Société Spéléologique de Grèce de nos projets. A notre retour, nous lui avons envoyé un bref compte-rendu de nos travaux et la fiche du Gouffre des Vires. Nous avons demandé aux spéléos grecs de donner un nom local à cette nouvelle et importante cavité du plateau d'As-traka, s'ils le jugeaient nécessaire.

PETITES ANNONCES

- 1°) La Société Spéléologique du Plantaurel vend le matériel ci-dessous, neuf ou d'occasion :

- Un baudrier montagne Rébuffat; servi 2 ans en spéléo : 30 F
- Une combinaison Equinoxe : 100 F
- Une combinaison texair Petzl, décousue entre les jambes, le reste en bon état : 50 F.
- 2 genouillères neuves : 30 F
- Une paire de gants spéléo neufs : 15 F
- Un descendeur double : 40 F.

S'adresser à : Philippe Géraud - I, rue de l'Industrie - 09300 Lavelanet -
tél. 16 61 01 04 67 (après 20h)

- 2°) A vendre claie de portage Millet avec siège rabattable et sac nylon rouge, grande contenance, 2 compartiments plus 4 poches latérales. Excellent état. Prix : 250 F.-

S'adresser à : Bernard Berteil - Fajou , par Le Sautel - 09300 Lavelanet.

(NDLR) Bernard le Dzibe est prêt à offrir en prime un cardan de R 4 fourgonnette, un peu fatigué mais chargé d'une expérience inestimable et qui parle français, occitan, italien, yougoslave et grec.

-Fiche de cavité-

LE GOUFFRE DE PROVATINA

- SITUATION - Le gouffre de Provatina s'ouvre sur la bordure nord-ouest du plateau de l'Astraka, au-dessus du village de Papignon (province de Ioannina, Grèce), à 1780 m d'altitude environ. L'accès se fait à partir du village de Papignon-le-Haut (ou Small Papingo), par le chemin muletier qui grimpe sur le plateau et sert au ravitaillement des bergers qui y passent tout l'été. Le gouffre se trouve au sommet et au bord des falaises du plateau, à 50 mètres sous le sentier, au départ d'un canyon, qui descend vers la vallée. Il est également possible d'accéder au trou en remontant directement ce canyon; l'itinéraire est moins long mais il y a quelques passages d'escalade. (Carte p.67)

- HISTORIQUE - Le gouffre a été découvert en 1965 par les spéléologues anglais du "Cambridge University Caving Club".

En 1966, Jim Eyre descend à -156 et s'arrête en bout d'échelles. En 1967, une nouvelle expédition anglaise atteint le névé de -177 (dit "L'Araignée") et sonde la seconde partie de la verticale sur 215 m. Le fond est atteint en 1968 par une expédition militaire anglaise qui avait pris le relais des civils.

Ensuite, la cavité est tombée pratiquement dans l'oubli, puisqu'il faut attendre 1976 pour qu'ait lieu la seconde exploration. Elle est due à P. Sombarrier et F. Poggia qui sont les premiers à avoir descendu la Provatina en utilisant les méthodes alpines (les Anglais avaient eu recours à un treuil).

Maintenant, le gouffre est visité relativement souvent (Américains en 1979, Tchèques et Spéléo-Club des Causses, France, en 1978).

- DESCRIPTION - Le gouffre s'ouvre par un vaste porche de 8 m de haut sur 10 de large dans une barre rocheuse qui donne sur un puits de plus de 25 m de diamètre. Sur la droite de l'entrée, une vire étroite permet de s'avancer vers l'intérieur du puits et de descendre ainsi en plein vide la première partie, absolument verticale sur 165 m environ. On prend pied alors sur un névé en forte pente le long duquel on descend et, à la cote -177 environ, on surplombe la seconde partie du puits, verticale sur 215 m. (Lors de notre visite, ce second tronçon était légèrement arrosé par l'eau de fonte du névé). La base du puits est une vaste salle de 20 m de large sur 50 de long environ, dont le sol de petits éboulis est parsemé de débris métalliques divers, reliques des premières expéditions lourdes qui se sont attaquées au gouffre. C'est ainsi qu'on y trouve entre autres choses la carcasse et le tambour d'un gros treuil qui, après avoir servi à descendre des hommes au fond, y est descendu à son tour sans espoir de revoir le jour.- Un étroit passage, entre la paroi et un éboulis assez instable, permet de descendre jusqu'à -405 environ.

La verticale, dont la profondeur donnée est de 392 mètres, ne semble pas surcotée comme l'affirment les Américains qui ont trouvé 376 m en 1976.

Le gouffre de Provatina est la quatrième cavité grecque pour la profondeur, après les gouffres Epos 2 (-450) et Epos I (-443), situés également sur le plateau de l'Astraka, et le gouffre Propantes (-418).

- GEOLOGIE - Voir l'article traduit d'après A.C. Waltham, sur la géologie du plateau de l'Astraka (2ème partie) à paraître dans le N° 6 de "L'Echo des

GOUFFRE DE PROVATINA

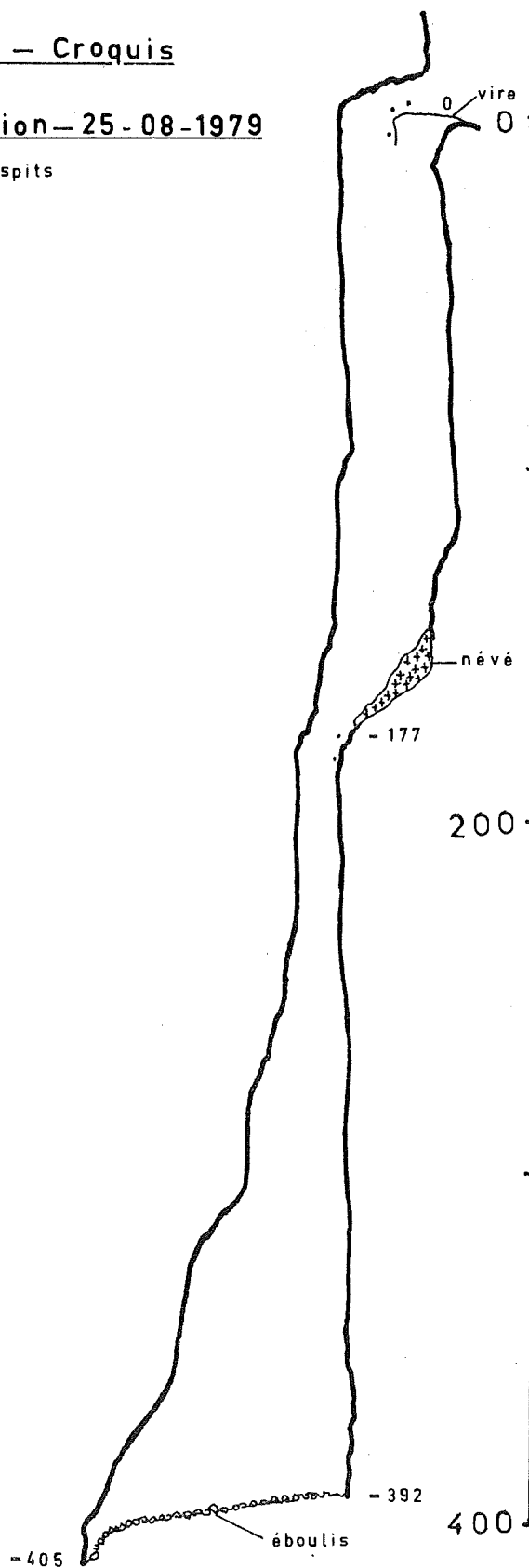
S.S.P. — Croquis

d'exploration — 25 - 08 - 1979

spits

Plateau d'Astraka

IOANNINA - (Grèce)



Ténèbres".

- HYDROLOGIE -

Le jet de 215 mètres était assez arrosé par l'eau de fonte du névé et les infiltrations dues aux pluies d'orages. A la base du puits, l'eau se rassemble en un petit lac peu profond qui se perd par infiltration à travers l'éboulis.

- TOPOGRAPHIE -

Croquis d'exploration Société Spéléologique du Plantaurel. (25 août 1979). Les cotes données semblent exactes, toutefois nous n'avons pas mesuré les verticales avec précision.

- BIBLIOGRAPHIE -

- Judson (D) - 1973 - Ghar Parau - Cassel, London, p. 21-24.
- Mercer (D.C) et Woodford (T) - 1965 - Cambridge Caving Club University expedition to the Pindus Mountains, Greece 1962 - Journal of the Cambridge University Caving Club - Avril 1965 - I(2), p. 4-8.
- Mercer (D.C)- 1963 - The karst of the Pindus Mountains - Kendal Caving Club Journal - p. 7-10.
- Eyre (J) - 1966 - Provetina, a pot-hole in North West Greece - Cave Research Group Newsletter , décembre 1966, N° 104, p. 10-13.
- Eyre (J) - 1967 - The Abyss of Provatina - août 1967 - Cave Research Group Newsletter , décembre 1967, N° 109, p. 9-14.
- Pickstone (C) - 1968 - Provatina Abyss 1967 - Wessex Cave Club Journal, août 1968 , 10(118), p. 109, 121 et 126.
- Waltham, (A.C)- 1970 - Karstlands of Ioannina - British Speleological Association Journal , N° 45.
- Courbon, (P) - 1972 - Atlas des Grands Gouffres du Monde, p. 29.
- Poggia (F) et Sombardier (P) - 1977 - Le grand puits de la Provatina - Spelunca, 1977, N° 4, p. 157-158.
- Waltham (A.C)- Mars 1978 - The caves and karst of Astraka, Greece - British Cave Research Association, bulletin - Vol 5, N° 1, p. 1-12.
- XXX - 1979 - Le gouffre de Provatina - Bulletin du Spéléo-Club des Causses.
- Courbon (P) - 1979 - Atlas des Grands Gouffres du Monde , p. 15-16.

- FICHE D'EQUIPEMENT -

cote	verticale	cordes	amarrages et observations
0	vire	20 m	I spit + I piton sur une dalle I piton au début de la traversée Gros anneau des Anglais
0 -I65	P I65 névé en pente	} 200 m	I spit au départ 2 spits à -6 I piton Relier la corde à celle de la traversée
-I77	P 215	200 m + 30 m	I spit + I gros spit à 1 m sur la gauche + I spit à -5

Ph. Géraud

-Fiche de cavité-

LE GOUFFRE DES VIRES

- SITUATION - Le gouffre des Vires s'ouvre sur la bordure nord-ouest du Plateau d'Astraka, dans la province de Ioannina, en Grèce. On y accède à partir du village de Papignon-le-Haut (prononcé "Papingo"), par le sentier qui monte sur le plateau. Arrivés au pied des falaises, il faut traverser sur la droite; la cavité se trouve dans le canyon situé à droite de celui qui descend du gouffre de Provatina, sur une vire étroite qui court à environ 50 mètres au-dessus du pied des falaises. On l'atteint par une courte escalade rocheuse et une remontée le long d'une vire herbeuse assez glissante. L'entrée, située sur le flanc d'un petit cirque, n'est visible que lorsqu'on a déjà pénétré dans ce dernier, ce qui fait qu'elle n'avait jamais été aperçue. Même les habitants de Papignon ignoraient l'existence de cette cavité, qui n'a donc pas de nom local. (Voir carte p. 67)

- HISTORIQUE - Le gouffre des Vires a été découvert le premier jour du camp, soit le 24 août 1979, par P. Dumortier, J. Fonquernie et J. Géraud qui cherchaient l'entrée du gouffre de Provatina. Le lendemain, P. Dumortier, J. Géraud et J.J. Roudière descendaient jusqu'à -100 environ et s'arrêtaient faute de matériel, au milieu d'un puits important. Le 29, une nouvelle équipe de 4 continue l'exploration; elle descend le deuxième puits en totalité et atteint le terminus à -230. Le 30 août, le gouffre est topographié et déséquipé.

- DESCRIPTION - L'entrée qui s'ouvre en falaise ne mesure pas moins de 8 m de large sur 15 de hauteur. Elle donne directement sur un beau puits vertical de 56 m dont la section est de 8m x 25. Sa base est en partie occupée par un névé assez épais. Après avoir remonté une grosse butte de guano (formée par les déjections des dizaines de corneilles qui nichent dans la paroi du puits), on domine une pente de quelques mètres qui aboutit dans une petite salle ronde où une courte galerie en pente descend en direction de la base du P 56. Dans un coin, un petit orifice agrandi par désobstruction permet d'arriver au sommet d'un puits de 152 m; il n'est pas absolument vertical et est coupé de nombreux petits paliers souvent encombrés de pierraille instable; il a donc dû être fractionné en 12 tronçons pour éviter les frottements. A la base du puits (-218), on atterrit dans une salle inclinée au sol d'éboulis qui marque le terminus du gouffre à -230.

A 6 m sous le départ du P 152, un pendule permet d'atteindre un méandre. Deux verticales de 11 et 5 m amènent dans une petite salle d'où part une fissure impénétrable.

Développement total (vertical + horizontal) : 300 m.

- TOPOGRAPHIE - Société Spéléologique du Plantaurel - Ph. Géraud, 29 et 30 août 1979 .- Compas Chaix et Topofil Vulcain.

Avec ses 230 m de profondeur, le gouffre des Vires est actuellement la 9ème cavité grecque.

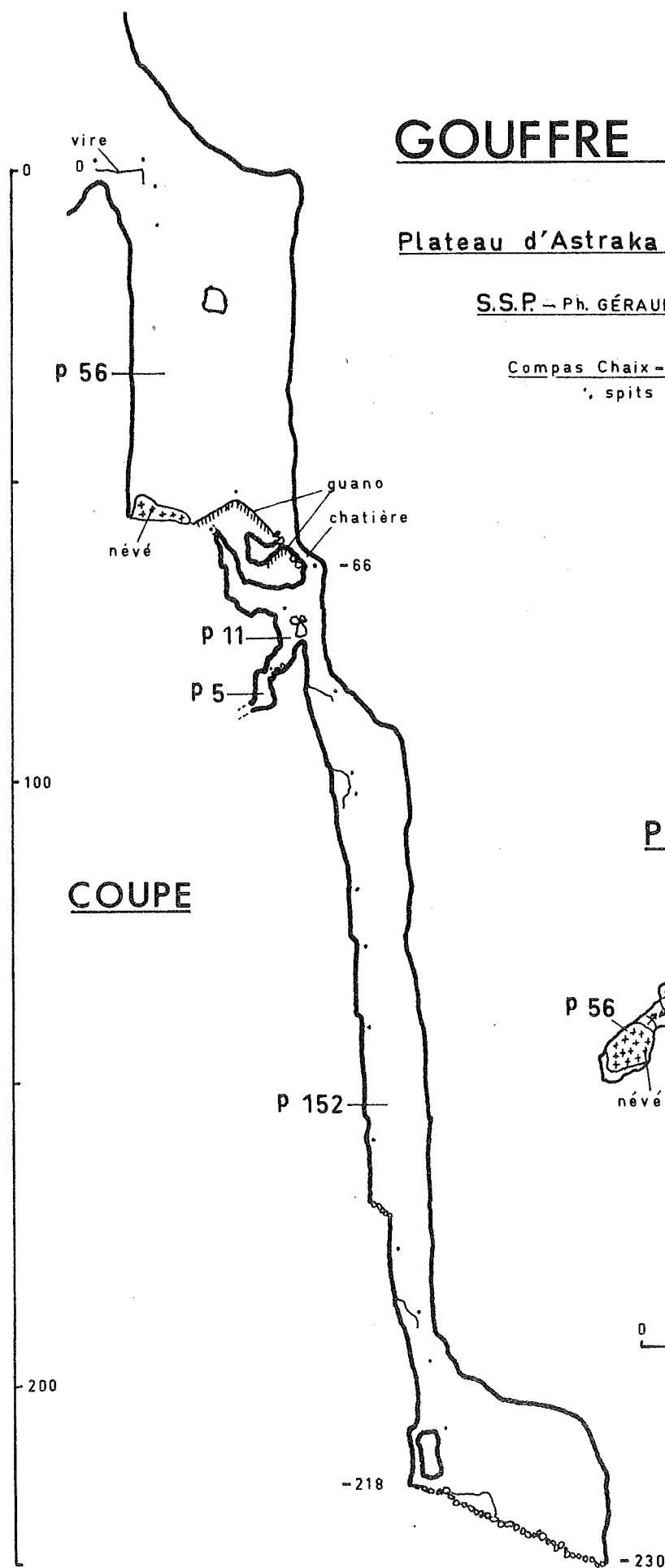
- GEOLOGIE - Voir la traduction de l'article de A.C. Waltham, sur la géologie

GOUFFRE DES VIRES

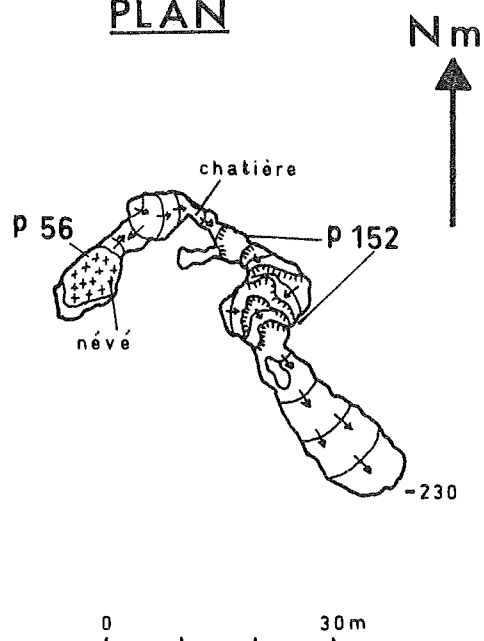
Plateau d'Astraka - IOANNINA (Grèce)

S.S.P. - Ph. GÉRAUD - 28 & 29 - 08-1979

Compas Chaix - Topofil Vulcain
' spits



PLAN



du plateau de l'Astraka (2ème partie, à paraître dans le N° 6 de "L'Echo des Ténèbres").

- HYDROLOGIE - Seuls quelques ruissellements ont été remarqués dans la cavité; ils provenaient d'une part de la fonte du névé de -56, d'autre part des infiltrations des eaux de pluie tombée lors des orages qui ont éclaté sur le plateau au cours de notre séjour.

- FICHE D' EQUIPEMENT -

cote	verticale	corde	amarrages	observations
0	vire P 56	75 m	I piton + I spit I spit à -4 I piton à -10	
-54 -63	pente de guano chatière	25 m	I spit I spit	
-66	P I52	200 m	I spit au départ I spit à -20 I spit à -33 I spit à -36 I spit à -53 I spit à -62 I spit à -75 I spit à -93 I spit à -III I spit à -I2I I spit à -I30 I spit à -I4I	relier la corde à celle du puits précédent pendule de 4 m dans la diaclase traverser de 4 m sur la droite sur une vire étroite
-73	P II P 5	22 m	I spit I spit	penduler de 4m à -7 dans le P I52 pour atteindre le départ du puits

Ph. Géraud

COMPLAINTE POUR UNE GUZZI

SUR LA ROUTE DE GRÈCE

Lorsque cette nuit-là le moteur pour la première fois vrombit,
Personne ne croyait que ça allait durer :
Trois mille kilomètres sur un engin pourri,
C'est plus qu'on ne peut espérer.

Pourtant ce fut la Honda qui la première cassa,
Et dès le matin à Salon de Provence un fusible péta;
Mais très vite la pendule fut remise à l'heure,
Car en Italie, Guzzi cassa le câble d'accélérateur!

Puis débuta l'autoroute, et de justesse
Gérard put passer la cinquième vitesse.
Et c'est sans autre ennui
Que nous atteignîmes la Yougoslavie.

Le temps de changer les lires en dinars
Et nous étions de nouveau en retard.
En rattrapant les heures envolées,
C'est nous qui nous sommes paumés!

Il fallut attendre le lendemain matin
Pour retrouver le bon chemin,
Et après bien des kilomètres de ballade,
Nous sommes enfin entrés à Belgrade.

Nous tenions de nouveau fermement la barre,
Mais, comme pour interrompre le rêve,
Ce fut alors au tour du phare
Qui d'un coup sec se mit en grève.

Le Dzibe dut replonger la tête dans la caisse à outils
Et les mains jusqu'aux coudes dans le cambouis.
Alors que le moral avait chu au plus bas,
Le phare brusquement se ralluma!

Et puis voilà la Grèce sans autres incidents.
Bien sûr la Guzzi tombait de temps en temps,
Mais nous y étions tellement habitués
Que cela motivait rarement un arrêt.

Nous pensions arriver à Papigon avant la nuit,
Mais hélas aux environs de midi,
Une fois de plus la maudite bécane
Nous fit profiter d'une nouvelle panne!

Pour le Dzibe, c'en fut trop...
Cette fois, en longueur la réparation traînait
Et la moto restait en pièces détachées.
Heureusement, c'était en face d'un bistrot...

Et enfin à la nuit tombée
A Papigon nous nous sommes pointés.
Au milieu du village en sommeil
Les moteurs ont craché leurs décibels.

Tous les habitants sont sortis sur la route
Pour voir passer cette étrange troupe.
Les motards, sûrement pour faire les malins,
Dans un ensemble parfait s'étalèrent sur le chemin!

Et le lendemain quand nous nous sommes réveillés,
Nous avons admiré un spectacle imprévu :
Tout là-haut les falaises ensoleillées,
Mais surtout à leur pied la moto corrompue.

Pourtant, ami, si un jour tu vas à Papigon,
Nous tous, rescapés de l'expé, te l'affirmons :
Les morceaux de ferraille que tu verras épars
Ne sont pas les restes de la moto de Gérard...

P. Dumortier

DIFFUSION DE CE BULLETIN

Outre les membres de la Société Spéléologique du Plantaurel, ont reçu ce bulletin gracieusement ou à titre d'échange les organismes et personnes ci-dessous :

- Fédération Française de Spéléologie (Paris)
- Comité Régional du Languedoc-Roussillon (P. Durepaire, Délégué Régional)
- Comité Régional de Midi-Pyrénées (L. Gratté, Délégué Régional)
- Comités Départementaux de l'Aude et de l'Ariège
- Monsieur le Président du Conseil Général de l'Aude
- Direction Départementale de la Jeunesse et des Sports de l'Aude
- Municipalités de Ste Colombe sur l'Hers (Aude) et de Bélesta (Ariège)
- M. Montagné, Conseiller général de Chalabre (Aude)
- M. Bayle, Conseiller général de Belcaire (Aude)
- MM. Christophe Bès et Jean Guiraud (Spéléo-Club de l'Aude)
- Dr Anthony C. Waltham - Nottingham (Royaume-Uni)
- M. et Mme Louis Laffont - Bélesta (Ariège)
- Spéléo-Club de Villeurbane
- T. et A. Oldham - Dyfed (Royaume-Uni)
- Comité Espeleologic del País Valencia (Espagne)
- Centre Excursionista de Terrassa (Espagne)
- Spéléo-Club Lasallien - Nîmes (Gard)

25 octobre 1979

-Etude géologique-

1. LE KARST DE L'ASTRAKA

Nous devons ce très intéressant article au Dr Anthony C. Waltham, géologue, professeur à l'Institut de Technologie "Trent Polytechnic", à Nottingham (Royaume-Uni). Ecrite en décembre 1977, après les expéditions britanniques de 1969 et 1976, cette étude a paru en mars 1978 dans le périodique de la British Cave Research Association (vol. 5, N° 1, pages 1 à 12). Le Dr A.C. Waltham nous a très aimablement autorisé à la traduire et à la publier dans notre bulletin; elle a été simplement complétée à la lumière des découvertes effectuées par l'expédition britannique et la nôtre (août-septembre 1979) et amputée çà et là de quelques détails secondaires. Nous remercions très sincèrement le Dr Waltham de sa gentillesse, ainsi que de l'aide qu'il nous a apportée. (Note du Traducteur)

INTRODUCTION

La montagne et le plateau de l'Astraka, au nord-ouest de la Grèce, constituent un glacio-karst spectaculaire et peu visité, entaillé par la gorge de la rivière Vicos. Les plus profonds des nombreux puits sont les gouffres Epos I et II, Provatina, Tripa Legeri et Tripa tis Nifis. Les détails morphologiques des gorges, des puits, des champs de lapiaz et des modelés post-glaciaires posent des problèmes qui ne sont pas encore complètement résolus, bien que leur évidence suggère la double possibilité de mouvements telluriques récents et d'un développement du karst par l'eau de fonte glaciaire.

La montagne de l'Astraka s'élève jusqu'à une altitude de 2.397m, près de la frontière avec l'Albanie et à 65 km de la côte adriatique. C'est un massif faillé et exhaussé qui se projette vers l'ouest à partir de l'escarpement principal des montagnes de Tymfi, qui s'élèvent elles-mêmes jusqu'à 2.457 m. Au-dessous du front d'escarpement, à l'est de Tymfi, se trouve la rivière Aóos, tandis que la Vicos entaille l'extrémité ouest de l'Astraka. Elles constituent le niveau de base pour le relief local, juste supérieur à 1.800m, entièrement situé dans un calcaire caverneux massif.

Du point de vue du paysage, l'Astraka est magnifique. A l'ouest et au sud, le calcaire horizontal forme un plateau entaillé par la gorge de la Vicos, profonde de 900 m, dont plus de la moitié en falaises verticales. Au nord, il y a un escarpement de faille massif. Le côté Est est plus complexe, avec les calcaires plissés qui s'élèvent jusqu'au Tymfi et plongent vers les villages autour de Tsepelovon. Les falaises un peu moins hostiles le long du flanc Sud donnent accès à l'unique village, Vradeton, qui se situe réellement sur le massif de l'Astraka. Ce côté est également la route d'approche utilisée par la poignée de bergers et leurs moutons qui sont normalement les seuls occupants des montagnes pendant le long été brûlant. La campagne est sauvage et vierge, et il est surprenant de constater que peu de spéléologues ont jamais goûté à ses joies.

Malheureusement, le potentiel absolu de profondeur n'a pas encore été atteint dans les cavités de l'Astraka. Mais les deux cavités les plus profondes de la Grèce, et l'un des puits les plus profonds du monde, sont tous trois situés sur cette seule montagne, sans parler des douzaines d'autres trous

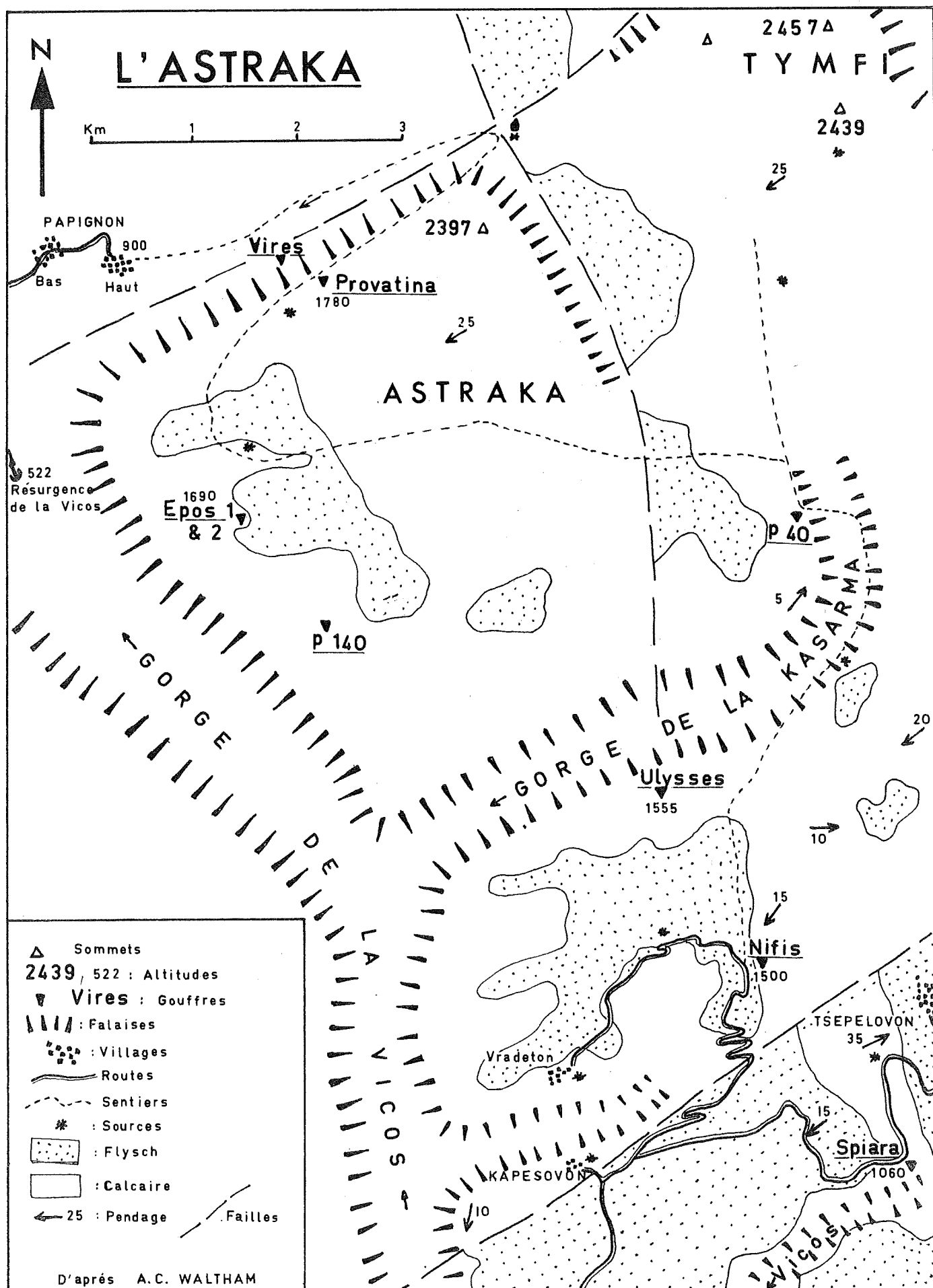
descendus ou simplement vus. On n'a ni exploré ni même découvert toutes les fissures de ce karst splendide - il reste encore la possibilité du grand trou. En effet, jusqu'ici, aucune des cavités connues n'a un grand développement horizontal, et aucune n'a recoupé un quelconque système de collecteur. Le principal objectif est la Vicos : pendant 5 mois de l'année, le cours entier de la rivière s'enfouit en amont de Kipi et passe sous l'Astraka pour émerger à la source à l'extrémité nord des gorges (voir carte p.). Le parcours souterrain de la rivière est à plus de 900 mètres sous les avens du plateau; il est impénétrable aux deux extrémités et reste totalement inexploré.

HISTORIQUE DES EXPLORATIONS

L'intérêt pour l'Astraka s'est développé en 1962, lorsque les bergers aiguillèrent un groupe de spéléos britanniques vers l'entrée de la Provatina, qui était de toute évidence un trou très profond. Des expéditions britanniques le visitèrent en 1966-67-68 et atteignirent finalement le fond, déclarant une profondeur d'environ 390 m; c'était alors la verticale la plus profonde du monde. En vagabondant çà et là, des membres individuels de ces expéditions découvrirent les entrées du gouffre Epos I et de Tripa tis Nifis. En 1969, une expédition britannique dirigée par Pete Livesey explora l'Epos I, s'appropriant ainsi le record grec de profondeur, aujourd'hui détrôné par Epos 2 (Waltham, 1970). Ils descendirent aussi le premier puits de Tripa tis Nifis, alors connu sous le nom de "Trou de la femme mariée". Une petite expédition britannique en 1970 explora Tsepelovon Spiara et un certain nombre de puits plus petits dans la même zone (Bulletin, 1970).

En 1973 arrivèrent les Américains. Ils descendirent Epos I et Provatina à la corde et prospectèrent aussi la plupart des puits sur le plateau entre l'Astraka et la gorge de la Vicos. Leur découverte la plus profonde fut un gouffre de 129m dont l'orifice avait été trouvé par Livesey en 1968. Deux ans plus tard, en 1975, une mini-expédition Bristol-Australie utilisa la nouvelle route de Vradeton pour accéder plus facilement à l'extrémité sud du massif calcaire. Elle explora le gouffre Ulysse, descendit un peu plus bas dans Tripa tis Nifis, et souleva l'intérêt en trouvant un trou "dans lequel les cailloux mettaient 8 secondes pour tomber". Aussi l'année 1976 vit-elle une expédition britannique encore plus petite dans cette zone. Elle topographia l'Ulysse, atteignit le fond de Tripa tis Nifis à -285 et s'aperçut que "le trou des 8 secondes" ne faisait que 60m (Tripa Kranoula); une fouille plus approfondie de la zone entre Tymfi et Astraka ne révéla pas d'autres grands gouffres. Finalement, les Américains revinrent en 1977, sous la direction de Wil Howie. Ils topographièrent la Provatina, trouvant la profondeur de 381m, et agrandirent la fissure au fond de Tripa tis Nifis qu'ils approfondirent un peu. En outre, ils explorèrent des dizaines d'autres puits moins importants, et parmi eux, Tripa Oedipe (-132) près de Vradeton, et Gailotripa, puits unique de 153m, sur le flanc ouest des gorges de la Vicos, près de Elefotopas.

Outre les expéditions citées ci-dessus, il y a eu d'autres visites par des spéléos britanniques, français, grecs et tchécoslovaques, qui cependant n'ont eu pour résultats que des découvertes mineures. La situation actuelle sur l'Astraka se résume donc au fait que cette région contient 7 des 9 cavités les plus profondes de Grèce. 6 ont été explorées par des spéléos britanniques et une par des Français (S. S. Plantaurel); les dizaines d'autres trous plus petits et néanmoins très beaux ont été presque tous explorés par les Américains qui ont consacré beaucoup plus de temps à prospecter le massif. Toute expédition future devra donc avoir un peu de chance pour faire une découverte



majeure; mais c'est un grand karst, le potentiel existe et, en cas d'échec, le paysage est fabuleux.

LES GRANDS GOUFFRES

Actuellement arrive à la première place le gouffre Epos 2 (-450m), record de Grèce, et à la troisième ou quatrième (selon la profondeur attribuée à Provatina), le gouffre Tripa Legeri (-386m), tous deux explorés par l'expédition britannique de septembre 1979 et sur lesquels nous manquons de précisions. En sixième position on trouve le gouffre des Vires (-230m) découvert et exploré par la S.S. Plantaurel, également en septembre 1979. (N.d.T.)

- LE GOUFFRE EPOS I - Il fut découvert et partiellement descendu en 1968 par Pete Livesey, puis complètement exploré et topographié par son expédition en 1969. Son orifice se trouve au confluent de 5 ravins qui descendent sur des pentes de schistes argileux et alimentent un bassin fermé au sol de calcaire. C'est une situation splendide, sur le bord interne des masses calcaires qui s'étendent jusqu'à la lèvre des gorges de la Vicos, presque directement au-dessus de la résurgence qui coule à plus de 900 mètres plus bas.

L'Epos I est une simple série de puits vadoses formés à l'intersection presque perpendiculaire de deux systèmes majeurs de fractures. Les 30 premiers mètres de descente s'effectuent dans un couloir abrupt qui suit l'une de ces fractures jusqu'à ce que, juste au-delà du point extrême de la lumière du jour, on atteigne le premier grand puits. Celui-ci a 132m de profondeur, contre paroi jusqu'à la corniche de la Chaire, puis 68m en plein vide jusqu'à la base. A quelques mètres de là débute le deuxième puits de 162m. Le passage évident est une verticale de 120m jusqu'à un palier, mais un petit trou adjacent offre un autre itinéraire qui aboutit au même endroit grâce à une série de 4 puits et relais. De la base du deuxième puits, quelques mètres de canyon abrupt dans un calcaire propre et blanc offrent de grands espoirs, mais mènent seulement à la lèvre du puits terminal de 91,5 m. Celui-ci s'achève au milieu d'un lac profond, non sondé, où les parois du puits s'enfoncent verticalement. C'est une fin spectaculaire à la cavité, qui est encore avec 436 m la seconde de Grèce en profondeur.

- LA PROVETINA - Elle s'ouvre sous forme d'un trou béant dans la paroi d'un ravin près du sommet de l'énorme falaise qui domine Papignon, à l'extrémité nord de l'Astraka. Elle a été partiellement explorée par Jim Eyre et d'autres en 1966-67, et une expédition britannique a atteint le fond en 1968. Elle s'est formée à l'intersection de deux fractures et paraît être un puits isolé mais très vaste dont le sommet a été entaillé par le ravin de surface; il y a encore une voûte au-dessus d'une partie de l'entrée. Il n'est pas certain que ce gouffre ait jamais englouti un gros cours d'eau, car il peut très bien avoir été formé entièrement sous terre par les eaux d'infiltration et de ruissellement, avant d'avoir été ouvert par la ravine. La première verticale a 158 m de profondeur, dans un puits cylindrique magnifique, jusqu'à la pente de neige dite "L'Araignée". A partir de là, une chute de 211 m dans le vide amène à un fond de gravier et de blocs sans espoir de continuation. Avec ses 383 m (ou 392?) la Provetina n'est plus la verticale la plus profonde du monde, et on peut même prétendre qu'elle est en réalité formée de deux puits; mais elle fournit encore l'un des plus beaux voyages verticaux du monde souterrain.

- TRIPA TIS NIFIS - Fut traduit approximativement par "Trou de la

Femme Mariée" lorsque des bergers l'indiquèrent à Jim Eyre en 1967 et lui parlèrent de la jeune mariée qui y était tombée "il y a 1.000 ans". Il descendit le premier puits en 1969, mais ensuite, chose incroyable, personne ne visita la cavité pendant six ans. Les Australiens descendirent un deuxième puits en 1975 mais s'arrêtèrent par manque de corde juste après le début du grand puits suivant. L'expédition "Astraka 1976" le descendit l'année d'après, mais fut arrêtée par une étroite fissure que les Américains contournèrent en 1977 seulement pour tomber sur une autre fente encore plus impossible. La cavité toute entière est formée dans deux failles parallèles et est une série de puits vadoses; cependant la masse stalagmitique au début du second suggère que celui-ci est beaucoup plus ancien que le puits d'entrée - il se peut qu'il y ait une ancienne entrée très haut dans la voûte. Le puits d'entrée fait 180 m, d'abord dans le vide au centre d'un cylindre parfait jusqu'à une grande corniche, puis le long de l'extrémité d'une vaste diacalse. Avec une pente de 10%, cette diacalse amène à une escalade d'un blocage stalagmitique et ensuite au puits terminal (92 m) à fond de galets, avec une unique étroite fissure. Celle-ci donne accès à une petite salle, et une autre étroiture encore plus exigüe, agrandie (15 cm d'après la topo), débouche dans une autre salle plus petite au sol de rocher qui marque la fin, à -294 m.

- TSEPELOVON SPIARA - Elle fut découverte à quelques mètres de la route qui mène au village de Tsepelovon, en 1970, par le Groupe Spéléologique de Westminster. L'entrée, entourée d'arbres, est peu encourageante, mais est suivie d'une galerie de quelques mètres qui mène à la première verticale de 99 m. Le gouffre est dans l'ensemble constitué par un seul puits vadosé de près de 195 m de profondeur, et la première verticale se termine sur un palier couvert d'un méchant éboulis; elle est suivie de trois autres verticales plus courtes entrecoupées de paliers à éboulis. Au pied du puits principal, deux courtes verticales amènent à un bouchon de blocs bien propre, à -222 m de profondeur.

- LE GOUFFRE ULYSSE - C'est la seule cavité découverte jusqu'à présent sur l'Astraka qui possède un développement horizontal assez important. Trouvée par les Australiens en 1976, elle occupe un emplacement évident drainant une dépression fermée sur le flanc sud des gorges de la Kasar-ma. Elle a 372 m de développement, avec 7 courtes verticales qui lui donnent une profondeur de 150 m exactement. Il n'y a aucune trace de développement phréatique précoce, car c'est un simple canyon vadosé dépourvu de toute arrivée sauf par quelques cheminées. A la façon classique, il serpente dans la direction générale de la pente de surface, avec une verticale à chacune d'une série de failles secondaires, jusqu'à ce qu'il atteigne une faille majeure qu'il suit en descendant jusqu'à la salle terminale et un bouchon de boue. Des cascades et stalactites de glace ornent la première section de galerie et ajoutent encore plus de variété à ce qui est de toute façon un agréable petit système; il est simplement malheureux que le bouchon de boue termine prématurément une cavité à la situation très prometteuse.

Les cinq systèmes ci-dessus sont seulement les principaux de ceux explorés ou topographiés par les divers groupes de spéléologues britanniques. Ne sont pas décrits ici les nombreux autres puits, explorés pour la plupart par les Américains et moins profonds que l'Ulysse, à l'exception de Gailotripa (voir plus bas). En été, aucun des gouffres n'avale de cours d'eau. Après un fort orage, on peut trouver quelques embruns dans les verticales de Epos I, et la deuxième partie du puits de Provetina est quelquefois humide par suite des eaux de fonte de "L'Araignée". Tripa tis Nifis est absolument sèche et l'Ulysse n'a que son unique bassin permanent et profond. On n'a jusqu'ici visité ces cavités qu'en été et on ne sait donc que peu de chose sur leur hydro-

logie active. Cependant, l'Astraka porte normalement pendant l'hiver une couche de neige de 1,80 m ou davantage, jusqu'à l'altitude des villages, et il doit y avoir une importante période de fonte au printemps. L'Epos, la Nifis et l'Ulysse au moins doivent alors posséder des ruisseaux car ils offrent le drainage immédiat de zones assez étendues couvertes de schistes argileux. La plupart des trous plus petits situés sur les hautes pentes de l'Astraka et du Tymfi, et éloignés des limites des schistes argileux, sont obstrués pendant tout l'été par des bouchons de neige.

(A suivre)

Anthony C. Waltham (Traduction A. Cau)

-TECHNIQUE & MATERIEL-

LA PLAQUETTE A SPIT

ULTRA LEGERE (9 grammes) - PEU ENCOMBRANTE - ET PEU ONEREUSE

- GENERALITES -

- Cette plaquette a été conçue pour être utilisée avec des maillons rapides de 7 mm.
- Elle positionne le maillon perpendiculaire à la paroi. La cosse nylon et la boucle de corde sont donc parallèles à la paroi.
- Le poids de l'ensemble vis + plaquette + cosse est de 70 grammes (avec un maillon de 7 normal).
- Son prix de revient est de 0,70 F pièce, non compté le temps d'usinage qui est de 7 minutes par pièce, avec une personne au travail, ni le coût de l'outillage que tout bricoleur doit normalement posséder.

- DESCRIPTION ET FABRICATION -

Elle est taillée dans du méplat de 25 x 4 en duralumin à l'état T6 (le méplat est vendu par barre de 6 mètres d'un coût d'environ 75 F). Il est tronçonné en morceaux de 50 mm de long, puis les axes des deux percements sont pointés. Ensuite, pour permettre le pliage, les pièces sont portées un très court instant à la température de 400°, puis rapidement refroidies dans de l'eau à température ordinaire. Il faut savoir que si l'on chauffe trop ou trop longtemps, on risque de brûler le duralumin. Si l'alliage des pièces est brûlé, elles sont susceptibles de rompre sous des contraintes ridiculement faibles!

Le moyen de contrôle de la température est très simple. On fait préalablement sur chacune des faces de la pièce une marque au savon de Marseille; dès que l'une des deux marques devient noire brillante, on laisse immédiatement tomber la pièce dans un bac d'eau à température ordinaire. Le moyen de chauffe est un chalumeau à gaz à large flamme (pas de flamme avec dard pour éviter tous risques de brûlure).

-TECHNIQUE & MATERIEL-

LE DIABOLO

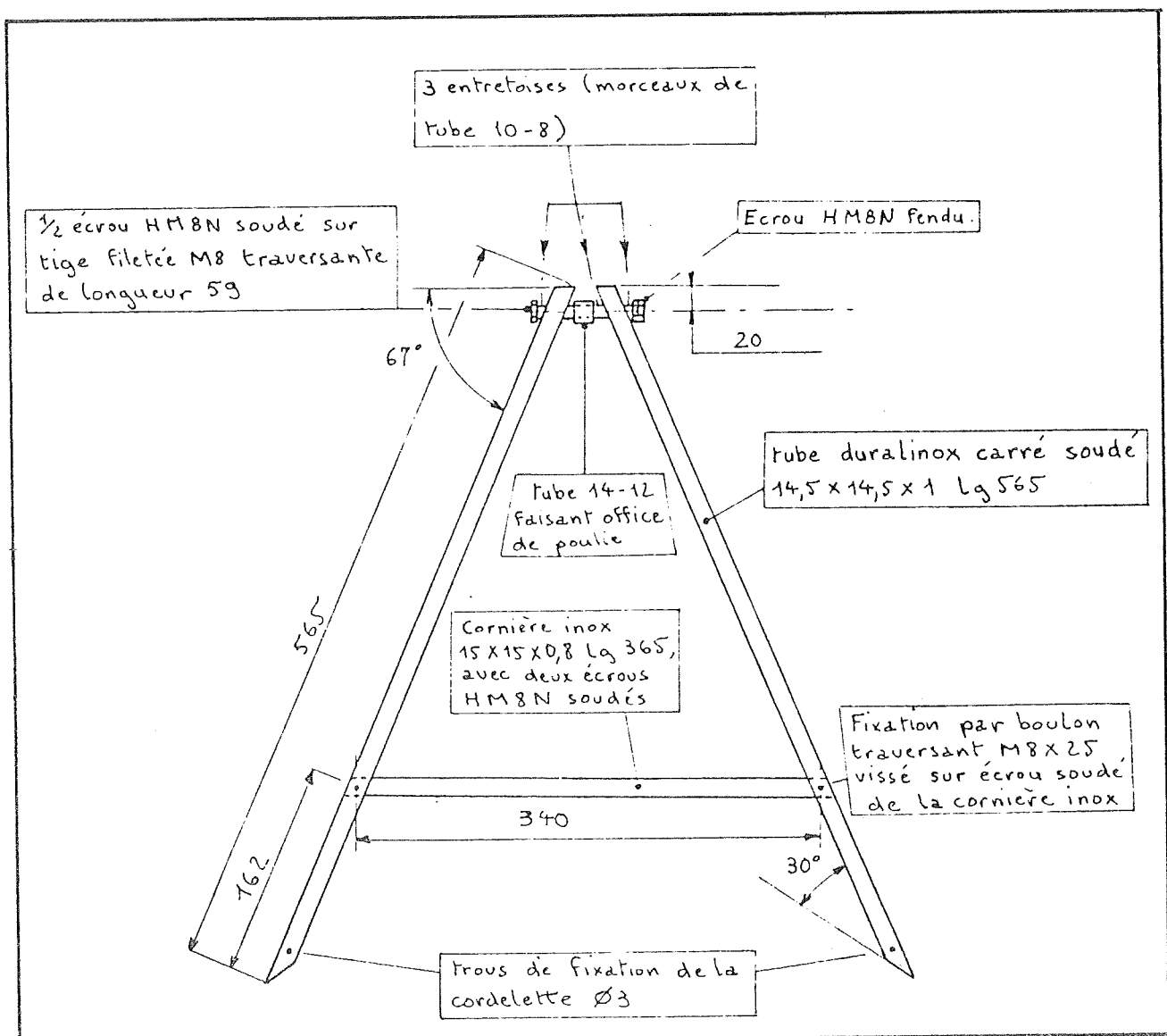
- GENERALITES -

Nous avons mis ce nouvel appareil au point à la demande de Monsieur J.L. Albouy (C.C.F.). Il permet d'éloigner la corde d'environ 50 cm de la paroi où il est en appui.

Son utilisation est prévue surtout pour la prospection (nombre de passages réduits), en vue d'un gain de temps et de poids. En effet, si nous économisons ainsi deux fractionnements par exemple, nous gagnons:

- le temps d'installation des deux fractionnements, moins 2 minutes (qui est le temps de mise en oeuvre du Diabolo)
- à longueur de corde utile, 62 grammes. Ce poids est calculé en tenant compte des longueurs de cordes immobilisées par les fractionnements, des deux mousquetons légers, plaquettes et vis auxquels on retranche le poids de l'appareil.

- DESSIN DE DEFINITION -



- PRINCIPALES CARACTERISTIQUES -

- La corde, s'appuyant sur une gorge de l'appareil, se dégage rapidement et sans perte de temps dès que nous arrivons à son niveau.

- Le Diabolo se fixe directement sur le spit ou le piton d'amarrage de la corde au moyen de 3 bouts de cordelette $\varnothing$ 3 mm.

- Son poids total est d'environ 290 grammes, et son encombrement, replié, est de 57 cm x 4,5 cm x 1,5 cm.

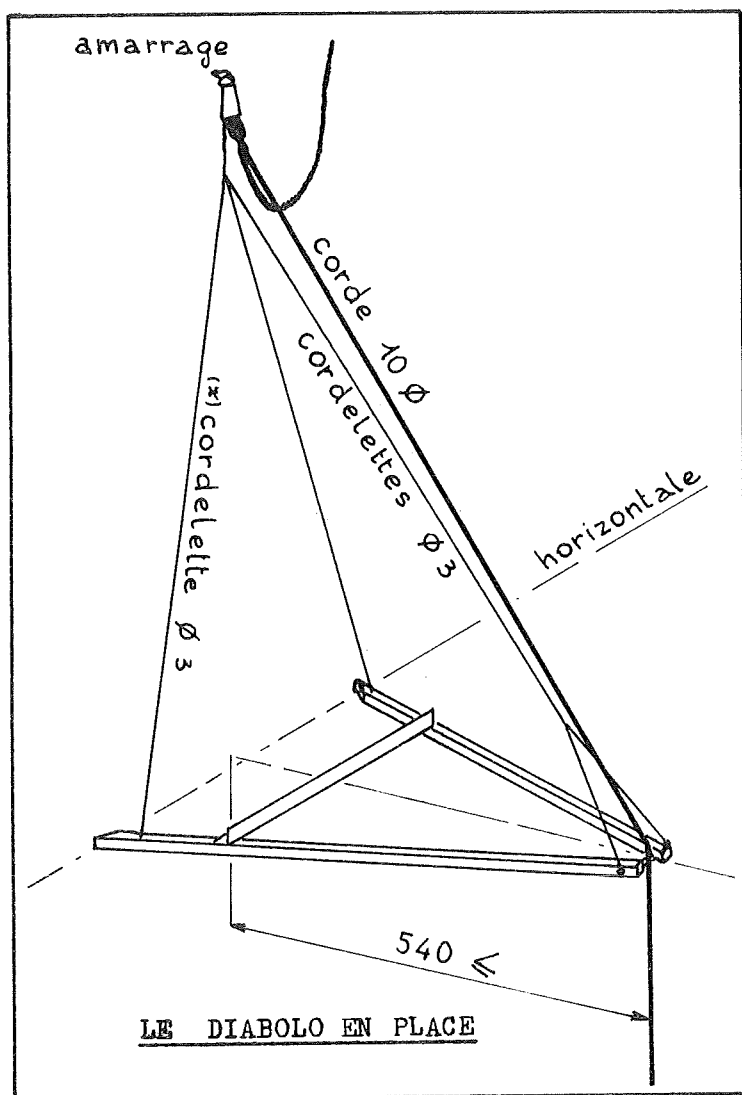
- Son prix de revient, non compté le temps d'usinage, est d'environ 30 Francs si on envisage d'avoir une fabrication en duralinox et acier inoxydable. Elle tombe à 18 Francs si on utilise le duralinox et l'acier courant.

- Sa conception très simple permet à n'importe quel bricoleur de le fabriquer sans le moindre problème.

- CONSEILS D'UTILISATION -

Malgré une utilisation non intensive à ce jour, nous nous permettons de donner quelques conseils.

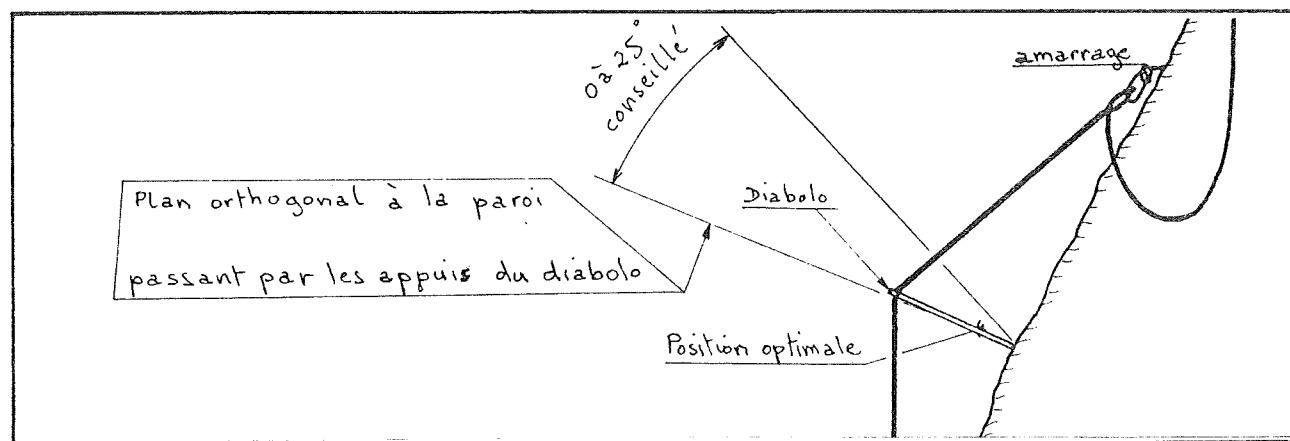
- Bien sûr, faire très attention, au cours de la remontée, à bien remettre la corde dans la gorge de l'appareil, et celui-ci en place, pour la



personne qui monte à la suite.

- Limiter l'amplitude des grands pendules transversaux pour ne pas faire basculer l'appareil vers la droite ou la gauche.

- Respecter une inclinaison correcte de l'appareil au cours de la mise en place (voir schéma ci-dessous).



Nous ne connaissons malheureusement pas les limites de résistance (statique et aux chocs) d'un tel appareil. Toute personne susceptible de les définir (à titre gracieux) est invitée à nous en faire part ou à se faire connaître. Toutefois, les calculs de conception laissent penser que la sécurité est suffisante. Et maintenant, bonne prospection!

J. Guiraud et P. Géa (Spéléo-Club de l'Aude)

-Chronique rétro-spéléo : HISTOIRE D'UN CLUB

-Chapitre 4-

C 'EST PARTI !

Eh oui, c'est parti, mon kiki, et ça ira loin! Mais n'anticipons pas, comme disait le loup en dévorant l'agneau des yeux, ça nous couperait l'appétit.

Le Spéléo-Club de Ste Colombe avait donc été fondé le 19 septembre 1947, trop tard pour étrenner sous terre son titre tout neuf, car à cette époque-là, la saison de spéléologie se limitait pour nous aux vacances d'été. Aussi, selon un scénario maintenant parfaitement rodé, juillet 1948 voit les membres éloignés de Ste Colombe rejoindre ceux qui y demeurent et y travaillent, mais le groupe des Sept n'est reconstitué au complet que le 26 juillet, lorsque je rentre de mon stage de 10 mois en Grande-Bretagne. Mon arrivée est attendue avec une impatience fébrile, non parce que ma présence est indispensable, mais parce que je rapporte dans mes bagages 120 mètres de bonne corde anglaise de 12 millimètres de diamètre! Quelle étrange idée, dira-t-on... Certes, la guerre était finie depuis 3 ans, mais certains produits étaient encore relativement rares, dont le chanvre; en outre, une corderie fonctionnait tout près du lieu de ma résidence et, à tort ou à raison, nous nous étions persuadés que nous obtiendrions en Angleterre davantage de facilités et de qualité, ainsi que de meilleures conditions financières, qu'en France. J'ai retrouvé dans nos archives la facture des établissements "John Lowe & Brothers", datée du 12 juin 1948, notre première facture, notre première grosse dépense : 7 livres et 5 shillings, soit au cours du change de l'époque, 3.625 francs, toujours anciens bien entendu. J'avais donc déclaré en douane les deux gros rouleaux de 60 mètres chacun, car vu leur poids et leur volume, il m'était difficile de les passer en contrebande. Les douaniers anglais les laissèrent sortir avec flegme et indifférence, mais quand leurs homologues français les découvrirent au fond de ma malle, il me fallut beaucoup de salive et de persuasion pour les convaincre que je ne voulais pas faire du marché noir, mais des échelles de corde : la spéléologie était encore alors une activité des plus confidentielles.

En attendant l'arrivée du trésor, les six autres n'étaient pas restés inactifs et avaient longuement réfléchi aux problèmes de la fabrication, mais dans l'abstrait, puisqu'il leur manquait le principal. Toutefois, ils étaient parvenus à éliminer les barreaux de bois, trop lourds, et qui, de plus, posaient le problème du tournage; ils les avaient remplacés par des tubes de duralumin, alliage beaucoup plus léger utilisé dans l'industrie aérienne, et G. Rives, le Toulousain, avait réussi à se procurer gratuitement à la S.N.C.A.S.E. une bonne quantité de chutes. Restait maintenant à résoudre l'ultime difficulté et la plus importante (car nous avions tout intérêt à faire du solide!), la fixation du barreau sur la corde. Nous n'avions évidemment aucune idée, aucun modèle, et c'est alors que, pour la première fois, allaient apparaître l'ingéniosité et l'habileté de certains membres du groupe. Après force cogitations, tâtonnements et disputes, nous mîmes au point un procédé inédit, non breveté S.G.D.G., qui avait l'avantage d'être à base de fil de cuivre de 2 mm de diamètre dont M. Gramont possédait tout un rouleau inutilisé et qu'il pouvait donc nous céder, gratis pro Deo. Bien que ce soit un peu compliqué, je vais révéler ce secret de fabrication aujourd'hui : qui sait, cela pourrait peut-être intéresser un amoureux peu fortuné et résolu à enlever l'objet de sa flamme en respectant les règles de l'art... Percer un premier trou distant de 3 mm de l'extrémité du barreau, puis un deuxième à un centimètre du précédent; régler l'écartement par un gabarit; détorer la corde (2 torons + 2 torons), l'ouvrir et y glisser le barreau

de telle façon que les deux torons de chaque côté soient exactement entre les deux trous; prendre un bout de fil de cuivre de 6 cm de long, le passer dans le trou intérieur, replier chaque extrémité par-dessus la corde, les enfiler dans le trou extérieur et les replier à l'intérieur du barreau. Simple comme bonjour. Bonne chance, Roméo!

Dès que le problème fut résolu, une nouvelle petite usine s'installa dans l'usine de peignes de M. Gramont et tout le monde se mit à l'ouvrage. D'abord, on scia les barreaux, à une longueur confortable, pas assez pour y poser les deux pieds, mais nettement plus qu'il n'en fallait pour un seul, erreur imputable à l'inexpérience et que nous corrigeâmes par la suite. Ensuite il fallait limer les bavures, scier les bouts de fil de cuivre, percer les trous et enfin monter l'échelle. C'était long, mais avec une judicieuse répartition des tâches, de l'habitude et surtout beaucoup de bonne volonté, nos 60 mètres d'échelle-maison furent bientôt terminés, sous forme de quatre éléments de 20, 15, 15 et 10 mètres, munis d'énormes cosses de fer elle-mêmes maintenues par d'impeccables épissures, spécialité de M. Gramont. Les barreaux étaient à l'écartement "normal" de 33 centimètres, parce que cela faisait 3 au mètre, donc c'était plus rapide pour la fabrication et plus facile pour mesurer ultérieurement la profondeur des puits. Je crois bien me rappeler que nous avions mal calculé la longueur après le dernier barreau, et une fois ajoutés les mousquetons rapides de raccord, (nous ne connaissions pas encore les maillons rapides italiens), l'espacement à la jonction de deux échelles avoisinait les 40 centimètres. Certes, à part un léger glissement sans conséquence de quelques barreaux, le matériel était fiable (le fabricant avait garanti une résistance approximative d'une tonne pour la corde), mais il offrait aussi plusieurs défauts dont nous ne nous apercevions qu'à l'usage : d'abord, il était très lourd et encombrant; ensuite, lever le genou de 33 centimètres à chaque barreau (et parfois de 40) obligeait tout le monde et surtout les moins grands à tirer exagérément sur les bras; enfin, à l'humidité, le chanvre durcit et a tendance à vriller. Mais pour le moment, tout allait bien : les quatre rouleaux étaient là, flambant neufs, artistement roulés et bien ficelés, vraiment impressionnants. Notre vœu de septembre 1947, posséder notre matériel, était réalisé.

Deux autres points, mineurs à nos yeux, sont rapidement réglés. Une prospection dans le village nous procure des casques de l'avant-dernière der-des-der, celle de I4-I8, un truc costaud et protecteur, mais qui fait son poids aussi. L'éclairage, lui, sera pour le moment seulement individuel : il se compose d'une simple lampe électrique, tenue entre les dents ou pendue autour du cou pour la descente et la montée aux échelles. Chose bizarre, en effet, nous ne nous sommes intéressés à l'éclairage frontal que plusieurs années plus tard. Pour ce qui concerne l'assurance, je parle ici de la corde, nous y avons pensé, c'est certain, car il en est fait mention dès les premiers comptes-rendus ("A l'assurance, Machin et Chose en surface, Truc à -25"), mais je ne sais plus quelle solution nous avons adoptée. Quant à l'autre assurance, celle en cas d'accident, l'idée qu'on put en prendre une ne nous avait même pas effleurés; sans doute pensions-nous que la corde excluait la police et que nous ne pouvions pas nous payer les deux en même temps.

Tous ces travaux et préparatifs nous mènent à la mi-août; maintenant tout est prêt, on va passer aux choses sérieuses, à la spéléologie. Nous n'avons pas à chercher un terrain d'action, il est tout trouvé et depuis longtemps. Nos 3 expéditions au gouffre des Corbeaux en 1946 et 1947 nous ont permis de connaître un coin de la magnifique forêt de sapins de Bélesta et de prendre contact avec quelques uns des hommes et des femmes qui y vivent une vie simple et rude. Parmi les tout premiers figurent M. Louis Laffont, originaire du Gélât, et sa femme Hélène, qui habitent avec leur fillette Aline âgée de 4 ans au sommet de la longue côte venant de Bélesta, dans une clairière de champs entourés de sombres sapins, à la Maison du Garde, une maisonnette solide mais sans confort, puisque elle ne possède ni eau courante, ni électricité. Garde-forestier particulier,

M. Laffont parcourt la forêt continuellement, en long, en large et en travers, à longues enjambées d'une lenteur trompeuse, et il la connaît mieux que sa poche. Des "caunhas" ("trous" en occitan ariégeois) il en a repéré, 10 ou 12 au moins, et avec sa gentillesse qui ne se démentira jamais à notre égard, il est tout disposé à nous y conduire. Effectivement, nous constaterons rapidement que cette zone est particulièrement riche en phénomènes karstiques et, en outre, qu'elle a été jusqu'alors presque totalement ignorée par les spéléologues. A part le gouffre des Corbeaux (exploré partiellement par E.A. Martel en 1909, puis plus complètement par le S.C. Aude et nous-mêmes en 1947) et le trou de la Maison du Garde ou de la Fontaine (où R. de Joly est descendu en 1930), tout reste à faire, et si on se fie aux deux seules cavités déjà connues, on peut tout espérer, et en particulier la découverte de la rivière souterraine de Fontestorbes, ce qui a été dès le début et reste encore aujourd'hui l'objectif premier de nos recherches dans ce secteur.

C'est donc décidé : le premier d'une longue série de camps d'été aura lieu à la Maison du Garde. Mais nous n'avons aucun matériel de campement individuel ou collectif : pas de tentes, pas de sacs de couchage, pas de matelas pneumatiques, et à 850 mètres d'altitude, même en été, les nuits sont fraîches sous les sapins, surtout quand il pleut, ce qui n'est pas rare. Alors M. Laffont nous tire d'embarras et nous offre pour dortoir et entrepôt la grange à foin attenante à la maison d'habitation. C'est là que, pendant deux mois d'août consécutifs, nous dormirons sur l'herbe sèche, protégés par une simple bâche, tous ensemble, bien alignés côte à côte, en compagnie des poules qui perchaient parmi nous et au-dessus de nous, avec les petits inconvénients que cela sous-entend. On se doute bien que cette situation n'a pas manqué de créer quelques incidents drôlatiques, dont certains feront peut-être l'objet d'une future "istòria vèrtadièra". En attendant, revenons à la spéléo. Les 14 et 15 août, J. Gramont, G. Rives, J. et S. Vacquié et un de leurs amis vont rendre visite à notre futur cantonnement. Ils en profitent pour faire un bout de descente dans le trou de la Maison du Garde. Ils atteignent sans difficulté un relais, sorte de niche à -25 environ, et là, l'ami dont c'est la première sortie sous terre, est pris d'un brusque accès de fièvre, peut-être mêlée de peur, car au-dessous d'eux le puits continue, noir et menaçant. Je ne faisais pas partie de cette expédition assez hasardeuse, et je ne sais pas au juste comment était équipé le gouffre, d'autant plus que les participants sont restés assez discrets et que le compte-rendu, particulièrement sobre, indique seulement : "Incident de la remontée de Jo".

Une chose est sûre, il fallait grimper quelques mètres à la corde lisse. Un membre du groupe (je ne citerai pas son nom, mais il se reconnaîtra s'il lit ces lignes) un audacieux, donc, propose de remonter le premier pour aider ensuite les autres; mais auparavant, désireux de mettre toutes les chances de son côté, il réclame, obtient et ingurgite toute la petite provision de sucre et de rhum qu'ils avaient emportée en cas de fatigue ou de coup dur. Il est regrettable qu'ils n'aient pas pensé aux épinards chers à Popeye... Gonflé à bloc, notre homme empoigne la corde et se hisse aisément en profitant des aspérités, mais très vite il atteint un bombement où la corde frotte sur quelques décimètres; tendue par le poids du grimpeur, elle fait corps avec la paroi et, malgré ses efforts, il ne peut la saisir. Il se laisse alors glisser jusqu'à la niche pour se reposer, avant d'effectuer une nouvelle tentative qui échoue également. Il est maintenant fatigué, les muscles noués, et les encouragements ou les railleries ont fait place à l'inquiétude dans le petit groupe. Heureusement, J. Gramont était là et allait renouveler l'exploit qui, en 1946, dans des conditions presque identiques, nous avait tirés d'affaire lors de la première et mémorable descente dans le gouffre des Corbeaux. Sans sucre ni alcool, grâce à sa force et à son adresse, dans un silence angoissé, il rejoint enfin la surface et aide ses camarades à sortir d'une situation pour le moins délicate. Spéléologues en herbe et visiteurs occasionnels, que cette anecdote vous incite à la réflexion et à la prudence.

Le 20 août, les mêmes remontent à la Maison du Garde à vélo pour préparer le camp et sont rejoints le lendemain par Mr. Gramont, ma femme et moi, qui arrivons en voiture (la fameuse Hotchkiss 13 ch transformée en camionnette) avec tout le matériel, mais sans trop d'ennuis, malgré le très mauvais état de la "route". 90 minutes plus tard, nous sommes tous réunis dans la doline autour du trou de la Maison du Garde, mais cette fois pour une exploration sérieuse et à la régulière. Mr. Gramont et l'ex-fiévreux assurent en surface, un autre ami est en relais à -25, et les quatre autres descendent jusqu'au fond. Le compte-rendu décrit brièvement la cavité, lui donne une profondeur maximale de 75m (en fait 73) dont une verticale d'entrée de 64 mètres (25 + 39), et ajoute simplement : "Fin de la remontée à 15 h, rendue pénible par le manque d'habitude des échelles". Effectivement, pour notre premier trou, nous n'avions pas choisi le plus facile, mais qui peut le plus peut le moins, comme l'assure le dicton populaire à juste raison.

Ici, je veux ouvrir une parenthèse qui a son importance. A nos yeux, la spéléologie était alors uniquement un sport, une activité physique spéciale, une espèce d'alpinisme à l'envers. Un alpiniste escalade un pic ou une paroi jusqu'au sommet et redescend, souvent d'ailleurs par une autre voie plus facile. Nous, nous allions au fond d'un aven ou d'une grotte et nous ressortions, par le même itinéraire; cela n'allait pas plus loin. Pendant longtemps, nous en sommes restés à cette vue simpliste, sans doute à cause de notre isolement, et en particulier, à part des croquis de puits, nous ne faisons pas de topographies, ce qui nous oblige depuis plusieurs années à refaire systématiquement les nombreuses cavités explorées à cette époque-là pour les topographier. Mais il faut tout de même souligner deux aspects positifs dans notre activité : d'une part, nous n'avons jamais surestimé les longueurs et les profondeurs, et on s'aperçoit aujourd'hui en vérifiant que les chiffres donnés il y a 30 ou 20 ans sont sensiblement exacts; d'autre part, dès le début, nous avons fait régulièrement les comptes-rendus de nos travaux, qui sont rapidement devenus étoffés et précis dans la description des cavités, leur situation, leur accès, nos informateurs, etc, et s'avèrent encore très utiles à l'occasion. C'est grâce à eux, aux livres de caisse, aux cahiers de réunions, aux archives diverses que l'on peut maintenant reconstituer avec exactitude l'histoire de notre club.

Revenons à notre camp d'août 1948 : il avait bien commencé et allait se poursuivre sur le même rythme. Le soir même, Mr. Laffont nous conduit à un trou bien connu des forestiers, mais où personne, paraît-il, n'est jamais descendu. C'est le trou du Vent (le premier d'une série), au lieu-dit "Le Pédrout" que nous explorons dès le lendemain matin. D'un orifice de 5m sur 3 sort effectivement un courant d'air sensible qui semble couler au ras du sol sur la pente herbeuse, comme un ruisseau de fraîcheur invisible. Une verticale de 14 m donne accès à une grotte de 400 mètres de long, avec à mi-parcours un deuxième puits de 25 m qui remonte à la surface (d'où le courant d'air). (1) Notre enthousiasme se donne alors libre cours, et pour plusieurs raisons. D'abord, la cavité était réellement vierge, et le plaisir de la découverte, qui est indubitablement l'un des moteurs de la spéléologie, aurait pu suffire seul à expliquer notre joie. Ensuite, à nos yeux de profanes, la grotte paraissait particulièrement bien ornée, avec de nombreuses concrétions diverses, toutes intactes. Disons cependant tout de suite que l'avenir nous décevra beaucoup dans ce domaine; d'une part, les cavités de la forêt de Bélesta sont presque toutes de type vertical et très pauvres en concrétions, et nous étions tombés du premier coup sur la seule grotte convenable; d'autre part, avec l'expérience et les moyens de comparer, nous devons nous résigner à admettre qu'au fond, elle n'a rien d'exceptionnel. Mais pour l'instant, nous la trouvons tout simplement merveilleuse et, pour couronner le tout, nous découvrons sur l'éboulis du puits d'entrée un crâne de cerf (animal qui a disparu de cette forêt depuis plus de 3 siècles), avec ses bois assez bien conservés, qui trône maintenant sur le mur

(1) La Grotte du Trou du Vent du Pédrout : L'Echo des Ténèbres N° 4, p. 46.

de notre local à matériel.

Que demander de plus? La joie et la bonne humeur règnent, malgré des conditions de campement des plus spâtiates. J'ai déjà parlé du dortoir, mais la cuisine ne valait pas mieux, bien au contraire. Mr. Laffont nous avait interdit, à juste titre, de faire du feu dans la grange, aussi les cuisinières (et ma femme en particulier, qui a occupé cette fonction capitale au cours de 15 ou 20 camps) étaient obligées d'officier en pleine nature, entre deux saillies de rocher, à mi-chemin entre la maison et la fontaine, avec des ustensiles insuffisants ou mal adaptés, sous la canicule ou dans la brume ou la pluie, et tout le monde mangeait debout ou assis par terre. Malgré tout, le riz (même brûlé) et les pommes de terre (même trop dures) descendaient sans difficultés, arrosés de grands coups de Château La Fontaine.

Toutefois, malgré l'arrivée d'un neuvième participant, A. Ségala accompagné de son chien MontCaup, les jours suivants n'apportent rien de notable : nous explorons deux ou trois "trauquets" sans intérêt, nous en commençons deux autres que nous appellerons "Rességas" (les scies, à cause de leurs lames de roche érodée et tranchante) et nous perdons du temps à agandir des chatières au burin ou à décolmater un boyau baptisé "Trou de Largil", ce qui est assez révélateur. Bref, le 26 août à 19h, tout est entassé dans la camionnette et nous redescendons à Ste Colombe, somme toute très satisfaits de notre première incursion dans cette forêt de Bélesta où, maintenant encore, nous découvrons de temps à autre une nouvelle cavité.

Le dernier mois des vacances (qui se terminaient alors le 30 septembre) est occupé par 5 ou 6 sorties dans le voisinage du village, car nous ne pouvions nous déplacer qu' à bicyclette. Deux ou trois ont pour objectif la grotte de l'Homme-Mort, aux Métairies-des-Bois, commune de Rivel, théâtre de notre toute première sortie spéléologique. Nous y explorons courageusement le "puits sans fond" à propos duquel on nous avait souvent mis en garde et qui était défendu par deux barres de bois en croix : le fond était sans doute revenu subrepticement et à l'insu de tous, car nous le découvrons après 12 m de descente, sous une flaque d'eau de 30 cm! Mais nous aurons du mal à la faire admettre aux gens, qui préfèrent continuer à croire à la légende et nous soupçonnent, comme toujours, d'avoir mal cherché ou de nous vanter. Puis, tout au fond du couloir supérieur, nous avons remarqué qu'un léger souffle se faisait sentir à travers un rideau stalagmitique. Nous l'attaquons au pic et au burin et, en deux heures, nous y pratiquons une ouverture rectangulaire juste suffisante pour un corps mince, et nous parcourons une galerie de 40 mètres, terminée par un puits d'effondrement où l'argile gluante finira par décourager nos tentatives ultérieures de décolmatage. Quelques jours plus tard, nous agrandirons la chatière proprement dite, mais le laminoir qui lui fait suite sur 2 ou 3 mètres est inattaquable et refroidit la plupart des visiteurs.

A la sortie de Rivel, côté Métairies-des-Bois, on nous indique le trou du Rec de Tiro-Mal-Temps. Comme son nom l'indique, du moins aux Occitans, il s'agit d'un trou d'où sort un ruisseau qui coule par mauvais temps, c'est-à-dire généralement en hiver ou après de fortes pluies prolongées. Après une première tentative d'exploration avortée, parce que nous ne disposions que d'allumettes souffrées qui faillirent nous asphyxier, nous atteignons le fond sans problèmes : 15 mètres de descente en pente, sous une voûte de moins d'un mètre de haut, terminée par une flaque d'eau immobile qui remplit un boyau horizontal impénétrable. Nous aurons sans doute l'occasion de reparler du Rec de Tiro-Mal-Temps, mais autant dire tout de suite que nous n'avons jamais pu dépasser le terminus 1948.

Notre première saison d'activités en tant que club s'achève, hélas, par un coup malheureux. Le 28 septembre, J. Gramont et moi décidons d'aller faire une visite à Fontcirgue ou Foncirgue, tout près de Labastide sur l'Hers où, nous a-t-on dit, une source sort d'une grôtte. 500 mètres en amont de la localité, un

pont permet de passer sur la rive droite de l'Her . Une promenade agréable bordée de platanes côté rivière et de bâtiments de l'autre suit le cours d'eau sur une centaine de mètres. Tout au bout s'élèvent deux petits pavillons, consistant en un toit d'ardoises très pointu reposant sur quatre minces piliers de bois, qui font penser à la Belle Epoque. Celui de gauche est protégé par une grille et, en descendant quelques marches, on aboutit à une fontaine de pierre où l'eau jaillit de 3 robinets en forme de gargouilles. Une plaque métallique très ancienne apposée sur le mur nous rappelle que "la Direction demande au public de ne pas stationner autour des sources en tenue négligée" et nous donne les horaires d'ouverture d'hiver et d'été. Ceci est incontestablement une source, mais alors où est passée la grotte? En revenant sur nos pas, à une cinquantaine de mètres en aval, nous remarquons un ruisseau qui sort d'un trou dans le mur de soutènement de la berge et s'écoule dans la rivière. En face, de l'autre côté de la promenade, un grand portail est entrebaillé; nous le poussons et retrouvons le ruisseau, canalisé; il traverse une sorte de hangar adossé à la falaise et nous conduit à la grotte signalée.

Dans mes souvenirs, je la vois assez spacieuse, une salle unique de 4 ou 5 mètres de diamètre sur 2 ou 3 de haut, entièrement occupée par un petit lac d'eau claire dont le ruisseau est le déversoir. Nous ressortons et empruntons le chemin qui monte et passe derrière la rangée de bâtiments; sur un bord se trouve une sorte de plaque de tout-à-l'égout. Nous la soulevons sans hésiter et apercevons le petit lac au-dessous de nous. Vite, une échelle, et nous descendons; à l'extrémité de la grotte opposée au déversoir, on distingue nettement, sous la surface, la gueule noire du classique siphon. A ce moment-là, des éclats de voix nous font lever les yeux; une tête de femme s'encadre dans le regard, là-haut, et déverse sur nous un torrent de gentilleses : il paraît que cette source est la prise d'eau potable de Labastide et que nous sommes en train d'empoisonner la population, ou peu s'en faut. Nous remontons en vitesse, plaidant l'ignorance, et décampons sans demander davantage d'explications.

Nous ne remettrons plus les pieds à Fontcirgue jusqu'aux derniers jours d'août 1979, où Mr. Gramont et moi y sommes revenus pour rafraîchir nos souvenirs, avec beaucoup de circonspection. Hélas, la promenade est négligée, le hangar est occupé par un atelier de menuiserie, l'entrée de la grotte est murée (sauf un petit trou dissimulé derrière des tas de planches), le ruisseau est couvert, le regard supérieur est inaccessible dans un petit bâtiment du service des eaux de Labastide. Impossible donc de jeter un coup d'oeil à la grotte. Le reste n'a guère changé et les trois robinets débitent toujours sous leur pavillon 1900.

Le site de Fontcirgue est très intéressant, à cause de plusieurs faits curieux, même si certains sont douteux. Tout d'abord, il est un fait que les eaux des deux sources, séparées seulement par 50 mètres, sont totalement différentes. Celle qui sort des robinets a été analysée en 1835 par un membre de l'Académie de médecine et, si l'on en croit le résultat, c'est une véritable eau thermale qui contient une douzaine de sels, minéraux ou métaux divers et est recommandée pour soigner des dizaines de maladies et affections! Plus fort encore, il paraît que les 3 robinets donneraient chacun une eau de température et de composition légèrement différentes!!! La source qui sort de la grotte donne, elle, une eau simplement potable. Son propriétaire nous a affirmé qu'elle ne tarit jamais, que son débit (non précisé) est de 22 l/s et que son origine serait le bassin de Quillan, à quelques 30km de là, ce qui paraît bien invraisemblable. Néanmoins, elle doit venir de relativement loin, car elle naît au niveau de la rivière, au pied du chaînon calcaire du Plantaurel, qui ne présente aucune circulation aérienne d'eau et, à fortiori, aucune perte, et que l'Hers a franchi en y creusant une cluse de 250 m de profondeur par rapport à la crête. On voit que les bizarreries ne manquent pas et mériteraient une étude approfondie que nous tenterons peut-être un jour. Après cette digression médico-hydrologique, nous reviendrons dans le prochain chapitre à la spéléologie de papa.

(A suivre)

A. Cau

-A mos amics los espeleològs-

LO MONT LA FRAU

L'estiu es arribat e la secada brula;
Quand lo darrièr lansòl a gaireben fondut,
Los vesètz desbocar, cap al "Pas de la Mula",
Los "fadurlos" que venan d'un mond corromput.

Marchan plegats en dos, car la còsta es redde,
Totrajents de susor, lo còs tot empegat...
Res pòd los empachar d'atacar l'autra penda
Que los amenarà al "Abric del Sarrat".

Aici entre los ròcs davalhats de la cima
Que lo tòr e la nèu an pelat com'un nap,
Un òrri es nascut, al fonze d'una tina
Que lo cèrs en bufant acaba de rasclar.

Dedins pòdon gaudir de la patz de la vida,
Lènc del bruch, dels plasers, de la promiscuitat;
E sa flaira de fum e de tèrra umida
Val mai que de la plana l'aire empudegat.

Mas amont sul rocàs la caunha ara badalha;
Las escalas, las còrdas enfarniscon lo potz:
Arnescats, feralhats, s'enfonzon dins la falha
Per cercar lo passatge que mena mai enjos.

A la nuèit sortiràn, contents d'una primièra,
E descendràn crevats al Abric del Sarrat.
Aprèps un bon repaus e la cara mai fièra,
Aniràn contunhar lo trabalh commençat.

Quand lo pan serà dur, o la "chapa" acabada,
Caldrà plegar botiga, mas sens tampar a clau!
E en se revirant, lo temps d'una pensada,
Diràn ambe regret: "Tornarem a la Frau!"

- La Frau (ou : L'Affrau): massif calcaire qui domine Montségur (Ariège) du haut de ses 1.924m et recèle de nombreuses cavités.
- lansòl : drap de lit. Ici, névé qui persiste alors que le manteau de neige a fondu sur La Frau et qu'il ne disparaît qu'en juillet.
- Pas de la Mula : étroit passage qui permet de déboucher sur la crête dite "Roc du Tals", vers 1.400 m d'altitude.
- Fadurlos : race de spéléologues-mulets que les habitants de la région considèrent comme des fous peu dangereux.
- Abric del Sarrat : abri construit par la S.S. Plantaurel en 1973 à 1.650m d'altitude, en pierres sèches, entre deux gros rochers, avec un toit de plaques d'herbe, à mi-chemin entre la caunha de Montségur et la Caunha de l'Arche, pour servir de refuge. A noter que cet abri est ouvert à tous, d'où l'inutilité de "tampar a clau" (fermer à clé).
- Nap = navet .- Orri : abri de bergers, dans les Pyrénées ariégeoises.
- Tina= cuvette à fond plat.- Cara = visage.- Chapa : néologisme particulier à la S.S.P., signifiant "nourriture", dérivé du verbe "chapar", manger. Un "chap" est un gueuleton.

-Cronica occitana-

LA PASCADA A LA PULSA

D'en primièr, me cal explicar lo títol d'aquela istòria, si que non lo monde me van tornar dire : "Qu'es aquel "patoès" qu'escribes, que ieu t'i compreni pas res? D'ont sortisses totis aquelis mots que los ai pas jamai entenduts?" E d'un, es pas de "patoès" o patès, es d'occitan; e de dos, plan sovent, çò que conneisson pas es l'ortografia e las règlas de la prononciacion, mas pòdi pas las balhar a cada còp; e de tres, ai un diccionari, o puslèu un pichon lexic. Mas devi confessar que i tròbi de mots que m'agradon pas totjorn, e que en macaⁿ d'autres que me semblan plan bons.

Per exemple, si aviá escrit : "La moleta a la polsièra" (que se diria "mouleto a la poulsièro"), som segur que totis aurian compres que volia parlar de quicòm que se fa ambe d'uòus dins una padena, e de çò que vesetz sul cap del òdit quand lo pasatz sul dessus d'una armari qu'a pas estat fretada dempèi la mòrt del pepi de mon paire. Mas, aquò es aquò, lo lexic vòl pas entendre parlar de "moleta"; me dona "trocha" o "pascada", e alavetz ai causit la segonda parce que es una "moleta" de Pascas. E la "polsièra", a çò que pares, es "l'asthme", e lo Felip (o Flep de Lavelanet) serà plan content d'òc apre-ne (mas li farà una bèla canba). Ara, me venguetz pas "embarabinar" (aquel mot i es pas sus mon lexic, mas m'en foti), ne sabetz tant coma ieu.

Dins lo folklore de nòstre club, i a fòrça istòrias de pascadas, perque avèm una tradicion anciana (a començat en 1955) : aquò es la sortida del òdiluns de Pascas, e cadun sab que lo diluns de Pascas e la pascada son coma cuol e camisa. Cada còp que lo temps es pas tròp maichant, fasèm una sortida ont son convidats las femnas, los mainatges, los amics...e las amigas. Manjan sus l'èrba fresqueta e, plan segur, fasèm la pascada dins la granda padena del club. Aprèps, los qu'an pas las cambas tròp mòlas e que veson clar visiton un trauquet, perque sèm un club de espeleològs, ça que la. E qu'unas partidas de fútbòl-rubí-catch, tanben, amb una botelha en plastic per balon, ont tot es bon per marcar un but o un ensag, e a la fin, totis los jugaires son cobèrts de nhòcas e de fanga. Mas ara, me sembla que sèm venguts plan fragils, belèu avèm paur d'atrapar un raumàs o de nos banhar las ancas, perque las doas darrièras "sortidas" se son pasadas a la "Tuta", la vièlha cosina que M. Gramont nos presta a l'Usina.

Ara, la sortida de Pascas, dins lo campestre o a la Tuta, acampa 15 o 20 personas, o mai de còps que i a, mas aquel diluns 18 d'abril 1960, èrem pas que dos, M. Gramont e ieu. Partiguèrem a 9 oras del matin ambe la Jeep par anar al bòsc de Bélesta; fasiá una fred que pelava e trobèrem los primièrs borrilhs de nèu al Pont del Prince. Quand arribèrem al Ostal del Garda, èrem gaireben torrats dins la Jeep qu'èra pas brica tampada suls costats (avia pas que lo parabrisa), tanben nos arrestèrem en çò de M. Laffont, lo garda-bòsc. Toda la familha èra seita a l'entorn d'un fòc d'infèrn e nos faguèron una pichona plaça per nos calfar. Sul cap de 11 oras, M. Lafont nos menèt veire un parel de trauucs dins lo bòsc (las caunhas del Pansou e del Fangas) : nevaba com'un fat. Aprèps, el s'en tornèt al siu ostal e nos-aus decidèrem d'anar juscas las Comèlhas, las bòrdas de Ròcafèl (Roquefeuil) per agaitar las pèrtas. Un rèc fasiá un grand lac d'aiga trebola, e l'autre s'èra vudat lo matin, mas se vesia pas cap de trauuc.

Viedase qu'una fred! Era un "blizzard" que bufaba, e la nèu tombaba pas, nani, volaba orizontalement e °s'acampaba pas que quand quicòm l'arrestaba, una °randissa, un ròc o un ostal, e los borrilhs semblabon d'agulhas sus la pèl. Nos embarrèrem dins una granja qu'aviá pas que tres °pareds e ont èrem tot just al abric del vent, per poder manjar. Vos prometi qu'avian pas besoin de metre lo vin al fresc, lo calia gaireben copar amb'un cotèl! Nos assetèrem sus un °carras. Ara plan! Los °montanhòls sabon çò qu'es, mas los autres? E ben, un carras es un utis trigossat per doas vacas que servís a carregar causas °pesugas dins los maichants camins rocalhoses o las tiras dels bòsques ont las carretas pòdon pas rodar. Es cobèrt ambe °planças que °juntan pas.

Doncas, nos assetèrem sul carras, °nas e nas, amb'una °talent del diable, adobèrem nòstre manjar davans nos-aus e commencèrem per los "hors d'oeuvres". Sabètz cossí se pasa : "Tè, M. Gramont, tastatz-me aquel pastis, qu'es ma sògra que l'a fait" - "E ben, plan mèrci, Antoni, te disí pas non, mas m'ajudaràs a acabar aquel cambajon que lo veni d'entamenar e es tendre coma d'aiga". E de temps en temps, un brabe còp de vin que nos sang-glaçaba l'estomac juscas los talons. Coma èra Pascas, avian cadun una costèla de pòrc o d'anhèl e una pescada, e lo President disiá : "La miu femna m'a fait una "moleta" als °crostets que la saliva m'en raja res que d'i pensar". Al cap d'una mièja-orada (perque avian encara bon apetís a n'aquela epòca), en plena fòrma, nos attaquèrem al "plat de resisténcia", e alavetz, catastrofà!...

Tot d'un còp, un fals movement... los dits torrats...òc sabi pas, mas M. Gramont escampèt la siu gamèla... Oh, ajèt un "réflexe" °viu coma la podra, mas tròp tard... La pescada s'enfialèt entre doas planças e s'en anèt redolar jos lo carras. Quand lo President l'ajèt pescada d'aval dejós, èra cobèrta de mièg-dit de polsa e semblaba un °peis prèst a pasar dins la padena. "Remacarel de nom, ça me diguèt, agaita me aquò! Podrian plan engranar de temps en temps, al mens a Nadal e a Pascas... Una "moleta" fotuda, e als crostets encara, que m'anavi regalar!" - "Anem, li diguèri, vos faguètz pas de sang de vinagre, anam partejar la miuna, es a las °cebas." - "A las cebas! Aquò es famos tanben, mas la femna m'en fa pas sovent perque dis que fa petar... Fai pasar, dirai qu'es ta fauta."

Acabèrem de dinnar sens autres malurs, e aprèps, per digerir, anèrem cercar un trauc cap a la Ferrièra, dins 10 centimetres de nèu, e lo trobèrem pas. Al retorn, nos tornèrem arrestar en çò dels Laffonts : i aviá totjorn un polit fòc, e i aviá tanben °pascajons (o alas, me soveni pas al just) que nos faguèron oblidar la pescada a la polsa e als crostets qu'avian daissada a las mirgas.

- PER VOS AJUDAR A COMPRENE -

- un uòu = un œuf - un dit = un doigt - un armari = une armoire - diluns = lundi - lo cuol = le cul - un ensag = un essai - un jogaire = un joueur - una nhòca = un bleu, une bosse - un raumàs = un rhume - una anca = une fesse - acampar = rassembler - s'acampar = s'amasser - un borrilh de nèu = un flocon de neige - la fred = le froid - torrat = gelé, glacé - vudar = vider - una randissa = une haie - una pared = un mur - un carras = un traîneau rustique - un montanhòl = un montagnard - pesuga = lourde - una planca = une planche - juntar = (ici) se toucher (bord à bord) - nas e nas = nez à nez - la talent = la faim - la sògra = la belle-mère - un crostet = un croûton - viu = vif - un peis = un poisson - una ceba = un oignon - un pascajon = une crêpe - una ala = une oreillette -

A. Cau